



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DC
203
T15

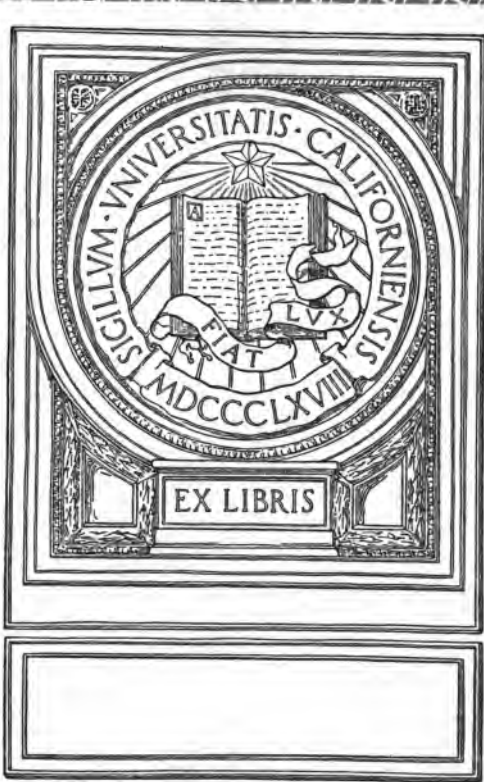
DAS MUSEUM VI.
NAPOLEON
VON
HIPPOLYTE TAINE

UC-NRLF

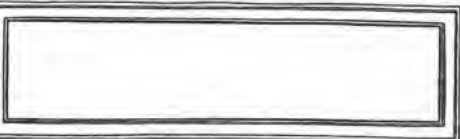


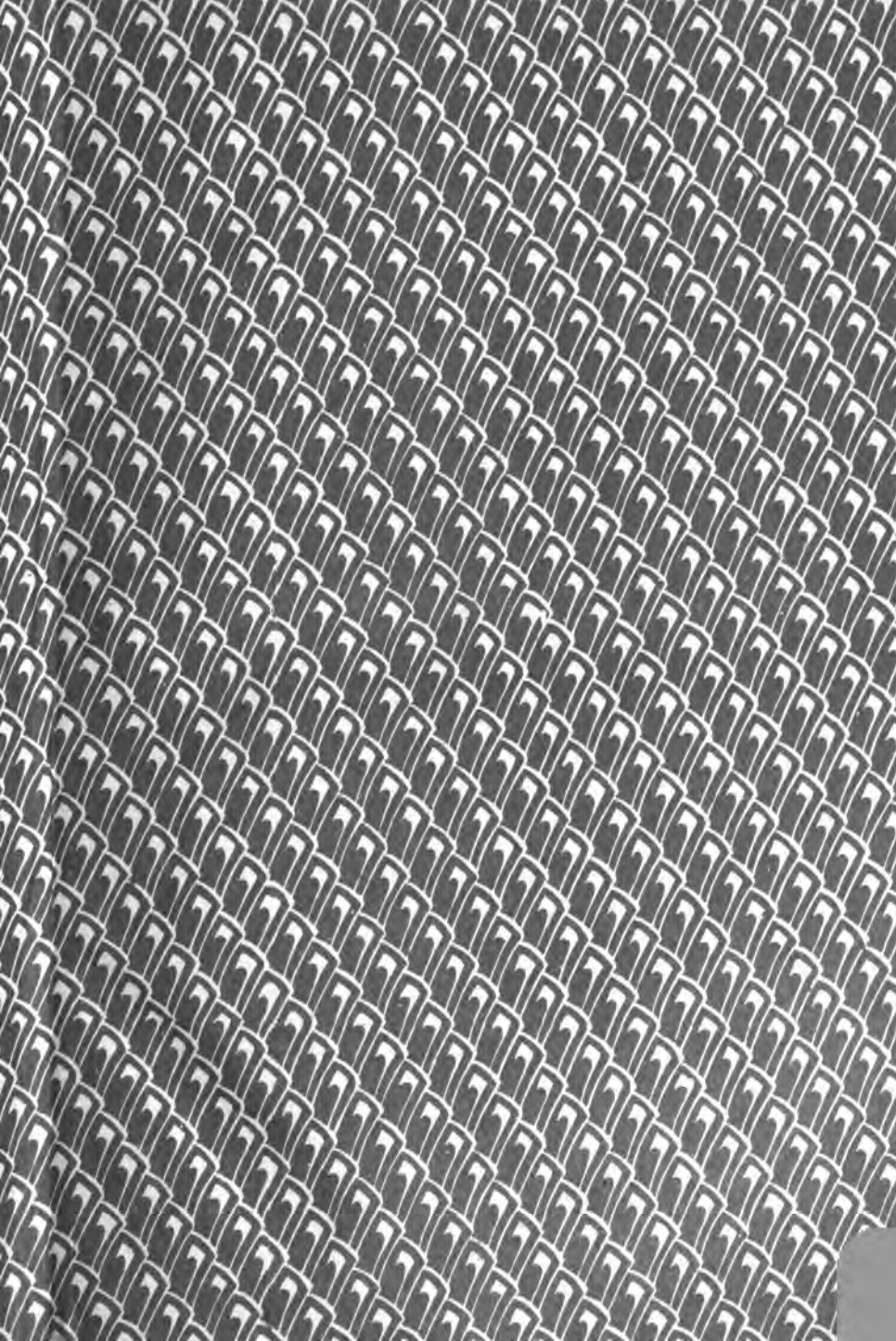
\$B 254 990

YB 78903

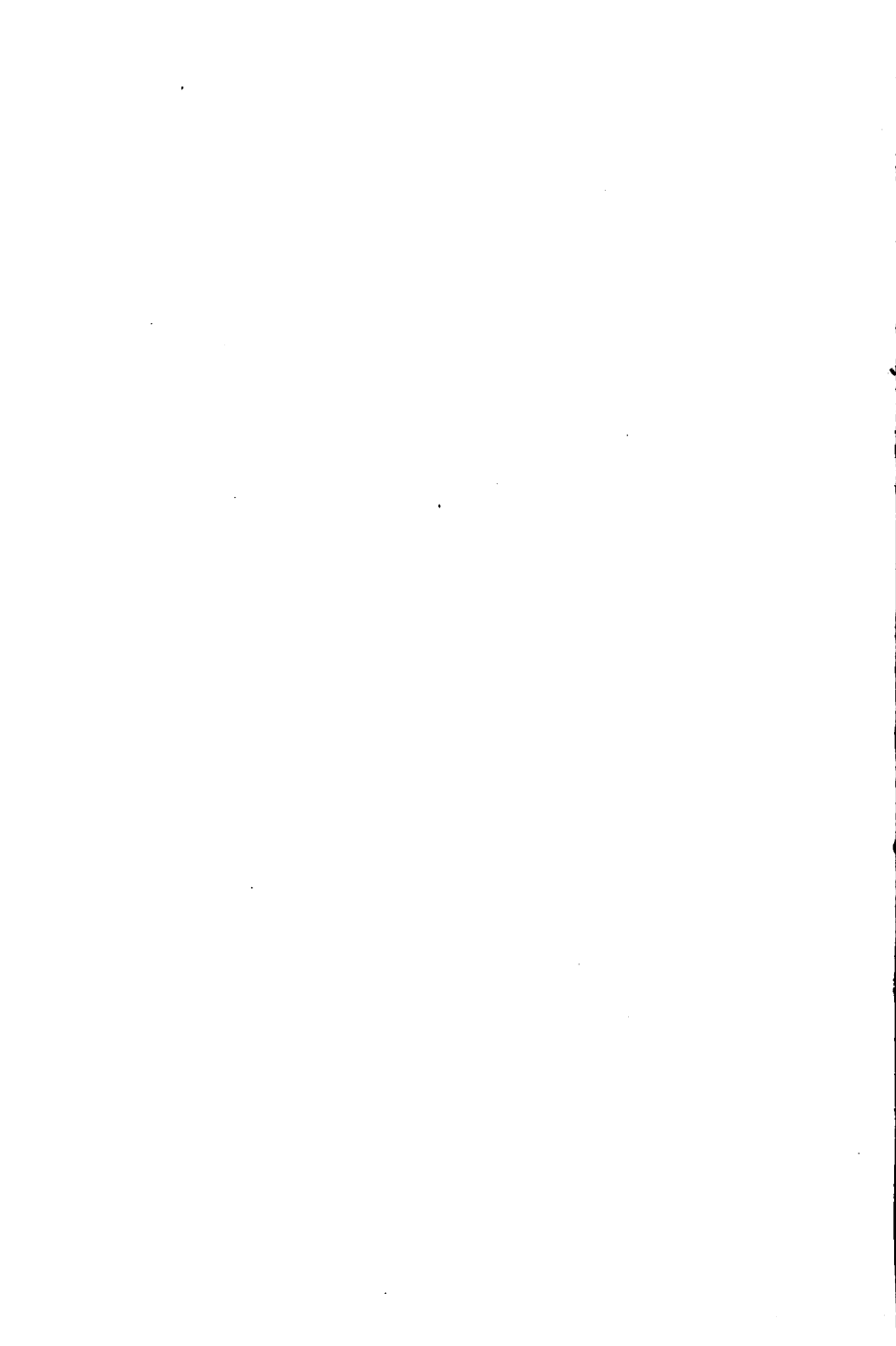


EX LIBRIS





Napoleon



□ Napoleon-Bibliothek □

Napoleon

von


Hippolyte Taine

Deutsch von Luise Wolf.

Herausgegeben und eingeleitet

von

Hans Landsberg.

UNIV. OF
CALIFORNIA


Pan-Verlag, G. m. b. H. · Berlin 1907

DC203
T15

TO VMA
SUBMIT

sur

„On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps.
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.“
 Béranger.

Taines Charakteristik Napoleons, das glänzende Kapitel aus dem neunten Bande seiner „Entstehung des modernen Frankreichs“ gibt unstreitig das am meisten geschlossene Bild der weltbewegenden Erscheinung des großen Korsen. Wunderbar, wie sich hier Stein um Stein zu einem Ganzen zusammenfügt, wie aus zahllosen Bekennnissen, Berichten, Anekdoten auf analytischem Wege das Bild einer Persönlichkeit entsteht, die es ein Menschenalter hindurch verstanden hat, die Welt in Atem zu halten. Indes bei aller Bewunderung vor dem Scharfblick des größten Historikers, den Frankreich je hervorgebracht hat, darf man nicht vergessen, daß wie im allgemeinen bei der von ihm begründeten Milieutheorie, die das Individuum aus Abstammung, Rasse, umgebenden Einflüssen zu erklären versucht, so im speziellen die Genialität des dargestellten Charakters, die ganze Summe des Irrationalen, Elementaren, Vulkanischen, die in dem Begriffe Genie liegt, bei seiner Charakteristik Napoleons zu kurz kommt. Die Legende und die nach objektiver Wertung strebende strenge

Wissenschaft sind dem Genie gegenüber gleichermaßen im Unrecht. Es will als eine Erscheinung begriffen sein, die so sehr im Metaphysischen wurzelt und gipfelt, daß hier alle gültigen moralischen Wertungen, alle schulgerechten Maßstäbe sich als unzulänglich erweisen. Sicher ist Stendhal in seiner schlichten, vielfach den eigenen Aufzeichnungen Napoleons abgelauschten Wiedergabe seines Lebens dem Genius in höherem Maße gerecht geworden. Und man darf sodann nicht vergessen, daß Taine in Napoleon den verhassten Sohn jener französischen Revolution ansah, die er für die Wurzel der herrschenden politischen und sozialen Zustände ansah. Taines Lebenswerk ist nach dem deutsch-französischen Kriege geschaffen worden. „Als er an Napoleon herantrat“, sagt sein Biograph Victor Giraud,*) da bewundert er nicht mehr, wie er einst getan hätte, in ihm eins der vollendeten Beispiele des menschlichen Genius. Anstatt ihn und den sozialen Wiederaufbau, den er geschaffen hat, mit derselben kritischen Sympathie zu begrüßen, mit der gleichen vollen Nachsicht, die er vorher einem Balzac und Shakespeare, einem Swift und Byron gegenüber so reichlich bemessen hatte, ließ er es ihn stark entgelten, daß Napoleon nicht das Regierungssystem begründete, unter dem er, Taine, hätte leben wollen. Besonders aber war er entrüstet, einen einzigen Mann zu sehen, der es verstand, sich zum Zentrum einer ganzen Welt zu machen, verstand, Wege zu bahnen, fremdes Wollen zu verletzen, fremde Gewissen zu vergewaltigen. Und so fand er nur einen Ausdruck um seinen Charakter zu erklären: den souveränen, zügellosen Egoismus“. Philosophisch geartete Naturen werden die Behauptung wagen,

*) Essai sur Taine, Paris 1901, p. 70.

daß der extreme Egoismus im Genie zur vollkommensten objektiven Ausprägung des Machtwillens wird, daß hier gleichsam ein rastlos vorwärtsstrebendes, alles unterjochendes Organ des Weltwillens, in Erscheinung tritt, aber diese gegensätzliche, dem Wandel der Zeit entsprechende Auffassung Napoleons kann uns nicht hindern, die große künstlerische und geistige Bedeutung der vorliegenden Charakteristik Napoleons anzuerkennen, ja, in diesem Essay den bisher gelungensten Versuch eines wirklichen Porträts des welthistorischen Genies zu sehen. Jede kritische Betrachtungsweise ist in höherem Maße geeignet, das Wesentliche eines Menschen und einer Zeit zu erschließen als jene uneingeschränkte enthusiastische Hingabe, an der gerade das napoleonische Zeitalter so reich ist. So ist das Urteil, das sein erbitterter Feind De Pradt in seiner „Geschichte der Gesandtschaft in dem Großherzogtum Warschau“ niedergelegt hat, weit merkwürdiger, als was seine Bewunderer von Napoleon gesagt und geschrieben haben: „Unglaublich scharfsinnig, unendlich geistreich, entdeckt und ergreift er bei jeder Sache neue, bisher noch nicht beobachtete Beziehungen. Lebhaftige Bilder stehen ihm reichlich zu Gebote, Metaphern die einen Reiz ausüben, der um so größer ist, als seine Sprache nicht korrekt ist. Ein feiner, sehr beweglicher Sophist, obgleich ausgezeichneter Mathematiker, diskutiert er nur auf dem Terrain, das er sich selbst zurecht gemacht hat, und verteidigt sich, im Recht oder Unrecht, mit der Eraktheit eines Geometers. So mußten seine Irrtümer ins Unendliche wachsen, und obgleich er vielfach täuschte, so ist er dennoch weit öfter getäuscht worden. Daher seine Abneigung gegen die Wahrheit. Er wies sie nicht als bewiesene Tatsache zurück, sondern als eine Dummheit, die mit dem, was er selbst für die Wahrheit

hielt, unvereinbar sei. Bei ihm hat die Einbildungskraft die Lüge noch übertroffen. Er widersprach nicht als Gegner, sondern wie ein Dummkopf, und die Ausdrücke der Verachtung waren ständig auf seinen Lippen. Er hatte sich andere optische Gesetze wie die meisten Menschen zurecht gemacht.“ Was sagt der kluge De Pradt damit anders, als daß in Napoleon etwas Unvergleichliches war! Und so beginnt auch Taine, der die ungünstigen Urteile der Zeitgenossen gern unterstreicht, mit seinen ersten Worten diese Charakteristik: „Maßlos in allem, aber mehr noch ungewöhnlich, läßt Napoleon sich weder mit anderen vergleichen, noch in eine Reihe stellen.“

Hans Landsberg.

Erstes Kapitel.

I.

Maglos in allem, aber mehr noch ungewöhnlich, läßt Napoleon sich weder mit andern vergleichen, noch in eine Reihe stellen.¹ Seinem Temperament, seinen Meinungen, seinen Fähigkeiten und Leidenschaften, seiner Einbildungskraft und Moral nach, scheint er aus einem besonderen Stoff, einem andern Metall geschaffen, als seine Mitbürger und Zeitgenossen. Offenbar ist er weder Franzose, noch ein Kind des 18. Jahrhunderts; er gehört einer andern Rasse und einem andern Zeitalter an.² Auf den ersten Blick erkennt man den Ausländer, den Italiener in ihm, und dabei eine Eigenart, die nicht ihresgleichen³ hat.

Seiner Abkunft und dem Blute nach ist er Italiener, vor allem durch die aus Toscana stammende Familie seines Vaters,⁴ die bis in das zwölfte Jahrhundert zurückzuverfolgen ist; zuerst in Florenz, dann in San-Miniato, später in dem abgelegenen, geistig zurückgebliebenen, zu Genua gehörigen Städtchen Sarzana lebte, wo Väter und Söhne als eine lange Reihe von Notaren und Bürgermeistern in der Abgeschiedenheit der Provinz ein ruhmloses Dasein fristeten. „Infolge meiner Abstammung,“ sagt Napoleon selber,⁵ „betrachte ich alle Italiener als

meine Landsleute . . . Als es sich um die Heirat meiner Schwester Pauline mit dem fürsten Borghese handelte, herrschte in Rom und Toskana in der ganzen familie und deren Verwandtschaft nur eine Stimme: „Recht so“, sagten sie alle, „wir bleiben unter uns, es ist eine unserer familien . . .“ Später, als der Part sich weigerte, die Krönung Napoleons zu vollziehen, trug die italienische Partei im Konflave den Sieg über die der Oesterreicher davon, weil sie neben den politischen Gründen die nationale Eigenliebe mit in Betracht zu ziehen mußte: „Schließlich rächen wir uns doch dadurch an den Galliern, daß wir die Barbaren durch eine italienische familie beherrschen lassen.“

Diese Worte sind sehr bezeichnend und werfen ein Licht auf den Grund der italienischen Seele, der ältesten Tochter der modernen Kultur, die, von dem Recht der Erstgeburt durchdrungen, als haßerfüllte Erbin römischen Stolzes und antiker Vaterlandsliebe in ihrem Groll gegen die Völker jenseits der Alpen verharret.

Ein Bonaparte verläßt 1529 Sarzana und siedelt sich in Korsika an; im folgenden Jahre wird florenz eingenommen, bezwungen, dauernd unterworfen, und nun treten in Toskana unter Alexander von Medici, dann unter Cosimo I. und seinen Nachfolgern, wie in ganz Italien unter der spanischen herrschaft an Stelle der Unabhängigkeit der Gemeinden, der Privatkriege, des politischen Abenteuerertums, geglückter Usurpationen, der auf Betrug und Gewalt gegründeten Eintagsfürstenwürde, dauernde Unterdrückung, monarchische Disziplin, äußere Regelmäßigkeit und ein erträglicher öffentlicher Frieden. Also gerade zu einer Zeit, wo die Energie, der Ehrgeiz

und der freie, starke Geist des Mittelalters abzunehmen und in dem absterbenden Mutterstamm zu versiegen begann,* löste sich ein kleiner Zweig von ihm ab und faßte Wurzel auf einer kleinen Insel, die nicht weniger italienisch, aber fast noch barbarisch war, wo die Verfassung, die Sitten und Leidenschaften des frühesten Mittelalters eine Atmosphäre bildeten, die rauh genug war, ihm seine Volkskraft und Herbheit zu erhalten.

Da in seiner Familie wiederholt Heiraten mit den Ureinwohnern der Insel geschlossen wurden, ist Napoleon, besonders seitens seiner Mutter und Großmutter, ein echter Eingeborener. Seine Großmutter stammte aus der Familie Pietra-Santa zu Sartena, einem echt korsischen Landstrich, wo die erbliche Blutrache noch 1800 die Zustände des elften Jahrhunderts aufrecht erhielt, wo die beständigen Feindseligkeiten der Familien nur durch Waffenstillstände unterbrochen wurden, wo man in vielen Ortschaften nur in bewaffneten Scharen ausging und die Häuser wie Festungen mit Schießscharten versehen waren. Seine Mutter, Lätitia Ramolino, der er, was Willen und Charakter anbetrifft, viel mehr gleicht als seinem Vater,⁷ war eine einfache, von der Kultur noch unberührte Natur, schlicht und ganz aus einem Guß. Der Geschmeidigkeit, den Unnehmlichkeiten und der Eleganz des gesellschaftlichen Lebens blieb sie gänzlich unzugänglich und kannte keine Rücksicht auf ihr Wohlbefinden. Sie besaß keine literarische Bildung, war geizig wie eine Bäuerin, aber energisch wie ein Parteiführer, stark an Leib und Seele, an Gefahren gewöhnt, in äußerster Entschlossenheit geübt, kurz „eine ländliche Cornelia“. Ihren Sohn hatte sie inmitten der Wechselfälle des Krieges und der Niederlagen, während der schlimmsten Zeit der französischen Invasion

und der Ritze im Gebirge, wie der nächtlichen Überfälle und Flintenschüsse unter dem Herzen getragen.⁸ Verluste, Entbehrungen, Erschöpfung, alles ertrug sie, allem trotzte sie," sagt Napoleon, „sie trägt den Kopf eines Mannes auf einem Frauenleib.“

So zur Welt gekommen und so geartet, fühlt er sich von Anbeginn bis zum letzten Tage als Sohn seines Stammes und seines Landes. „Alles war dort besser," sagte er auf St. Helena,⁹ „selbst der Geruch der Erde, die ich mit geschlossenen Augen daran erkennen würde, und den ich nirgends wiedergefunden habe.“ Er versetzte sich in seine frühesten Knabenjahre zurück, sah sich dort während seiner Jugend inmitten der Abgründe die höchsten Berggipfel erklimmen, die tiefsten Täler und enge Schluchten durchschreiten und die Freuden und Ehren der Gastfreundschaft genießen . . .“ Überall wurde er als Landsmann, als Bruder behandelt, ohne daß eine Beleidigung oder ein Zwischenfall jemals sein Vertrauen getäuscht hätte. In Bocognano, wohin seine Mutter sich während ihrer Schwangerschaft mit ihm zurückgezogen hatte, wo Haß und Rache sich bis ins siebente Glied erstreckten, wo die Mitgift eines jungen Mädchens nach der Anzahl seiner Vettern abgeschätzt wurde, war er gefeiert, immer willkommen, und man hätte sein Leben für ihn geopfert. Da er zwangsweise Franzose geworden und nach Frankreich verpflanzt war, wo er auf Kosten des Königs in einer französischen Schule erzogen wurde, steifte er sich auf seinen Insel-Patriotismus und pries mit lauter Stimme den Befreier Paoli, gegen den seine Verwandten sich erklärt hatten. „Paoli," sagte er bei Tisch,¹⁰ „war ein großer Mann, er liebte sein Land, und niemals werde ich meinem Vater, der sein Adjutant war, verzeihen, daß er die Ein-

verleibung Korsikas guthieß, er hätte mit ihm stehen oder fallen müssen.“

Während seiner ganzen Jünglingszeit bleibt er im Grunde seines Herzens antifranzösisch gesinnt, mürrisch und gereizt, er „liebt wenig, wird wenig geliebt und ist von einem peinlichen Gefühl geplagt,“ wie ein Besiegter, der sich beständig verlezt und zum Dienst gezwungen glaubt. In Brienne verkehrt er nicht mit seinen Kameraden, er meidet ihre Spiele und schließt sich während der freistunden in die Bibliothek ein; nur Bourrienne gegenüber spricht er sich offen aus, und auch hier kommt sein Haß zum Ausbruch, wenn er sagt: „Ich werde deinen Franzosen alles erdenkliche Böse antun.“

Sein Geschichtslehrer an der Militärschule schreibt: „Als Korse von Geburt und Charakter wird er viel erreichen, wenn die Umstände ihm günstig sind.“¹⁰ Als er die Schule verläßt, bleibt er in Valeuce, dann in Auronne, wo er in Garnison ist, heimatlos und feindselig, sein alter Groll erwacht von neuem und er schreibt darüber an Paoli:¹¹ „Ich wurde geboren, als mein Vaterland unterging. Dreißigtausend Franzosen, die an unsere Küsten gespieen, den Thron der Freiheit mit Strömen von Blut überschwemmten, dies widerwärtige Schauspiel bot sich meinem Blick. Das Geschrei der Sterbenden, das Wimmern der Unterdrückten, Tränen der Verzweiflung umgaben meine Wiege von Geburt an. Zu gemeinen Verrätern will ich sie stempeln, jene niedrigen Seelen, die sich durch schmutzige Gewinnsucht verführen ließen.“ Sein Brief an Buttafuoco bald darauf, einem Mitgliede der konstituierenden Versammlung und Hauptagent bei der französischen Annektierung, ist ein langer Erguß verhaltenen, glühenden Hasses, der anfangs mühsam gemäßigt

und kalt sarkastisch bleibt, dann aber überfließt wie siedende Lava und in einen Strom von flammenden Schmähungen anschwilt. Seit seinem fünfzehnten Jahr, erst in der Schule, dann im Regiment, hatte seine Phantasie Zuflucht in der Vergangenheit seiner Insel gesucht, auf der er im Geist jahrelang lebt. Er schreibt es nieder und bietet Paoli sein Buch an; da er nicht in der Lage ist, es drucken zu lassen, macht er einen Auszug daraus, den er dem Abbe Raynal widmet und gibt darin in gespreiztem Stil, mit inniger, leidenschaftlicher Sympathie einen Überblick der Geschichte seines kleinen Volkes, mit seinen Aufständen und Befreiungen, seinen heldenmütigen und blutigen Gewalttätigkeiten, öffentlichen und häuslichen Tragödien, seiner Hinterlist, seiner Verrätereien, seinen Racheakten, Liebesgeschichten und Mordtaten, kurz, einer Geschichte, die der der Clans im schottischen Hochgebirge gleicht. Mehr noch als seine Sympathien kennzeichnet sein Stil ihn als Ausländer. Allerdings nimmt er sich in dieser wie allen andern Schriften aus seiner Jugendzeit, so gut er vermag, die beliebtesten Schriftsteller zum Vorbild; er ahmt schülerhaft ihre Tiraden nach, ihre sentimentalischen Deklamationen und menschenfreundlichen Salbadereien. Allein diese geliehenen Kleider hindern ihn, denn sie passen nicht zu seiner Gestalt, sie sind zu gut genäht, zu anliegend, von zu feinem Stoff. Sie erfordern große Vorsicht beim Gehen und sehr gemessene Bewegungen. Bei jedem Schritt schlagen sie straffe Falten oder bilden groteske Wülste, und weil er sie nicht zu tragen versteht, krachen sie in allen Nähten. Ihm war nicht nur die Rechtschreibung fremd geblieben, sondern er kannte weder die Sprache, deren eigentlichen Sinn und Wortgefüge, noch ihre Satzverbindungen und die genaue Be-

deutung der Bilder. Er stürmt ungestüm durch ein Gewirr von Zusammenhanglosigkeiten, Sprachwidrigkeiten, Italianismen, und stolpert wohl theils aus Ungeschicklichkeit, theils aus Unerfahrenheit, aber auch aus übergroßem Eifer und Begeisterung. Der von Leidenschaft überfließende, kurz abgerissene, jäh aufblitzende Gedanke bezeichnet die Tiefe und den Wärmegrad seiner Quelle. Schon auf der Schule sagte der Literaturlehrer, daß „die bizarre Größe seiner Übertreibungen ihm wie in einem Vulkan erhitzter Granit“ erschien.¹³ Es ist klar, daß die allgemeinen Ideen, die auf seine so verschieden gearteten Kameraden einen solchen Eindruck ausübten, einen originellen und empfänglichen Geist wie Napoleon, der sich der ihn umgebenden Welt so schlecht anzupassen wußte, nicht beeinflussen würden.

Jede der beiden herrschenden, einander entgegengesetzten Ideen hätte ihn für sich gewinnen können, aber er gehörte keiner von ihnen an. — Erst in Brienne, dann auf der Militärschule auf Kosten des Königs untergebracht, der auch seine Schwester in Saint-Cyr unterhielt, und übrigens seit zwanzig Jahren der Wohltäter seiner Familie war, an den er noch jetzt Bitt- oder Dankbriefe mit der Unterschrift seiner Mutter sandte, betrachtet er ihn doch nicht als seinen eigentlichen General, es kommt ihm nicht in den Sinn, sich ihm unterzuordnen oder den Degen für ihn zu ziehen. Mochte sein Adel von d'Hozier beglaubigt und er in einer Schule für adlige Kadetten erzogen sein, die adeligen und monarchischen Traditionen fehlten ihm doch. — Wenn er arm und vom Ehrgeiz geplagt, als Schützling Raynals Rousseau liest, philosophische Sentenzen und Gleichheitsgemeinplätze zusammenträgt, wenn er den Jargon seiner Zeit nachspricht, geschieht es, ohne

daran zu glauben. Die Modephrasen haben für ihn nur die Bedeutung einer akademischen Unstandsdraperie oder einer roten Klubmütze. Er läßt sich von den demokratischen Trugbildern nicht blenden, empfindet im Gegenteil einen Abscheu vor der tatsächlichen Revolution und der Pöbelherrschaft. — In Paris beschäftigt er sich im April 1792 inmitten des heftigsten Kampfes zwischen Monarchisten und Revolutionären mit der Idee zu irgendeiner „nützlichen Spekulation“¹⁴ und denkt daran, Häuser zu mieten, um sie dann mit Gewinn weiter zu vermieten. Am 20. Juni wohnt er als neugieriger Zuschauer der Eroberung der Tuilerien bei und ruft, als er den König mit einer roten Mütze auf dem Kopf an einem Fenster erblickt, mit ziemlich lauter Stimme: „C h e c o g l i o n e!“ (Dieser Dummkopf!) Und gleich darauf: „Wie hat man diesen Pöbel nur hineinlassen können! Man hätte vier- oder fünfhundert von diesen Burschen mit Kanonen verjagen sollen, die andern wären dann schon mitgelaufen.“ — Und am 10. August, während des Sturmläutens zeigte er dieselbe Verachtung für den König, wie für das Volk. Er besucht einen Freund am Karussellplatz und sieht von dort, immer als müßiger Zuschauer bequem alle Einzelheiten des Tages mit an.¹⁵ Dann, als das Schloß erstürmt ist, geht er durch die Tuilerien, die Cafés in der Nachbarschaft und sieht gelassen zu, ohne die geringste Lust, teilzunehmen, oder sich für Jakobiner oder Royalisten zu begeistern. Selbst sein Gesicht ist so ruhig, daß er „wie ein verdächtiger Fremder manch feindseligen Blick auf sich zieht.“ —

Aus seinem „S o u p e r d e B e a u c a i r e“ nach dem 31. Mai und dem 2. Juni ersieht man ebenfalls, daß er die Aufstände in den Departements nur ihrer Ohn-

macht wegen mißbilligt, denn die Aufständischen haben nur eine geschlagene Armee, keine haltbare Stellung, keine Kavallerie, ungeübte Artilleristen, Marseille ist auf seine eignen Kräfte beschränkt, voll feindlicher Sansculotten und mußte bald belagert, eingenommen und geplündert sein; ein günstiger Ausgang war nicht zu erwarten: „Lassen Sie die armen Bezirke, die Bewohner von Divarais, der Sevennen und Korsikas sich bis zum äußersten schlagen, aber Sie machen durch eine verlorene Schlacht die Früchte tausendjähriger Mühen und Qualen, der Sparsamkeit und Wohlfahrt zum Raube der Soldaten. Dadurch wären die Girondisten zu bekehren.“ — Keine der sozialen oder politischen Anschauungen, die damals soviel Macht über die Menschen hatten, konnten ihn beeinflussen. Vor dem 9. Thermidor schien er der „Bergpartei“ anzugehören, und während einiger Monate in der Provence sieht man ihn als Liebling und vertrauten Ratgeber des „jungen“ Robespierre, als „Bewunderer“ des älteren Robespierre, und in Nizza in engem Verkehr mit Charlotte Robespierre. Unmittelbar nach dem 9. Thermidor sagt er sich entrüstet von dieser kompromittierenden Freundschaft los und schreibt öffentlich in einem Briefe von dem jungen Robespierre: Ich hielt ihn für rein, aber selbst wenn er mein Vater wäre, würde ich ihn erdolcht haben, falls er die Gewaltherrschaft erstrebt hätte.“ Nach Paris zurückgekehrt, nahm er, nachdem er vergebens an mehrere Türen geklopft hatte, Barras als Gönner an, Barras, den frechsten der Rotten, der seine beiden früheren Beschützer gestürzt und töten lassen hatte. Inmitten der fanatischsten Kämpfe der Parteien bleibt er kalt und unbeteiligt, ist gleichgültig gegen alles und denkt nur an sein eigenes Fortkommen. — Am Abend des

12. Vendémiaire, als er das Feydeau-Theater verläßt und die Vorbereitungen zu den Wahlabteilungen sieht, sagt er zu Junot: „Wenn die Sektionen mich an ihre Spitze stellen wollten, übernehme ich es, sie binnen zwei Stunden in die Tuileries zu führen und all jene erbärmlichen Konventionsmitglieder daraus zu vertreiben!“ (Segur.) Als er fünf Stunden später von Barras und dem Konvent berufen wird, fordert er „drei Minuten“ Bedenkzeit, sich zu entscheiden, und anstatt die Volksvertreter in die Luft zu sprengen, läßt er als guter Söldnerhauptmann, der sich dem Erst- und Meistbietenden nicht ausliefert, sondern sich ihm mit dem Vorbehalt zur Verfügung stellt, sich später wieder zurückzuziehen und schließlich bei Gelegenheit alles für sich zu behalten, die Pariser niederschießen. — Als solch ein Condottiere oder besser Bandenhauptmann wird er immer unabhängiger und hat in scheinbarer Unterwerfung, unter dem Vorwand, dem öffentlichen Interesse zu dienen, nur seine eigenen Angelegenheit im Auge,¹⁰ bringt alles in Beziehung zu sich selber und ist in dem italienischen Feldzug vor und nach dem 18. Fructidor General für eigene Rechnung und eigenen Nutzen. Aber als ein Condottiere von größtem Maßstabe strebt er nach den höchsten Gipfeln der Macht und kennt als Ziel nur den Thron oder das Schafott. „Er will Frankreich beherrschen und durch Frankreich ganz Europa, ist unablässig, ohne sich ablenken zu lassen, mit seinen Plänen beschäftigt und schläft nachts nur drei Stunden.“ Er treibt sein Spiel mit Ideen, Völkern, Religionen und Regierungen, spielt mit den Menschen, die er mit Gewandtheit und unvergleichlicher Roheit behandelt, ist der Gleiche in der Wahl seiner Mittel wie des Zwecks, ebenso meisterhaft wie unerschöpflich, in der

Kunst zu blenden, zu verführen, zu bestechen und einzuschüchtern, ist bewundernswert und mehr noch erschreckend, wie ein prachtvolles Wildtier, das plötzlich auf eine zahme, grasende Herde losgelassen wird. Ein Augenzeuge, sein Freund und maßgebender Diplomat konnte ihn nicht treffender schildern, als er von ihm sagte: „Obwohl ich für diesen lieben General eine große Zuneigung hege, nenne ich ihn seines Wuchses, seiner Ausdauer, seines Mutes, der Schnelligkeit seiner Bewegungen und seines Feuers wegen ganz im geheimen den kleinen Tiger.“¹⁷

Aus derselben Zeit, ehe die offizielle Lobhudelei begann und man ihn einstimmig als bestimmten Typus hinstellte, stammen zwei Porträts nach der Natur von ihm: das eine von G u é r i n , einem echten Künstler gezeichnet, das andere, ein seelisches, von einer bedeutenden Frau, M a d a m e S t a ë l entworfen, die europäische Bildung mit dem Takt und dem Scharfblick der WeltDame verband. Die beiden Porträts stimmen so vollständig überein, daß jedes das andere zu ergänzen und zu vervollkommen scheint. „Ich sah ihn nach dem Vertrag von Campoformio zum erstenmal,“ schreibt Frau von Staël.¹⁸ „Nachdem ich mich von der Erregung der Bewunderung ein wenig erholt hatte, überkam mich ein Gefühl wirklicher Furcht, obwohl er damals noch durchaus keine Macht besaß und wegen des argwöhnischen Verdachts des Directoriums für ziemlich bedroht galt, weshalb man ihm eher mit Wohlwollen und einer günstigen Voreingenommenheit entgegenkam. Der eigentümliche Eindruck seiner Person auf alle, die sich ihm näherten, war also allein die Ursache der Furcht, die er einflößte. Ich habe sehr achtungswerte, wie auch sehr gewalttätige Männer ge-

sehen, aber nichts an dem Eindruck, den Bonaparte auf mich ausübte, erinnerte mich an die einen oder die andern. Bei den mehrfachen Begegnungen während eines Aufenthaltes in Paris wurde mir bald klar, daß sein Charakter nicht durch Worte zu schildern ist, deren wir uns gewöhnlich bedienen, er war weder gut noch ungestüm, weder mild noch grausam wie andere Menschen. Ein solches Wesen, das nicht seinesgleichen hatte, konnte weder Sympathie empfinden noch erwecken; er war entweder mehr oder weniger als ein Mensch. Seine Haltung, sein Geist, seine Sprache tragen das Gepräge einer fremden Natur. Anstatt mich zu beruhigen, je öfter ich ihn sah, schüchterte jedes Zusammensein mit Bonaparte mich von neuem ein. Ich empfand unklar, daß keine Herzensregung ihn beeinflussen konnte. Er betrachtet die Menschen nicht als seinesgleichen, sondern wie eine Sache, einen Gegenstand. Sein Haß ist nicht größer als seine Liebe, für ihn gibt es keinen außer ihm selber, alle Ubrigen sind nichts als Ziffern. Seine Willenskraft beruht auf seinem unererschütterlichen, berechneten Egoismus, er ist ein geschickter Schachspieler und das Menschengeschlecht sein Partner, den er um jeden Preis matt machen will . . . So oft ich ihn sprechen hörte, war ich von seiner Überlegenheit betroffen, die nichts mit jener von Menschen gemein hat, die ihre Bildung dem Studium und dem Gesellschaftsleben verdanken, wie England und Frankreich sie aufweisen können. Seine Worte verrieten, daß er die Gelegenheit aufzuspüren wußte, wie der Jäger seine Beute . . . Seine Seele war für mich wie ein scharfes, eisiges Schwert, dessen Ver-

wundung erstarren machte, ich fühlte in seinem Geist eine tiefe Ironie, vor der nichts Großes und Schönes sicher war, nicht einmal sein eigener Ruhm, denn er verachtete die Nation, deren Beifall er verlangte Alles war für ihn Zweck oder Mittel, etwas Unwillkürliches gab es bei ihm nicht, weder im Guten noch im Bösen . . . Er achtete kein Gesetz, keine ideale oder abstrakte Norm, er sah die Dinge nur in bezug auf ihren unmittelbaren Nutzen, und allgemeine Grundsätze waren ihm zuwider wie ein Feind.“ —

Auf dem Porträt von Guérin mit dem mageren Körper, den schmalen Schultern in der durch ungestüme Bewegungen faltig gewordenen Uniform, dem von einer breiten Kravatte unwundenen Hals und dem lang über die Schläfen herabfallenden Haar sieht man eigentlich nur das Gesicht, die scharfen Züge in schroffen Gegensätzen von Licht und Schatten, die bis zum innern Augenwinkel ausgehöhlten Wangen, die hervortretenden Backenknochen, das massive, vorstehende Kinn, die großen, klaren, tiefliegenden Augen unter starken Brauenbogen, den starren, versteckten, wie eine Degen Spitze stechenden Blick, und die beiden geraden Falten von der Nasenwurzel zur Stirn hinauf, die gleichsam ein Zeichen verhaltenen Zorns und starren Willens sind. Denkt man sich dazu, was seine Zeitgenossen¹⁹ sahen und hörten, seine knappe Sprechweise, die kurzen, scharfen Bewegungen, den gebieterischen, entschiedenen Ton, so wird man verstehen, daß jeder, den er anredet seine Herrscherhand fühlt, die ihn niederhält, ihn beugt und niederhält, um ihn nicht wieder loszulassen.

Schon in den Salons des Direktoriums pflegt er im Gespräch mit Herren und Damen durch Fragen, die er

an sie stellt, seine Überlegenheit zu zeigen. — „Sind Sie verheiratet,“ fragt er eine; „wieviele Kinder haben Sie?“ oder „wann sind Sie angekommen?“ einen andern. — Vor eine Französin, die durch ihre Schönheit, ihren Geist und die Lebhaftigkeit ihrer Ansichten bekannt ist, stellt er sich gerade wie der strammste deutsche General hin und sagt: „Gnädige Frau, ich liebe es nicht, wenn Frauen sich in die Politik mischen.“ Jede Gleichheit, jede Vertraulichkeit, jede Kameradschaftlichkeit und Ungezwungenheit hört auf, sobald er sich nähert. Achtzehn Monate, bevor Napoleon zum Oberbefehlshaber der italienischen Armee ernannt war, erfährt Decrès,²⁰ der ihn von Paris her gut kennt, daß er durch Toulon kommen werde. „Ich rühme mich dieser Beziehungen,“ erzählt er, „und verspreche all meinen Kameraden, sie vorzustellen. Voller Freude eile ich zu ihm, der Salon wird geöffnet, ich will auf ihn zustürzen, aber sein Blick, seine Haltung, der Ton seiner Stimme genügen, mich zurückzuhalten. Zwar hatte sein Benehmen nichts Beleidigendes für mich, aber ich habe seitdem nie wieder versucht, den vorgeschriebenen Abstand zu überschreiten.“ Einige Tage später treffen die Divisionsgeneräle, darunter der heldenmütige, auf seine riesige Gestalt und seinen Mut stolze, alte Haudegen Augereau im Hauptquartier zu Albenga ein. Sie sind dem kleinen Emporkömmling, den man ihnen aus Paris geschickt, durchaus nicht wohl gesinnt, und Augereau ist infolge der Beschreibung, die man ihm gemacht, von vornherein feindselig und unbotmässig, nennt ihn einen Günstling von Barras, General des Vendémiaire und einen Straßengeneral, der noch nichts vollbracht²¹ habe, keinen Freund besitze, wie ein Bär immer in Gedanken für sich allein ginge, von unansehnlichem Aussehen sei

und als Mathematiker und Träumer gelte. Sie werden hineingeführt, und Napoleon läßt auf sich warten. Endlich erscheint er, schnallt seinen Degen um und setzt die Mütze auf, er erklärt ihnen Anordnungen, gibt seine Befehle und entläßt sie wieder. Augereau war verstummt, erst draußen findet er seine Fassung wieder und fängt wie gewöhnlich an zu fluchen. Er wie Masséna gestehen ein, „daß diese kleine Bestie von General ihnen Furcht eingeflößt habe,“ er kann den „Einfluß nicht begreifen, der ihn vom ersten Augenblick an überwältigt hatte.“ — Seine Zeitgenossen fühlten wohl, daß er ungewöhnlich und bedeutend ist, daß er zum Befehlen und Siegen geschaffen und ein eigentümlicher und einzig in seiner Art dastehender Mensch ist.²² Frau von Staël und später Stendhal, die am meisten bewanderten Kenner der alten Geschichte fremder Völker, gehen, um ihn ganz zu verstehen, bis zu den kleinen italienischen Tyrannen des 14. und 15. Jahrhunderts zurück, bis zu Castruccio-Castracani, Braccio von Mantua, Piccinino, bis zu Malatesta da Rimini und Sforza von Mailand, sie halten diese Übereinstimmung jedoch nur für eine zufällige, eine psychologische Ähnlichkeit. Aber geschichtlich besteht eine wirkliche Verwandtschaft zwischen ihnen, denn er stammt von den großen Italienern des 19. Jahrhunderts ab, von den Männern der Tat, den militärischen Abenteurern, Usurpatoren und Staatengründern; er hat durch direkte Abstammung von ihrem Blut, ihrem inneren Wesen, ihrer sittlichen und geistigen Art geerbt. Ein in ihren Waldungen gepflückter Schößling ward vor dem Zeitalter der Verweichligung, der Verarmung und des Verfalls in eine gleichartige fremde Baumschule verpflanzt, wo Kampf und unheilvolle Gewalt nicht aufhören; der ursprüngliche Keim hat

sich ungeschwächt erhalten, ist von Generation auf Generation übergegangen, hat sich erneut und durch Kreuzungen gekräftigt, bis schließlich der letzte Trieb hervorsproßt, sich herrlich entwickelt und dieselben Blüten, dieselben Früchte zeitigt, wie einst der ursprüngliche Stamm. Die moderne Kultur und die französische Gartenbaukunst haben ihn nur einiger Zweige beraubt und einige Stacheln abgestumpft, sein inneres Gewebe, sein Mark und seine ursprüngliche Gestalt sind unverändert geblieben. Aber der durch die Gewitterstürme der Revolution aufgewühlte Boden in Frankreich und Europa ist seinem Gedeihen günstiger als das ehemalige Feld des Mittelalters. Hier steht er allein und braucht nicht wie seine Vorfahren in Italien den Wettbewerb Ebenbürtiger zu fürchten. Ungehindert kann er allen Saft der Erde aufsaugen, alle Luft und Sonne im Weltraum, und der Koloß werden, den die früheren Pflanzen nicht hervorbringen konnten, obwohl sie ebenso lebenskräftig, ebenso aufnahmefähig waren wie er, aber in einem weniger lockeren Erdreich standen, in dem sie einander verdrängten.

II.

„Die Menschenpflanze,“ sagt Alfieri, „gedeiht in keinem Lande kräftiger als in Italien,“ und nie ist sie dort so stark gewesen, wie von 1300—1500, von den Zeitgenossen Dantes bis zu denen Michelangelos, Cäsare Borgia, Julius II. und Macchiavellis.

Die Menschen jener Zeit zeichnen sich vor allem durch die Integrität ihres Geistes aus. Der unsrige

hat heute nach dreihundertjährigem Dienst etwas von seiner Härte, seiner Schärfe und seiner Geschmeidigkeit verloren, und gewöhnlich macht eine obligatorische Eigenart ihn einseitig und für jeden anderen Gebrauch ungeeignet. Aberdies wird er durch die Mannigfaltigkeit fertiger Ideen und angelernter Begriffe verknöchert und seine Tätigkeit auf eine gewisse Routine beschränkt, während übertriebene Gehirnarbeit ihn schließlich ermüdet und eine dauernd sitzende Lebensweise ihn erschläfft. Er ist also genau das Gegenteil jener ursprünglichen Geister von reinem Blut und unverbrauchter Kraft.

Roederer, ein erfahrener, unabhängiger Beurteiler, der Bonaparte zu Beginn der Konsulatsregierung täglich im Staatsrat sieht und abends die Eindrücke des Tages aufzeichnet, ist starr vor Bewunderung.²³ „Er ist bei allen Sitzungen anwesend,“ schreibt er, „die oft fünf bis sechs Stunden hintereinander währen; er spricht vorher und nachher von den Gegenständen, um die es sich handelt und kommt immer wieder auf die beiden Fragen zurück, ob etwas richtig oder nützlich sei. Von diesem Gesichtspunkte aus prüft er jede Frage für sich, nachdem er sie aufs genaueste und eingehendste zergliedert hat, zieht dann noch die großen Autoritäten, Zeit und Erfahrung zu Rate und läßt sich über die alte Rechtslehre, die Gesetze Ludwigs XIV. und Friedrichs des Großen Auskunft geben . . . Niemals geht der Staatsrat auseinander, ohne neues zu lernen, und hat er sie auch nicht belehrt, so doch wenigstens gezwungen, tiefer auf alles einzugehen. Nie hat ein Mitglied des Senats, der gesetzgebenden Körperschaft oder des Tribunals ihn besucht, ohne als Lohn für diese Höflichkeitsbezeigung nützliche Lehren davonzutragen. Er kann keine in der Öffentlichkeit stehenden Männer vor

sich sehen, ohne den Staatsmann hervorzukehren, und alles wird für ihn zum Staatsrat.“

Was ihn von uns andern unterscheidet, ist nicht nur das Durchdringende und Allumfassende seines Verstandes, sondern vor allem auch seine Geschmeidigkeit, „die Kraft und Beharrlichkeit seiner Aufmerksamkeit. Er kann achtzehn Stunden ohne Unterbrechung bei einer Arbeit zubringen, gleichviel, ob es sich um eine bestimmte oder um verschiedene handelt. Ich habe ihn niemals geistig erschöpft gesehen. Und ich habe seinen Geist nie, weder bei körperlicher Ermüdung noch bei angestrengtester Arbeit oder selbst im Zorne seine Spannkraft verlieren sehen. Nie läßt er sich durch eine Sache von einer andern abbringen, und schiebt niemals eine, mit der er gerade beschäftigt ist, hinaus, um über eine andere nachzudenken. Weder gute noch schlimme Nachrichten aus Agypten vermochten ihn vom Code civil abzulenken, noch konnte diese Arbeit ihn von Unternehmungen abhalten, die das Wohl dieses Landes erforderte. Nie war jemand so ganz bei der Sache und verstand es, seine Zeit so gut einzuteilen, wie er. Keiner war energischer darin, Beschäftigungen und Gedanken zu verjagen, die sich zu ungelegener Zeit einstellten oder eifriger sie aufzusuchen, behender sie zu verfolgen und geschickter sie festzuhalten, wenn der Moment gekommen war, sich ihnen zu widmen.“

„Die verschiedenen Gegenstände und verschiedenen Angelegenheiten,“ sagt er selber einmal,²⁴ „wären in seinem Kopfe sachweise geordnet wie in einem Schrank. Wenn ich eine Sache unterbrechen will,“ fügt er hinzu, „schließe ich das betreffende Schubfach und ziehe ein anderes heraus. Ich verwechsle sie nicht untereinander, und sie stören und ermüden mich nie. Will ich schlafen, so schließe ich alle

Schubfächer und schlafe sogleich ein.“ Ein Hirn, das so gezügelt ist, das immer zur Verfügung steht, jederzeit bereit zur Arbeit ist und einer plötzlichen völligen Konzentration fähig, hat es nie wieder gegeben. „Mit wunderbarer Geschwindigkeit²⁵ ist er imstande, seine Aufmerksamkeit, seine ganze Kraft von einem Gegenstand auf einen andern zu übertragen, der ihn gerade fesselt, mag es eine Milbe oder ein Elefant, ein einzelner Mensch oder eine feindliche Armee sein . . . Während eine Sache ihn beschäftigt, existiert alles übrige nicht für ihn, er macht förmlich Jagd darauf, und nichts kann ihn davon abbringen.“ — Und diese eifrige Jagd, der nur das Erlegen der Beute ein Ende macht, diese hartnäckige Verfolgung, der ungestüme Lauf, bei dem das Erreichen des Ziels immer zu neuem Anlauf anfeuert, ist dem Spontanen, Unmittelbaren, dem leichten, natürlichen Schwung seines Geistes durchaus angemessen.

„Ich arbeite beständig,“ sagt er zu Roederer,²⁶ „und ich denke viel nach. Wenn ich immer bereit scheine zu antworten und alles ins Auge zu fassen, kommt es daher, daß ich es mir lange überlege, ehe ich etwas unternehme und kommende Möglichkeiten voranzusehen versuche. Nicht durch einen Blick enthüllt sich mir plötzlich, was ich in einer unvorhergesehenen Lage zu sagen oder zu tun habe, sondern durch meine Überlegung und mein Nachdenken . . . Ich arbeite immer, sowohl beim Essen wie im Theater. Nachts wache ich auf, um zu arbeiten. In der vorigen Nacht stand ich um zwei Uhr auf und setzte mich auf einen Divan vor das Feuer, um die Situationsberichte zu prüfen, die der Kriegsminister mir gestern abend übergeben hatte. Ich entdeckte zwanzig Fehler darin und sandte heute morgen meine Notizen darüber an den

Minister, der jetzt mit seinen Beamten beschäftigt ist, sie zu beseitigen."

Seine Mitarbeiter ermatten und erliegen unter der Arbeitslast, die er ihnen aufbürdet und selber mühelos erträgt. Als Konsul²⁷ leitet er zuweilen die Sonderitzungen des Ministeriums des Innern ohne Pause, oft von zehn Uhr abends bis fünf Uhr morgens . . . In St. Cloud hält er mit kurzer Unterbrechung von einer Viertelstunde die Staatsräte von neun Uhr morgens bis 5 Uhr nachmittags zurück und scheint am Schluß der Sitzung nicht angestrongter als zu Beginn derselben. Während der Nachtsitzungen „sinken einige Mitglieder vor Müdigkeit um, der Kriegsminister schläft sogar ein.“ Er rüttelt sie wach und ruft: „Vorwärts, Bürger, bleiben wir wach, es ist erst zwei Uhr, wir müssen das Geld verdienen, das das französische Volk uns gibt!“ Als Konsul²⁸ wie als Kaiser, „verlangt er von jedem Minister Rechenschaft über die geringsten Einzelheiten. Oft sieht man sie durch die langen Verhöre von Müdigkeit übermannt den Saal verlassen; er gibt sich den Anschein, es nicht zu bemerken und spricht von seiner Tagesarbeit wie von einer Erholung, die seinen Geist kaum angegriffen habe.“ Zuweilen ergeht es den Ministern noch schlimmer. „Es kommt vor, daß sie bei ihrer Heimkehr noch zehn Briefe von ihm vorfinden, die eine unmittelbare Beantwortung erfordern, wofür kaum die ganze Nacht ausreicht.“

Die Menge von Tatsachen, die in seinem Kopfe aufgespeichert sind, die Fülle von Ideen, die sein Geist erzeugt und verarbeitet, übersteigen alle menschlichen Begriffe, und so arbeitet dieses unersättliche, unerschöpfliche Hirn ununterbrochen dreißig Jahre lang.

Eine andere Folge dieser Geistesanlage ist, daß er nie

ins Blaue hineinarbeitet, eine große Gefahr, der wir heutzutage ausgesetzt sind. — Seit drei Jahrhunderten verlieren wir immer mehr und mehr den vollen klaren Blick für die Dinge. Unter dem Zwang einer viel zu langen Erziehung, die uns zu Stubenhockern macht, studieren wir anstatt der Gegenstände selber, ihre Merkmale, anstatt der Länder, die Karten, anstatt der um ihr Dasein kämpfenden Tiere Verzeichnisse, Klasseneinteilungen und bestenfalls tote Exemplare in den Museen, statt handelnder und führender Menschen, Statistiken, Gesetzbücher, Geschichte, Literatur, Philosophie, kurz gedruckte Worte, und was noch schlimmer ist, abstrakte Worte, die von Jahrhundert zu Jahrhundert abstrakter werden und sich mehr und mehr von der Erfahrung entfernen, so daß sie immer schwerer zu verstehen werden und namentlich was menschliche und soziale Dinge betrifft, immer mehr Ursache zu Irrtümern geben. Auf diesem Gebiet entzieht sich infolge der Ausdehnung der Staaten, der Mannigfaltigkeit unserer Pflichten und der verwickelten Interessen der ins Unendliche vergrößerte und komplizierte Gegenstand jetzt unserer Fassungskraft. Unsere unbestimmten, unvollkommenen und ungenauen Vorstellungen davon entsprechen ihm wenig oder gar nicht; in neun von zehn und wohl neunzig von hundert Köpfen sind sie nichts als Worte, und die übrigen brauchen, wenn sie sich wirklich ein Bild von der lebenden Gesellschaft machen wollen, neben dem Studium zehn, fünfzehn Jahre der Erfahrung und des Nachdenkens dazu, die in ihrem Gedächtnis angesammelten Phrasen zu prüfen, ihren Sinn zu bestimmen und ihre Richtigkeit zu bestätigen, wenn sie der mehr oder minder unbestimmten, leeren Wortbezeichnungen die volle Klarheit eines persönlichen Eindrucks geben wollen. Wir haben

gesehen, wie falsch und zugestutzt am Ende des 18. Jahrhunderts die wichtigsten Vorstellungen von Staat, Gesellschaft, Regierung, Souveränität, Recht und Freiheit waren, wie die meisten Hirne die einfachsten Sätze zu Axiomen und Glaubensartikeln umwandelten, welche Folgen diese metaphysischen Trugbilder hatten, wie viele lebensunfähige, groteske Mißgeburten, wieviel schädliche, ungeheuerliche Hirngespinnste sie zutage förderten. — In Bonapartes Seele findet keines dieser Phantastiegebilde Raum. Seine Abneigung gegen die wesenlosen Schemen der Polit. steigert sich bis zur Verachtung, sie grenzt an Abscheu; was man zu jener Zeit Ideologie nannte, war ihm im höchsten Grade zuwider, und nicht nur aus eigenmächtiger Berechnung, sondern mehr noch in dem Bedürfnis und dem Trieb nach Wahrheit, der ihn als Praktiker und Staatsoberhaupt beherrscht, als welcher er immer daran denkt, daß er wie die große Katharina „nicht auf Papier, sondern auf der empfindlichen Menschenhaut arbeitet“. Alle seine Ideen entstammen eigenen Beobachtungen und stehen unter Kontrolle von Beobachtungen, die er ebenfalls selber macht.

Bücher nützten ihm nur insofern, als sie Fragen in ihm antregen, und auf diese antwortet er nur durch diese eigene Erfahrung. Er hat wenig und flüchtig gelesen,²⁹ seine klassische Bildung ist nur gering, im Latein ist er nicht über die vierte Klasse hinaus gekommen. In der Militärschule und in Brienne, wo er einen mehr als mittelmäßigen Unterricht erhielt, wurde behauptet, „daß er weder Lust für Sprachen, noch für die schönen Wissenschaften hatte.“ Die wissenschaftliche und Modeliteratur, die Salonphilosophie, der seine Zeitgenossen sich so eifrig widmeten, glitten von ihm ab wie von hartem Felsgestein; nur

Mathematik, Geographie und Geschichte hinterließen ihre tiefen Spuren. Alles übrige verdankt er, wie seine Vorgänger des 15. Jahrhunderts, seiner eigenen Arbeit im direkten Kontakt mit Menschen und Dingen, seinem sichern und schnellen Takt, seiner unermüdlichen, genauen Aufmerksamkeit und seinen, in langen stillen Stunden der Einsamkeit immer aufs neue durchdachten Voraussetzungen. Wie ein Mechaniker, der unter Maschinen aufgewachsen ist, hat er in allen Dingen durch die Praxis und nicht durch die Theorie gelernt. „Es gibt im Kriege nichts, das ich nicht selber machen könnte,“ sagt er.⁸⁰ „Wäre niemand da, Pulver für die Kanonen herzustellen, so würde ich es tun. Ich verstehe Lafetten zu konstruieren und Kanonen zu gießen; ist es notwendig, Unterricht in der Waffenübung zu erteilen, ich würde es übernehmen.“ So ist er von vornherein ein kompetenter Artilleriegeneral und Feldherr, dann auch Diplomat und Finanzmann und Verwalter gewesen. Infolge der fruchtbaren Lehrzeit, die er schon als Konsul durchgemacht hatte, konnte er auf die von den ehemaligen Ministern an ihn gerichtete Denkschrift erwidern: „Ich bin länger in der Verwaltung als sie; wenn man ganz allein die Mittel erfinden mußte, einige Hunderttausende von Menschen fern von ihrem Vaterlande zu ernähren, zu unterhalten, sie zu zügeln und ihnen denselben Geist und denselben Willen einzuflößen, so lernt man schnell alle Geheimnisse der Verwaltung.“ In jeder einzigen der Menschenmaschinen, die er konstruiert und benutzt, erkennt er auf den ersten Blick sämtliche Teile, jeden an seinem Platz und in seiner Tätigkeit. Er sieht die Erzeuger der Kraft, die Übertragungsorgane, das Räderwerk, das Getriebe, das Schnelligkeitsresultat, die Gesamtleistung und den schließlichen Reinertrag. Er

beurteilt die Dinge nicht oberflächlich, sondern dringt mit dem Scharfblick des Spezialisten, den er „der technischen Präzision seiner Fragen“ verdankt, bis in die verborgensten dunkelsten Winkel, und so kommt es, daß sein Gedanke, wie die Philosophen es ausdrücken, sich vollkommen mit dem Gegenstand deckt.

Daher stammt seine Vorliebe für die Einzelheiten, denn sie bilden Gestalt und Kern der Dinge, und faßt man sie nicht fest, oder lockert man den Griff, so bleibt einem nur die Schale, eine Hülle in der Hand. Seine Neugierde, seine Wißbegierde ist „unersättlich“ in bezug auf sie. In jedem Ministerium weiß er mehr von allem, als seine Minister, und in jedem Bureau ebensoviel wie die Beamten. Auf seinem Tisch liegen Situationsberichte der Land- und Seemacht, zu denen er selber den Plan entworfen hat, sie werden am ersten jedes Monats erneuert und bilden seine Lieblingslektüre. „Meine Situationsberichte“ sind mir immer gegenwärtig,“ schreibt er. „Einen Alexandriner kann ich nicht im Gedächtnis behalten, aber von meinen Berichten vergesse ich nicht eine Silbe. Heute abend werde ich sie in meinem Zimmer vorfinden und mich nicht niederlegen, ehe ich sie gelesen habe.“ Besser als die Mobilmachungsbureaus der Kriegs- und Marineministerien, besser als der Generalstab selber kennt er „seine Lage“ zu Wasser und zu Lande, die Anzahl, Größe und Qualität seiner Schiffe auf See und in den Häfen, das Fortschreiten der im Bau begriffenen Fahrzeuge, Stärke und Beschaffenheit der Mannschaft, die Zusammensetzung, Organisation, das Personal, Material, den Standort, den vorherigen und zukünftigen Bestand jedes einzelnen Armeekorps und jedes Regiments. Ebenso verhielt es sich in bezug auf das Finanzwesen, die Diplomatie, alle

Zweige der weltlichen und kirchlichen Verwaltung, wie die Grundlagen der Gesellschaftsordnung. Sein topographisches Gedächtnis, wie seine geographische Vorstellung von Gegenden, Ortschaften, ganzen Gebieten gleichen inneren Visionen, die er nach Belieben heraufbeschwören kann und die nach Jahren noch ebenso lebendig vor ihm stehen, wie am ersten Tag. Seine Berechnungen von Entfernungen, Märschen, Manövern sind mathematische Arbeiten von so peinlicher Genauigkeit, daß seine militärischen Voraussagungen mehrmals fast an dem bezeichneten Tage und genau an der vorhergenannten Stelle zutreffen, obwohl sie zwei bis vier Monate vorher, in einer Entfernung von dreihundert Meilen gemacht²² sind. Dazu kommt noch eine Fähigkeit, vielleicht die seltenste von allen; er hat nämlich, wenn seine Voraussicht richtig war, wie die berühmten Schachspieler außer dem mechanischen Spiel der Figuren auch den Charakter und das Talent seines Gegners richtig beurteilt, „seinen Tiefgang erforscht“, seine vermutlichen Fehler erraten und so mit der Berechnung der physischen Möglichkeiten zugleich eine die der moralischen verbunden, wodurch er sich als ebenso bedeutender Psychologe wie vollendeter Stratege zeigt.

Er ist in der That unübertroffen in der Kunst, Zustände und Regungen einer Seele oder vieler Seelen, die wirksamen, dauernden oder augenblicklichen Beweggründe, welche die Menschen, besonders gewisse Menschen gewöhnlich treiben oder zurückhalten, die Mittel, deren man sich bedient, Art und Grad des Druckes, der angewendet werden muß, zu durchschauen. Unter der Leitung dieser Hauptfähigkeit arbeiten all die andern, und in der Kunst, die Menschen zu belehren, ist er ein Genie höchsten Ranges.

III.

für einen Politiker gibt es keine Eigenschaft von größerem Wert, denn die Kräfte, mit denen er arbeitet, sind immer menschliche Leidenschaften. Wie aber sollte man Leidenschaften, die intime Gefühle sind, anders bekommen, als durch Erraten, und wie außer durch Vermutungen Kräfte beherrschen, für die jeder Maßstab ausgeschlossen scheint? — Auf diesem schlüpfrigen, dunkeln Gebiet, wo nur ein vorsichtiges Tappen möglich ist, bewegt Napoleon sich fast mit Sicherheit; er arbeitet unaufhörlich, vor allem aber an sich selber, denn um in die Seelen anderer einzudringen, muß man erst die eigene erforscht haben. „Ich habe immer gern analysiert,“ sagt er eines Tages,²⁸ „und wenn ich mich einst ernstlich verliebe, werde ich meine Liebe stückweise zerlegen. Warum und wie sind so nützliche Fragen, daß man sie sich nicht oft genug vorlegen kann.“ — „Sicherlich,“ schreibt Madame de Rémusat, „hat keiner so viel wie er über das Warum nachgedacht, das alle menschlichen Handlungen lenkt.“ Sein Verfahren besteht wie bei den Experimentalwissenschaften darin, jede Voraussetzung und jede Schlussfolgerung durch eine genaue, unter bestimmten Verhältnissen beobachtete Anwendung zu kontrollieren. So wird eine physische Kraft genau durch die Abweichung einer Nadel, durch das Steigen oder Verblaffen einer Flüssigkeit gemessen und festgestellt, eine unsichtbare moralische Kraft ungefähr ebenso durch ihre sinnlich wahrnehmbare Kundgebung, eine bestimmte Probe, wie ein Wort, einen Tonfall, eine Gebärde. Solche Worte, Tonfälle und Gebärden eben beobachtet Napoleon, er erkennt

die inneren Gefühle an ihrem äußeren Ausdruck, das Innere des Menschen enthüllt sich ihm durch ein charakteristisches Gesicht, eine lebhaftige Haltung, einen kleinen, treffend angedeuteten Vorgang, durch kurz gefasste, gut gewählte und den Umständen angepasste Beispiele und Schilderungen, die eine Reihe ähnlicher Fälle zusammenfassen. In gleicher Weise wird der vage, flüchtige Gegenstand plötzlich festgehalten, gemessen und abgewogen, wie ein ungreifbares Gas, das man in einer in Grade eingeteilten durchsichtigen Flasche auffängt und einschließt. — Während die andern, Beamte und Rechtsgelehrte, im Staatsrat mit Abstraktionen, Artikeln des Gesetzbuches und Präzedenzfällen beschäftigt sind, sieht er Seelen, und zwar, wie sie in Wirklichkeit sind, er sieht die Seele des Franzosen, des Italieners, des Deutschen, die des Bauern, des Arbeiters, des Bürgers, des Edelmanns, sieht die des ehemaligen Jakobiners, des heimgekehrten Auswanderers, des Soldaten, des Offiziers und des Beamten, und überall das ganze Individuum, den Menschen, der arbeitet, ein Handwerk treibt, sich schlägt, heiratet, Kinder zeugt, sich plagt, sich vergnügt und stirbt. Nichts frappiert mehr, als der Gegensatz zwischen den schwerfälligen, matten Reden, die der besonnene Berichterstatter ihm zuschreibt, und seinen eigenen, eben im Fluge hingeworfenen, von lebensvollen Beispielen und Bildern wimmelnden Worten. Hinsichtlich der Ehescheidung, die er im Prinzip aufrecht erhalten will, sagt er: „Richtet euch doch nach den Sitten der Nation. Der Ehebruch ist kein Phänomen, sondern eine ganz allgemeine Erscheinung, eine Kanapee-Untergelegenheit . . . Frauen, die um des Flitters, der Verse, Apollons und der Musen willen Ehebrecherinnen werden, bedürfen eines Zügels. Aber wollte man die Scheidung

wegen Unverträglichkeit der Charaktere gestatten, so hieße das die Ehe erschüttern, die dann bereits bei ihrer Schließung haltlos wäre.“ Ebenfogut könnte man sagen: „Ich verheirate mich, bis mir etwas anderes einfällt. Auch Ungültigkeitserklärungen dürfen nicht zu häufig vorkommen, denn eine einmal geschlossene Ehe aufzulösen, ist eine ernste Sache. Ich glaube z. B. meine aus Ostindien kommende Cousine zu heiraten und werde mit einer Abenteurerin vermählt, ich habe Kinder von ihr und entdecke dann, daß sie gar nicht meine Cousine ist. Ist diese Ehe gültig? Wird die öffentliche Moral sie nicht für gültig erklären wollen? Denn es hat ja eine Verschmelzung von Seele und Körper stattgefunden.“ — Über das Recht der Kinder, selbst der volljährigen auf Unterhalt, sagt er: „Soll ein Vater seine fünfzehnjährige Tochter aus dem Hause jagen dürfen? Ein Vater, der eine Rente von 60 000 Frank besitzt, soll zu seinem Sohne sagen dürfen: Du bist groß und stark, gehe arbeiten? Ein reicher oder wohlhabender Vater hat immer die Pflicht, für seine Kinder zu sorgen. Beschränkt man dieses Recht auf Unterhalt, so werden die Kinder gezwungen, ihre Väter zu töten.“ — In bezug auf die Ummahme an Kindesstahl bemerkt er: „Ihr betrachtet sie nicht vom Standpunkt des Staatsmanns, sondern von dem des Gesezmachers. Sie ist weder ein bürgerlicher Vertrag, noch ein Rechtsakt. Sie vom Standpunkt des Juristen zu betrachten, führt zu den schlimmsten Ergebnissen. Die Menschen sind nur durch die Einbildungskraft zu beherrschen, ohne diese sind sie Tiere. Niemand läßt sich für fünf Sous täglich oder für eine armselige Auszeichnung töten, nur wenn man sich an das Gemüt wendet, erweckt man Begeisterung in den Menschen. Ein Notar, der mit zwölf Frank's dafür be-

zählt wird, könnte diese Wirkung nicht hervorbringen. Es bedarf eines anderen Verfahrens, eines gesetzlichen Aktes. Was ist Annahme an Kindesstatt? Eine Nachahmung, durch die die Gesellschaft die Natur nachäffen will, eine Art neuen Sakraments . . . Kinder von Fleisch und Blut des einen, gehen durch den Willen der Gesellschaft in Fleisch und Blut eines andern über. Etwas Großartigeres kann man sich nicht vorstellen. Es werden Kindesliebe und Vatergefühle in denen erweckt, die sie vorher nicht besaßen. Von wo muß also diese Handlung ausgehen? Von oben, wie der Blitz.“ — All seine Worte sind wie feurige, Schlag auf Schlag abgeschossene²⁴ Pfeile; seit Voltaire und Galiani gab es keinen, der so viele ausgesandt hat. Aber die Gesellschaft, die Gesetze, die Regierung, Frankreich und die Franzosen gibt es Aussprüche von ihm, die wie die Montesquieus bis auf den Grund bringen und ihn beleuchten wie ein greller Blitzstrahl. Sie sind nicht mühselig zusammengesucht, sondern er sprudelt sie hervor, sie sind die natürliche, unwillkürliche Geste seines Geistes. — Und ihr Wert wird dadurch noch erhöht, daß er sie außerhalb der Sitzungen und vertraulichen Unterhaltungen nicht anwendet und sich ihrer nur zum Denken bedient, sonst ordnet er sie seinem Zweck unter, der immer eine praktische Wirkung ist. Für gewöhnlich spricht und schreibt er in einer andern, seinen Zuhörern angemessenen Sprache und unterdrückt jede Eigentümlichkeit, jede plötzliche Eingebung, wie unvermutet auftauchende Einfälle und geistreiche Bemerkungen. Nur wenn er Persönlichkeiten, die er braucht, wie Pius VII. und Kaiser Alexander, eine gute Meinung von sich beibringen oder sie blenden will, zeigt er sich in seiner wahren Art, und der Ton seiner Unterhaltung wird dann ein-

schmeichelnd, liebenswürdig und vertraulich. Er fühlt sich dabei wie auf der Bühne, weiß dort je nach Bedarf mit derselben Begeisterung jede Rolle zu spielen, möchte sie tragisch oder komisch sein, und kann toben, schmeicheln und selbst gutmütig sein. Mit seinen Generalen, Ministern und Beamten beschränkt er sich auf einen entschiedenen, bündigen, sachlichen Geschäftsstil und betrachtet jeden andern als nachtheilig für die Geschäfte; seine leidenschaftliche Seele offenbart sich hier nur durch Kürze, Kraft und gebieterische Strenge des Tons. Für das Heer und die Menge hat er seine Proklamationen und Bulletins, d. h. auf die Wirkung berechnete, salbungsvolle Redensarten mit einer Aufstellung absichtlich vereinfachter, zugestutzter, gefälschter Tatsachen,⁸⁵ kurz einen berausenden Wein, der sich vortrefflich dazu eignet, Begeisterung zu entfachen, und ein vorzügliches Betäubungsmittel, die Leichtgläubigkeit aufrecht zu erhalten, also eine beliebte Mirtur, die er im passenden Augenblick verabreicht und deren Ingredienzien so gut bemessen sind, daß das große Publikum, dem sie zugebracht ist, sie mit Vergnügen kostet und sich unfehlbar daran berauscht. Unter allen Umständen bekundet sein Stil, er sei gesucht oder spontan, sein wunderbares Verstandnis für die Menge wie den einzelnen Menschen.

Abgesehen von einigen Fällen auf einem entlegenen, ihm unbekanntem Gebiet, hat er immer das Richtige getroffen, den Hebel stets an der rechten Stelle angelegt, hat Druck und Stoß richtig zu bemessen gewußt und mit Beharrlichkeit oder Schroffheit sein Ziel verfolgt. Es scheint, als habe er sich mittels einer Reihe von kurzen genauen Notizen, die täglich berichtet wurden, eine Art Seelentabelle aufgestellt, auf der die geistigen und moralischen

Eigenschaften, die Charaktere, Schwächen und Fehler der zahllosen Menschen verzeichnet und abgeschrieben waren, mit denen er nah und fern unterhandelte.

IV.

Versuchen wir, uns von dem Umfang und Gehalt dieses Geistes eine Vorstellung zu machen. Wahrscheinlich müßte man, um etwas ähnliches zu finden, bis zu Cäsar zurückgreifen, aber während wir aus Mangel an Dokumenten von diesem nur allgemeine Umrisse kennen, besitzen wir von Napoleon außer dem Gesamtbilde auch alle Einzelheiten seiner Züge. Wenn wir Tag für Tag Kapitel auf Kapitel seiner Korrespondenz lesen, z. B. die Briefe von 1806 nach der Schlacht von Austerlitz, oder besser noch die von 1809 nach seiner Rückkehr von Spanien bis zum Wiener Frieden, werden wir, so unzulänglich unsere Sachkenntnis auch sein mag, einsehen, daß die Fülle und Schärfe seines Geistes jede bekannte oder nur glaubhafte Maß³⁰ übersteigt.

Er hat drei Haupt-Atlanten im Kopf, von denen jeder aus „zwanzig dicken Hefen“ besteht, die täglich genau revidiert werden. — Der erste ist ein militärischer Atlas und enthält eine enorme Sammlung topographischer Karten von ebenso peinlicher Genauigkeit wie die eines Generalstabs, nebst einem umständlich gezeichneten Plan aller befestigten Plätze, der besonderen Bezeichnung und örtlichen Verteilung aller Truppen zu Lande und zur See mit ihrer Ausrüstung, ihren Regimentern, Batterien, Arsenalen, Vorratslagern, Mannschaften, Pferden,

Wagen, Waffen, Munition, Lebensmitteln und Kleidungsstücken.

Der zweite, bürgerliche Atlas gleicht jenen dicken Bänden, in denen man alljährlich die Budgetveranschlagung liest und umfaßt erstens die unzähligen Posten der laufenden und außerordentlichen Ausgaben und Einnahmen, der Staatssteuern, der auswärtigen Kriegsabgaben, der Schulden, Pensionen, öffentlichen Arbeiten usw., ferner die ganze Verwaltungsstatistik, die Rangordnung der Ämter und Beamten, der Senatoren, Deputierten, Ministern, Präfekten, Bischöfe Professoren, der Richter und ihrer Untergebenen, jeder mit seinem Wohnsitz, seinem Rang, seinen Befugnissen und seinem Gehalt.

Der dritte ist ein riesenhaftes biographisch-moralisches Wörterbuch, worin, wie in dem Fachschrant der hohen Polizei, jede angesehene Persönlichkeit, jede Ortsgruppe, jede Berufsart, jede Gesellschaftsklasse, selbst jedes Volk seine Aufschrift hat, unter der kurz zusammengefaßt die Lage, Bedürfnisse, Antezedenzien, Charaktereigenschaften, etwaige Neigungen und das mutmaßliche Verhalten eines jeden verzeichnet ist. Jedem Zettel, jeder Karte und jedem Blatt ist eine kurze Inhaltsübersicht beigelegt, alle diese Übersichten wiederum sind systematisch geordnet und bilden so ein Ganzes, wodurch die drei Atlanten in ihrer Gesamtheit ihrem Besitzer den Maßstab für die ihm zu Gebote stehende Macht geben.

Wie umfangreich diese drei Atlanten im Jahre 1809 auch geworden waren, sie haben sich dem Gedächtnis Napoleons fest eingepreßt; er kennt nicht nur die einzelnen und gesamten Übersichten, sondern auch die kleinsten Details; er liest rasch zu jeder Zeit darin, er sieht die verschiedenen Nationen, die er selber regiert oder durch andere

regieren läßt, das heißt sechzig Millionen Menschen als Ganzes und im Einzelnen, sieht die verschiedenen Länder, also 70 000 Quadratmeilen, die er erobert oder durchzogen hat, zuerst Frankreich mit Belgien und Piemont, dann Spanien, von wo er zurückkehrt und dafür seinen Bruder Josef als König einsetzt, Süditalien, wo Murat auf Josef folgte, Mittelitalien, wo er Rom besetzte, Norditalien, wohin er Eugen als seinen Stellvertreter schickt, Dalmatien und Istrien, die er seinem Reiche einverleibt, Osterreich, in das er zum zweitenmal einfällt, den von ihm gestifteten und geleiteten Rheinbund, Westfalen und Holland, wo seine Brüder nichts weiter als seine Statthalter sind, sowie das unterworfenen, zerstückelte Preußen, das er ausbeutet und dessen stärkste Punkte noch in seiner Gewalt sind. Dazu denke man sich noch ein letztes Bild, das er im Geiste vor sich sieht: Es zeigt ihm die Nordsee, den Atlantischen Ocean und das Mittelmeer, alle Geschwader des Kontinents von Danzig bis Vlissingen und Bayonne, von Cadix bis Toulon und Gaëta, von Tarent bis Venedig, Korfu und Konstantinopel. — Außer einer Lücke, die er niemals ausfüllen kann, weil sie durch seinen Charakter bedingt ist, enthält der psychologisch-moralische Atlas auch einige unrichtige Darstellungen, namentlich in bezug auf den Papst und das katholische Gewissen, wie auf die Stärke des Nationalgefühls in Spanien und Deutschland, die er viel zu sehr unterschätzt, während er sein Ansehen in Frankreich und den annektierten, unterworfenen Ländern, wie den Rest von Vertrauen und Eifer, auf den er rechnen kann, bei weitem überschätzt. Aber diese Irrtümer sind mehr gewollt als durch Mangel an Einsicht entstanden; zuweilen erkennt er sie, will sich jedoch selber täuschen, sein gesunder Menschenverstand bleibt immer

unfehlbar, nur Leidenschaften können seinen klaren Blick trüben.

Die beiden andern Atlanten, namentlich der topographisch-militärische ist ebenso vollständig wie eingehend; so ungeheuerlich und verwickelt die Darstellung der Verhältnisse jetzt auch scheinen mag, durch ihre Reichhaltigkeit und ihre Genauigkeit entsprechen sie den Tatsachen doch Zug für Zug.

V.

Diese Unmenge von Verzeichnissen bilden jedoch nur den kleinsten Teil der geistigen Bevölkerung dieses gewaltigen Hirns, denn aus seiner Vorstellung von der Wirklichkeit entstehen Begriffe, die er sich von Möglichkeiten macht; ohne diese Begriffe gibt es kein Mittel, die Dinge zu handhaben und umzugestalten. Daß er dazu fähig ist, weiß ein jeder. Ehe er handelt, hat er seinen Plan gefaßt, doch nicht, ohne ihn geprüft und mit mehreren anderen verglichen zu haben. Hinter jeder angenommenen Berechnung erkennt man eine Anzahl verworfener; jeder getroffenen Entscheidung, jedem unterzeichneten Vertrag, jedem Erlaß, jedem erteilten Befehl und selbst fast jeder Handlung oder improvisierten Ausspruch gehen ein Duzend andere vorher, denn alles, was er tut, ist berechnet, selbst seine scheinbare Mittelsamkeit, wie seine unmittelbaren Ausbrüche, und läßt er sich darin gehen, so geschieht es absichtlich, und nur um zu blenden oder einzuschüchtern. Er beutet bei andern alles aus, seine eigenen Leidenschaften, seine Begeisterung, seine Fehler, seine Sprechlust, und alles nur zu dem Zweck, den Bau zu fördern, den er aufführt.⁸⁷

Von all seinen verschiedenen Eigenschaften, so groß diese auch sein mögen, ist seine schaffende Phantasia die bedeutendste. Von Anbeginn fühlt man ihre siedende Glut unter der Kälte und Strenge seiner sachlichen und positiven Unterweisungen. „Wenn ich einen Kriegsplan ausarbeite,“ sagt er zu Roederer, „bin ich der verzagteste Mensch. Ich stelle mir alle Gefahren vergrößert vor und sehe alle möglichen Uebelstände voraus. Ich befinde mich in einer geradezu peinlichen Erregung. Das hindert mich jedoch nicht, mich meiner Umgebung heiter zu zeigen; ich bin wie ein Mädchen, das entbunden wird.“³⁰ Mit Leidenschaft widmet er sich seinem zukünftigen Werk und bewohnt im Geiste bereits sein imaginäres Gebäude. „General,“ sagte ihm eines Tages Frau von Clermont-Tonnere, „Sie bauen hinter einem Gerüst, das Sie fallen lassen werden, sobald Sie fertig sind.“ „Ja, Madame, so ist es,“ antwortete Bonaparte, „Sie haben recht, ich trete immer erst in zwei Jahren ins Leben.“ (Bourrienne.) Seine Antwort erfolgte mit einer unglaublichen Schnelligkeit, sprunghaft; es ist der sprunghafte Refler von einer im Innersten betroffenen Seele. Die Macht, die spielende Schnelligkeit und Fruchtbarkeit seiner Gedanken scheinen keine Grenze zu kennen. Was er geleistet, ist überraschend, aber er unternimmt immer noch mehr, und soviel er auch unternommen hatte, seine Pläne reichten immer noch weiter. So stark seine praktischen Fähigkeiten auch sein mochten, seine dichterische Begabung war noch stärker, fast zu stark für einen Staatsmann, denn die Größe wird hier bis zur Ungeheuerlichkeit gesteigert, und diese artet schließlich zur Tollheit aus. Bereits nach dem 18. Fructidor sagt er in Italien zu Bourrienne: „Europa ist ein

Maulwurfshügel, nur im Orient mit seinen sechshundert Millionen Menschen hat es große Reiche und große Revolutionen gegeben.“ Im folgenden Jahr ging er bei Accon am Tage vor dem letzten Angriff noch weiter. „Wenn mir alles glückt, werde ich in der Stadt die Schätze des Pascha finden und Waffen für dreihunderttausend Mann. Ich wiegle ganz Syrien auf und bewaffne es . . . ich marschiere auf Damaskus und Aleppo und vergrößere meine Armee auf dem Wege mit allen Unzufriedenen. Ich verkündige dem Volk die Abschaffung der Knechtschaft und der Willkürherrschaft der Paschas. Ich rücke mit einer bewaffneten Heeresmacht in Konstantinopel ein und stürze das Türkenreich, gründe im Orient ein neues großes Reich, das meinen Ruhm für die Nachwelt sichert, und kehre vielleicht über Adrianopel oder, nachdem ich das Haus Österreich vernichtet, nach Paris zurück.“ — Als Konsul und später als Kaiser erinnerte er sich oft dieser glücklichen Zeit, wo er, „von den Fesseln einer lästigen Kultur befreit,“ seiner Phantasie nach Gefallen freien Spielraum lassen durfte.“³⁹ „Ich wollte eine neue Religion stiften, sah mich auf dem Wege nach Asien, einen Elefanten reitend, den Turban auf dem Haupt, einen neuen, selbstverfaßten Koran in der Hand.“ — Da er sich auf Europa beschränken mußte, denkt er daran, das Reich Karls des Großen wieder herzustellen. „Das französische Kaiserreich soll das Musterland aller andern Staatsmächte werden . . . Ich will, daß jeder König in Europa gezwungen werde, einen großen Palast zu eigenem Gebrauch in Paris zu bauen, den er bewohnen soll, wenn zur Krönung des Kaisers alle Könige nach Frankreich kommen, um die imposante Feier durch ihre Gegenwart zu verherrlichen.“⁴⁰ Auch der Papst wird da sein, er hat ja der ersten beigewohnt und muß

wieder nach Paris zurückkehren, um sich dort niederzulassen, denn wo gäbe es einen besseren Platz für den Heiligen Stuhl, als in der Hauptstadt der Christenheit, unter dem Schutze Napoleons, dem Erben Karls des Großen und weltlichen Oberhaupt des Papstes? Durch die weltliche Macht würde der Kaiser über die Kirche herrschen und durch den Papst über die Gemüter. Im November 1811 sagt er in einer Umwandlung von Begeisterung zum Abbe de Pradt: „In fünf Jahren werde ich Herr der Welt sein, nur Rußland bleibt noch, aber ich werde auch dieses vernichten . . . Paris wird sich bis St. Cloud ausdehnen . . .“

Einer seiner Lieblingsträume war, wie er selber eingesteht, „Paris zur Hauptstadt von ganz Europa zu machen. „Mitunter,“ sagt er,⁴¹ „wünsche ich, daß Paris sich zu einer Stadt von 2, 3, 4 Millionen Einwohnern entwickeln möchte, deren öffentliche Einrichtungen der Zahl der Bevölkerung entsprächen, zu etwas fabelhaftem, Kolossalem, bisher Ungeahntem . . . Archimedes behauptete, die Welt aus den Angeln heben zu können, wenn man ihn seinen Hebel ansetzen ließe, ich hätte sie völlig umgestaltet, wenn man mich meine Kraft, meine Ausdauer und meine Budgets hätte anwenden lassen.“ — So glaubt er wenigstens, denn so hoch und unsicher das nächste Stockwerk seines Gebäudes auch sein mochte, immer setzte er ein noch höheres und schwankenderes darauf. Einige Monate, bevor er ganz Europa im Rücken, nach Rußland aufbricht, sagt er zu Narbonne:⁴² „Schließlich ist dieser Weg der Weg nach Indien. Alexander mußte ebenso weit wie bis Moskau, um den Ganges zu erreichen, habe ich mir seit Accon gesagt . . . Heute muß ich Asien vom äußersten Punkt Europas aus von der Rückseite wieder

erobern, um England zu erreichen . . . Denken Sie sich Moskau eingenommen, Rußland geschlagen, den Zaren ausgehöhlt oder bei einer Palastverschwörung getötet, vielleicht einen andern neuen, unabhängigen Thron errichtet, und sagen Sie mir, ob ein französisches Heer mit Hilfstruppen aus Tiflis nicht bis zum Ganges vordringen könnte, den man nur mit der Spitze eines französischen Degens in Berührung zu bringen brauchte, um in ganz Indien den Aufbaumerkantiler Größe zu stürzen. Allerdings wäre es ein gewagtes Unternehmen, aber ausführbar im 19. Jahrhundert, und Frankreich hätte dadurch mit einem Schlage die Unabhängigkeit des Occidents und freie Herrschaft über alle Meere erworben.“ Seine Augen leuchten bei diesen Worten in seltsamem Glanz und er fährt fort, die Beweggründe aufzuzählen und die Schwierigkeiten, Mittel und Ausichten zu erwägen. Seine Phantasie reißt ihn mit, und plötzlich entfaltet sich seine Haupteigenschaft, der hinter dem Politiker verborgene Künstler⁴⁸ ringt sich los und schafft im Reich des Idealen und Unmöglichen. Man erkennt in ihm den nachgeborenen Bruder eines Dante und Michelangelo, denn die greifbare Gestaltung seiner Visionen, die Intensität, der Zusammenhang und die innere Logik seiner Ideen, die Tiefe seines Denkens, wie die übermenschliche Größe seiner Vorstellungen machen ihn jenen in der Tat ebenbürtig. Sein Genie ist von gleicher Art und gleicher Gestalt, er ist einer dieser drei erhabensten Geister der italienischen Renaissance. Nur daß jene beiden mit Papier oder Marmor arbeiteten, während Napoleon es mit dem empfindlichen, geduldigen Fleisch lebender Menschen tat.

Zweites Kapitel.

I.

Betrachtet man die Zeitgenossen Dantes und Michelangelos näher, so erkennt man, daß sie sich durch ihren Charakter noch mehr von uns unterscheiden als durch ihren Geist.⁴⁴ Dreihundert Jahre der Polizei, der Gerichtshöfe und Gendarmen, der sozialen Disziplin, friedlicher Sitten und ererbter Kultur haben die Macht und das Feuer der angeborenen Leidenschaften in uns ertötet, die in Italien zur Zeit der Renaissance noch ihre volle Kraft besaßen. Die Menschen empfanden damals noch tiefer und lebhafter, ihre Begierden waren heftiger und zügelloser, ihre Willensäußerungen Kühner und ungestümmer als die unsrigen; was auch die innere Triebkraft des einzelnen sein mochte, ob Stolz, Ehrgeiz, Eifersucht, Haß, Liebe, lüsterne Begierde oder Sinnlichkeit, sie trat mit einer Gewalt und wilden Heftigkeit auf, die verschwunden sind. In diesem großen Manne, der dem 15. Jahrhundert noch anzugehören scheint, leben sie wieder auf, die Tätigkeit der Nervenmaschinerie gleicht der seiner italienischen Vorfahren. Nie, selbst bei den Malatesta und den Borgias hat es ein Hirn gegeben, das so empfänglich und impulsiv, so starker elektrischer Ladungen und Ent-

ladungen fähig war, in dem innere Stürme mit jähren Blitzen und unabwendbaren Stößen anhaltender tosten, als das seine. Keiner seiner Gedanken bleibt rein theoretisch, keiner ist nur ein einfacher Abdruck der Wirklichkeit oder ein Bild des Möglichen, jeder ist eine innere Erschütterung, die sich unmittelbar in die That umzuwandeln und sich auf sein Ziel zu stürzen strebt, das er unbedingt erreichen würde, wenn er nicht mit Gewalt zurückgehalten und zurückgedrängt würde.

Mitunter ist der Ausbruch so plötzlich, daß kein Zurückdrängen mehr nützt. Eines Tages in Ugypten, als einige Damen bei ihm zu Tisch geladen waren, sitzt er neben einer hübschen Frau, deren Gatten er soeben nach Frankreich zurückgeschickt hat; plötzlich übergießt er sie, wie aus Versehen, mit einer Karaffe Wasser und führt sie unter dem Vorwand, ihre durchnässte Toilette in Ordnung bringen zu lassen, in sein eigenes Zimmer, wo er lange, viel zu lange mit ihr bleibt, während seine Gäste an der Tafel sitzen bleiben, sich Blicke zuwerfen und auf die Fortsetzung des unterbrochenen Dinners warten. Ein andermal sagt er in Paris zur Zeit des Konfordsats zum Senator Volney: „Frankreich will eine Religion.“ Volney erwidert trocken und freimütig: „Frankreich will die Bourbonen.“ Darauf versetzt Napoleon ihm einen solchen Tritt in den Leib, daß Volney bewusstlos niederstürzt und zu einem Freunde gebracht wird, bei dem er mehrere Tage krank das Bett hüten muß.⁴⁵ Niemand war reizbarer und aufbrausender als Napoleon, er läßt seinem Zorn oft absichtlich freien Lauf, weil er besonders vor Zeugen erschreckt, Zugeständnisse erzwingt und den Gehorsam aufrecht erhält. Seine halb berechneten, halb unwillkürlichen Ausbrüche sind ihm nicht nur eine Erleichterung, sondern

auch von großem Nutzen, sowohl im privaten wie im öffentlichen Leben, Fremden und den Seinen, den Behörden wie dem Papst, den Kardinälen wie Gesandten gegenüber, selbst bei Talleyrand und Beugnot, wie dem Erstbesten,⁴⁰ wenn er ein Exempel statuieren und „seine Leute in Atem halten“ will. Im Volk und im Heer hält man ihn für gleichmütig, aber außerhalb des Schlachtfeldes, wo er eine Bronzemaste trägt, außerhalb der offiziellen Gelegenheiten, wo er sich zu der obligatorischen Würde zwingt, entspricht der Ausdruck fast immer seinen Empfindungen. In St. Cloud, wo er von Josephine bei einem galanten Abenteuer überrascht wird, stürzt er sich auf die unwillkommene Störerin, „die gerade noch Zeit hat zu entkommen,“ und ist, um sie zum Schweigen zu bringen, noch abends in Wut, „er beleidigt sie in jeder Weise und zertümmert alle Möbel, die ihm unter die Hände kommen“. Kurz vor Beginn des Kaiserreichs macht Talleyrand, ein großer Spaßvogel, Berthier weis, daß der Erste Konsul den Königstitel annehmen wolle; dieser eilt darauf durch den mit Menschen angefüllten Saal auf Napoleon zu und „macht ihm erfreut sein Kompliment“. Bei dem Worte „König“ funkeln Napoleons Augen, er hält Berthier die Faust unters Kinn und stößt ihn bis an die Wand vor sich her: „Dummkopf,“ sagt er zu ihm, „wer heißt dich, mir die Galle aufzuregen. Ein andermal übernehmen Sie nicht solche Aufträge.“ — Sich auf die Leute zu stürzen und sie bei der Kehle zu packen, ist seine erste instinktive Bewegung; auf jeder Seite errät man zwischen den Zeilen solche Ausbrüche und Angriffe, den Gesichtsausdruck und den Ton eines Menschen, der darauf losfährt, zuschlägt und dreinhaut. Diktirt er in seinem Kabinett, so geht er mit langen Schritten auf und ab, und ist er erzürnt, was oft genug

vorkommt, „so ergeht er sich in heftigen Verwünschungen und selbst Flüchen, die der Schreiber ausläßt.“ Jedoch geschieht dies nicht immer, und wer die Entwürfe zu seinen Briefen über die kirchlichen Angelegenheiten liest, begegnet dutzendweise den größten Schimpfwörtern.

Eine reizbarere Ungeduld ist nicht denkbar. Beim Ankleiden wirft er jedes Kleidungsstück, das ihm nicht behagt, ins Feuer oder auf den Boden . . . An großen Galatagen müssen die Kammerdiener sich untereinander beistehen, um den Moment abzapassen, wo sie ihm sein Festgewand anlegen können . . . Er zerreißt oder zerbricht alles, was ihm die geringste Unbequemlichkeit verursacht, und der arme Kammerdiener, durch den sie verschuldet ist, erhält gewaltsame, ausdrückliche Beweise seines Zornes.“

Nacht er einmal den Versuch, selber zu schreiben, so ist seine Schrift ein Gemisch unleserlicher, unzusammenhängender Schriftzeichen, und den Worten fehlt die Hälfte der Buchstaben. Beim Durchlesen findet er selber sich nicht zurecht. Schließlich wird er fast unfähig, eigenhändig einen Brief zu schreiben, und selbst seine Unterschrift ist eine Kleckerei. Er diktiert darum immer, aber so rasch, daß sein Sekretäre ihm kaum zu folgen vermögen; anfangs kostet es sie dicke Tropfen Schweißes, und sie können kaum die Hälfte des Gesagten niederschreiben. Bourrienne, Meneval und Maret sind schließlich genötigt, sich eine Kurzschrift anzueignen, denn er wiederholt niemals irgendeinen Satz. Wehe dem Schreiber, wenn er zurückbleibt, nur ein Hagel von Flüchen und Scheltworten kann ihm einen kleinen Aufschub gewähren, das Versäumte wieder nachzuholen. — Selbst wenn es weder Zweck noch Nutzen hat, sprudelt sein Wortstrom zuweilen rückhaltlos und unvorsichtig hervor, denn Seele und Geist fluten über, und

an Stelle des Geschäfts- und Staatsmannes tritt der Improvisator und eifrige Polemiker. „Sprechen ist ihm das größte Bedürfnis,“ sagt ein guter Beobachter, „und er schätzt von allen Vorrechten seines hohen Ranges sicherlich am meisten, daß er allein sprechen und nicht unterbrochen werden darf.“ Selbst im Staatsrat läßt er sich gehen, vergißt die Angelegenheit, von der gerade die Rede ist, wendet sich nach rechts und links, schweift vom Thema ab, kommt mit Beweisen, mit Schimpfen und wiederholt zwei, drei Stunden lang beharrlich immer dasselbe, denn er ist entschlossen, zu überzeugen oder zu siegen und fragt schließlich die Anwesenden, ob er nicht recht habe, worauf er meist „alle bereit findet, sich seiner Ansicht zu unterwerfen“. Bei einiger Überlegung erkennt er dann den Wert einer auf solche Art erhaltenen Zustimmung, zeigt auf seinen Sessel und sagt: „Sie werden einräumen, daß es sehr leicht ist, auf diesem Sitz Geist zu haben.“ Indessen hat er seinen Geist spielen und sich von seiner Leidenschaft überwältigen lassen, die ihn mehr fortreißt als leitet.

„Ich habe ungemein reizbare Nerven,“ sagt er von sich selber, „und wenn mein Puls dabei nicht mit solcher Langsamkeit schlug, ließe ich Gefahr, wahnsinnig zu werden.“⁴⁷ Oft ist die geistige Anspannung durch die Anhäufung der Eindrücke zu groß und endet mit körperlichen Zuckungen. Eine merkwürdige Erscheinung bei einem solchen Krieger und Staatsmann ist, „daß er nicht selten Tränen vergießt, wenn er bewegt ist“. Er, der Tausende von Menschen hatte sterben sehen, der Millionen von Menschen in den Tod geführt hatte, „schluchzt nach der Schlacht bei Wagram und Bauken am Lager eines sterbenden alten Kameraden“. „Ich habe ihn beim Frühstück weinen sehen,“ sagt sein Kammerdiener, „nachdem er

Marschall Lannes verlassen hatte, dicke Tränen rollten über seine Wangen und fielen in seinen Teller.“ Und nicht nur der physische Eindruck, der direkte Anblick des blutenden, zerschmetterten Körpers rührt ihn so lebhaft, ein einfacher Gedanke, ein Wort kann ein Stachel sein, der ihn ebenso tief verwundet. Die Bewegung Dandolo's, der für Venedig, sein an Oesterreich verkauftes Vaterland eintritt, rührt ihn, und seine Wimpern werden feucht. Im Staatsrat versagt ihm die Stimme, als er von der Übergabe von Baylen spricht, und „er gibt sich seinem Schmerze so hin, daß seine Augen sich mit Tränen füllen“. Als er 1806 vor seiner Abreise zum Heer von Josephine Abschied nimmt, überkommt ihn vor Gemütsbewegung ein Nervenanstoss, der mit Erbrechen endigt. „Man mußte ihn zu einem Sitz führen und ihm Orangenblütenwasser geben,“ sagt ein Augenzeuge, „er vergoß Tränen, und der Zustand währte eine Viertelstunde.“ — Eine ähnliche Nerven- und Magenkrise überfällt ihn 1808, als er sich zur Scheidung entschließt. Eine ganze Nacht hindurch jammert er und gebärdet sich wie eine Frau; er ist schwächer als Josephine und umarmt sie gerührt. „Arme Josephine, ich werde dich niemals verlassen können!“ Er schließt sie abermals in seine Arme, will, daß sie bei ihm bleibe und überläßt sich ganz der augenblicklichen Stimmung; sie muß sich sogleich entkleiden und sich neben ihm niederlegen. „Er weinte und badete das Bett buchstäblich mit seinen Tränen,“ sagte Josephine selber. — Offenbar läuft das Gleichgewicht in einem solchen Organismus Gefahr, gestört zu werden, wenn dieser auch noch so sorgfältig reguliert wird. Napoleon weiß es, denn er kennt sich ganz genau und hütet sich vor der Empfindsamkeit seiner Nerven wie vor einem scheu gewordenen Pferde.

In kritischen Momenten, wie an der Beresina, weist er darum traurige Nachrichten, die ihn erregen können, zurück und versucht, den Überbringer wiederholt zum Schweigen zu bringen. — Nichtsdestoweniger kam es trotz aller Vorsicht zweimal vor, daß eine neue Gefahr ihn unvorbereitet traf. Zweimal hat dieser unerschrockenste Kriegsheld und kühnste politische Abenteurer, der so fest und gelassen im Kugelregen stand, die Gewalt über sich verloren. Am 18. Brumaire bei der Gesetzgebenden Versammlung erlebte er bei dem Ruf: „Vogelfrei“, zitterte und schien vollständig den Kopf verloren zu haben, man mußte ihn gewaltsam aus dem Saal entfernen und glaubte einen Augenblick sogar, daß ein Unwohlsein ihn befallen⁴⁸ habe. — Ebenso scheint er nach der Abdankung in Fontainebleau, infolge der Verwünschungen und Wutausbrüche, mit denen er in der Provence empfangen wurde, tagelang seelisch vernichtet zu sein; die tierischen Instinkte treten an die Oberfläche, er hat Furcht und denkt nicht daran, sie zu verbergen.⁴⁹ Er leiht die Uniform eines österreichischen Obersten, die Mütze des preußischen und den Mantel des russischen Kommissars und glaubt sich doch nicht genügend verkleidet. Im Gasthof de la Calade „zittert und erlebte er beim geringsten Geräusch“, und die Kommissare, die ihn mehrmals in seinem Zimmer aufsuchen, finden ihn immer in Tränen. „Er ermüdet sie mit seiner Unruhe und Unentschlossenheit,“ behauptet, daß die französische Regierung ihn unterwegs ermorden lassen wolle, weigert sich, aus Furcht vor Gift, bei Tisch zu essen und will durchs Fenster entfliehen. Dabei erzählt und schwätzt er unaufhörlich, rückhaltlos und verworren auf eine triviale, zynische Art über seinen Charakter und seine Vergangenheit. Seine Gedanken verwirren sich und drängen sich

in Scharen wie lärmende Volksmengen im Aufruhr; erst am Ende der Reise, in Fréjus, wo er sich in Sicherheit fühlt, wird er ihrer wieder Herr, und sie fügen sich wie sonst seinem herrschenden Gedanken, der nach kurzer Zeit Energie und Macht wiedergewonnen hat. Diese fast niemals aussetzende Gewalt seines klaren berechnenden Geistes, ist ganz außerordentlich, aber sein Wille übertrifft an Kraft noch seinen Verstand. Um einen Maßstab für diesen zu finden, genügt es nicht, den Zauber zu erwähnen, den er ausübt, die Millionen Seelen aufzuzählen, die er für sich gewinnt und die zahllosen Hindernisse zu nennen, die er zu überwinden hatte. Man muß sich vor allem die Kraft und das Feuer der inneren Leidenschaft vorstellen, die er wie ein Gespann schäumender, scheu gewordener Rosse zügelt. Er ist der Lenker, der diese sich bäumenden, in ihrer Wildheit fast unbezähmbaren Renner bändigt, die sein Gefährt in den Abgrund zu reißen drohen. Die reine Vernunft behält ihre Oberherrschaft, weil sie tief in seinem Herzen und seinem Temperament wurzelt, und die Wurzel, aus der sie ihre herbe Kraft zieht, ist ein Urtrieb, der Trieb, sich zum Mittelpunkt zu machen und alles auf sich zu beziehen, mit andern Worten, der *Egoismus*, der mächtiger ist als sein Verstand und selbst mächtiger als sein Wille.

II.

Es ist Egoismus, nicht träger, sondern tatkräftiger, rücksichtsloser Egoismus, der dem Umfang und der Wirksamkeit seiner Fähigkeiten entspricht, der sich durch Um-

stände und Erziehung entwickelt hat, durch Erfolg und Allmacht bis zur Ungeheuerlichkeit gesteigert wird und mitten in die menschliche Gesellschaft ein gewaltiges Ich stellt, das seine gierigen Ansprüche immer hartnäckiger geltend macht, das sich durch jeden Widerstand verletzt, durch jede Unabhängigkeit anderer gereizt fühlt und auf dem unbegrenzten Gebiet, das es sich angeeignet, kein Leben dulden kann, das nicht ein Anhängsel oder ein Werkzeug des seinigen ist. — Schon als Jüngling und selbst als Kind trug Napoleon den Keim zu dieser allseitigen Persönlichkeit in sich. In den Briener Schulzeugnissen wird sein Charakter „herrisch und starrköpfig“ genannt; später auf der Militärschule wird dazugefügt: „Er neigt außerordentlich zum Egoismus, besitzt große Eigenliebe, ist ehrgeizig, strebsam in allen Dingen und liebt die Einsamkeit,“ wahrscheinlich, weil er die gleichberechtigten Kameraden nicht beherrschen kann und sich nur wohl fühlt, wenn er befehlen darf. — „Ich mied meine Kameraden,“ sagt er später,⁵⁰ „und hatte mir innerhalb der Schulmauern einen kleinen Winkel ausgesucht, wo ich ungestört sitzen und träumen konnte. Wollten meine Kameraden mir diese Ecke streitig machen, so verteidigte ich sie mit aller Macht. Ich fühlte instinktiv, daß mein Wille über alle andern siegen würde, und was mir gefiel, mir auch gehören mußte.“ Aus früherer Zeit, bis zu den ersten Jahren zurück, wo er unter dem väterlichen Dache lebte, schildert er sich als einen böartigen kleinen Wildling, der sich gegen jeden Zwang auflehnt.⁵¹ „Nichts imponierte mir,“ erzählt er, „ich fürchtete niemand, ich schlug den einen, verhöhnte den andern und war ein Schrecken für alle. Meinen Bruder Josef biß und schlug ich und verklagte ihn, ehe er noch recht zur Be-

sinnung gekommen war.“ Dies war ein ausgezeichnete Krüff, den zu wiederholen er nie müde wurde. Das Talent, nützliche Lügen zu erfinden, ist ihm angeboren, später als gewandter Mann rühmt er sich dessen, betrachtet es als Zeichen und Maßstab „politischer Überlegenheit“ und erinnert sich mit Vergnügen eines Oheims, der ihm von Kindheit an prophezeit hatte, daß er einst die Welt regieren werde, weil er die Gewohnheit habe, immer zu lügen.⁵²

Dieses Wort des Oheims ist zu beachten, denn es schließt die ganze Erfahrung eines Mannes dieser Zeit und dieses Landes in sich. Er zog diese Lehre wohl aus dem sozialen Leben in Korsika, wo die Moral sich eng den Sitten anpaßte. So ist es überall gewesen, in allen Ländern und zu allen Zeiten, in denen die Polizei machtlos war, die Rechtspflege gleich Null, wo jeder alles an sich reißen kann, wo Privatfeindseligkeiten ohne Mitleid und Barmherzigkeit ausgefochten werden, wo jeder bewaffnet ist und Heuchelei, Betrug und Schmuggelei ebenso willkommene Waffen sind, wie Flinte oder Dolch. Solche Zustände herrschten auf Korsika noch 1800, in Italien im 15. Jahrhundert. Daher gleichen die ersten Eindrücke Bonapartes denen von Machiavelli und den Borgias, daher diese erste Schicht halber Gedanken, die später zur Grundlage seines reifen Denkens ward, daher der Grundriß seines zukünftigen geistigen Gebäudes und der Vorstellung, die er sich von der menschlichen Gesellschaft machte. Nachdem er die Schule verlassen hatte, verstärkten sich dieselben Eindrücke bei jedem Besuch in der Heimat und befestigten so denselben Schlußgedanken. „In diesem Lande,“ schreiben die französischen Kommissare,⁵³ „hat das Volk keinen Begriff von einem abstrakten Ge-

danke oder einem Prinzip," mochte es sich um soziales Interesse oder Recht handeln. „Eine Gerichtsbarkeit gibt es nicht, im Laufe von zwei Jahren sind hundertunddreißig Morde verübt worden . . . Die Einführung der Geschworenengerichte schließt jede Möglichkeit aus, die Verbrecher zu bestrafen, denn eine Jury, die aus Mitgliedern derselben Partei oder Familie des Angeklagten besteht, wird sich selbst durch die deutlichsten Beweise nicht dazu bewegen lassen ihn zu verurteilen. Und gehört der Angeklagte zur Gegenpartei, so sprechen die Geschworenen ihn ebenfalls frei, um sich nicht der ‚zuweilen späten, aber immer gewissen‘ Rache seiner Angehörigen auszusetzen . . . Gemeinfinn ist völlig unbekannt, anstatt des Gemeinwesens gibt es ‚eine Menge kleiner verfeindeter Parteien . . .‘ Jeder Korps gehört einer Familie und somit auch einer bestimmten Partei an, wer nicht Mitglied einer solchen ist, wird von allen andern verabscheut . . . Sich um jeden Preis Geld zu verschaffen, ist das Ziel aller Oberhäupter, die vor allem ihr Augenmerk darauf richten, sich mit Gefindel zu umgeben, das ihnen unbedingt ergeben ist . . . Zu den Wahlen kommen alle bewaffnet, und es fehlt nie an Gewalttätigkeiten . . . Die siegreiche Partei braucht ihre Macht dazu, sich durch Ungerechtigkeiten an denen zu rächen, die sie bekämpft haben und ihnen allerlei Ungelegenheiten zu bereiten. Die Oberhäupter schließen aristokratische Bündnisse untereinander, in denen jeder Mißbrauch der Gewalt geduldet wird. Aus Schonung für die Wähler, aus Parteigeist oder Verwandtschaftsrücksichten werden weder Steuern erhoben noch ausgeführt . . . Die Zolleinnahmen werden für Freunde und Verwandte verwendet und Gehälter überhaupt nicht ausgezahlt. Auf dem Lande zu wohnen ist wegen der

großen Unsicherheit unmöglich, und die Bauern tragen selbst bei der Arbeit ihre Gewehre. Man kann keinen Schritt ohne bewaffnete Begleitung gehen, und oft bedarf es einer Abteilung von fünf oder sechs Bewaffneten, um einen Brief von einer Poststation zur andern zu bringen.“

Macht man sich ein Bild von all diesen Vorgängen und täglichen kleinen Vorkommnissen mit all ihren Neben Umständen, die den Inhalt dieses Berichtes bilden, so hat man eine Vorstellung der moralischen Einflüsse, die auf den jungen Bonaparte einwirkten. Als Kind hat er bei Tisch die Unterhaltungen der Erwachsenen mit angehört und hat an einem Wort, etwa des Oheims, an einer Miene, einer Beifallsbezeugung oder einem Achselzucken erraten, daß nicht Frieden, sondern Krieg die Welt regiere, er hat gelernt, durch welche List man dabei vorwärts kommt, durch welche Gewalttätigkeiten man sein Ziel erreicht und auf welche Weise man zu handeln hat. Sonst sich selbst und der Haushälterin, seiner früheren Amme überlassen, treibt er sich unter dem Volk umher, hört den Gesprächen der Matrosen am Hafen und der Hirten zu und sieht durch ihre offene Bewunderung heimtückischer Anschläge und glücklich gelungener Streiche die zu Haus empfangenen Lehren bestätigt. So gibt ihm das Leben Unterricht. In so zartem Alter prägen sich diese praktischen Lehren tief ein, und werden von vorn herein angenommen, namentlich, wenn sie den natürlichen Anlagen entsprechen, und Instinkt und Erziehung wie hier Hand in Hand gehen. — Da er bei Beginn der Revolution wieder nach Korsika zurückkehrt, betrachtet er das Leben nun auch als offenen Kampf und handelt, unbeirrt, ohne Bedenken danach. Wenn er sich vor Gesetz und Recht

beugt, tut er es nur mit Worten und nicht ohne Spott. In seinen Augen sind Gesetz und Gerechtigkeit nichts als Gesetzbuchphrasen, und Gewalt geht ihm vor Recht.

Diese Prägung des ohnehin so eigenartigen Charakters wird durch einen erneuten Stoß der Druckstange noch verstärkt, und die Anarchie in Frankreich festigt Grundsätze in dem jungen Mann, die schon während der korsischen Anarchie in dem Kinde entstanden waren, denn die praktischen Lehren einer in der Auflösung begriffenen Gesellschaft sind dieselben, wie die einer noch nicht begründeten. — Sein durchdringender Blick hat sehr früh durch das Possenspiel der Theorien und Phrasen hindurch den wahren Kern der Revolution erkannt, nämlich die Oberherrschaft der ungezügelmten Leidenschaften und den Sieg der Mehrheit über die Minderheit. Sieger sein oder Befiegter, zwischen diesen beiden äußersten Standpunkten muß man wählen, einen Mittelweg gibt es nicht. Nach dem 9. Thermidor zerreißen die letzten Schleier, und Herrschsucht, Zügellosigkeit, wie persönliche Habgier zeigen sich in ihrer ganzen Nacktheit auf der politischen Schaubühne. Von Volksrecht und Gemeininteressen ist keine Rede mehr, die Regierenden zeigen sich als eine Bande, die Frankreich als ihre Beute betrachtet und sich diese mit allen Mitteln, selbst durch Waffengewalt zu sichern weiß. — Im Heer, besonders im italienischen, sind seit der Befreiung des Landes an Stelle der republikanischen Treue und patriotischen Selbstverleugnung natürliche Gelüste und militärische Leidenschaften getreten.⁵⁴ Barfuß, in Lumpen, mit vier Unzen Brot täglich, und einer Löhnung, die ihnen in wertlosen Papieren ausgezahlt wird, wollen sowohl Offiziere wie Soldaten vor allem aus dem Elend heraus. Nachdem

„die Unglücklichen drei Jahre lang auf den Gipfeln der Alpen geschmachtet haben, ziehen sie in das gelobte Land ein und wollen nun genießen.“ Der durch die Einbildungskraft und den Erfolg erhöhte Stolz ist der zweite Antrieb, zu dem noch das Bedürfnis, sich auszutoben und das Feuer und Ungeßüm der Jugend kommen, denn fast alle sind noch sehr junge Leute, die das Leben in gallischer oder französischer Art als Vergnügungsreise und Zweikampf auffassen. Über sich tapfer fühlen und zeigen, was man vermag, aus Übermut und Laune den Kugeln trotzen, von einem Liebesabenteuer in eine Schlacht und von dieser auf einen Ball eilen, sich amüsieren und alles ohne jeden Hintergedanken, nur von der Empfindung des Augenblicks getrieben,⁵⁵ aufs Spiel setzen, seine durch Wettkampf und Gefahr übermäßig gesteigerte Kraft genießen, heißt nicht mehr sich opfern, sondern Karriere machen, und für alle, die nicht dummt sind, bedeutet das seinen Weg machen, emporsteigen, räubern, um reich zu werden wie Masséna, erobern, um Macht zu erlangen wie Bonaparte. — Hierin herrscht zwischen dem General und seinem Heer vom ersten Tage an Einverständnis, und dieses ist nach einem Jahr ein vollkommenes. Aus ihren gemeinsamen Handlungen entwickelt sich eine Moral, die das Heer nur unklar, aber der General mit voller Deutlichkeit fühlt, denn er sieht, was jenes nur flüchtig wahrnimmt, und wenn er die Gefährten antreibt, tut er es auf ihrer Bahn. Er geht ihnen nur voran, wenn er die Welt als großes Gastmahl betrachtet, an dem jeder teilnehmen kann, aber um gut bedient zu werden, lange Urne haben, zuerst zugreifen und den andern nur die Reste lassen muß.

Napoleon scheint dies so natürlich, daß er es offen vor Männern, wie dem Diplomaten Miot und dem Aus-

länder Melzi ausspricht, die nicht zu seinen Vertrauten gehören. „Glauben Sie,“ sagt er,⁶⁶ „nach dem Vorverhandlungen von Loeben zu ihnen, „daß ich in Italien Triumphe feiere, um die Vertreter des Direktoriums, um Carnot und Barras groß zu machen? Oder vielleicht, um eine Republik zu gründen? Welche Idee! Eine Republik von dreißig Millionen Menschen! Wie wäre das möglich mit unsern Sitten und Kasten? Das ist ein Hirngespinnst der Franzosen, das mit vielen andern wieder verschwinden wird. Sie brauchen Ruhm, Befriedigung ihrer Eitelkeit, aber von Freiheit verstehen sie nichts. Sehen Sie die Armee: unsere Triumphe, unsere Erfolge haben dem französischen Soldaten bereits seinen wahren Charakter wiedergegeben. Ich bin alles für ihn. Lasse das Direktorium sich einfallen, mir den Oberbefehl zu entziehen, so würde es sehen, wer hier Herr ist. Die Nation braucht ein ruhmgekröntes, hervorragendes Oberhaupt und nicht Regierungstheorien, Phrasen und ideologisches Geschwäg, von dem die Franzosen nichts verstehen . . . Und was Ihr Land betrifft, Herr von Melzi, so besitzt es noch weniger republikanische Elemente als Frankreich, und man braucht noch weniger Umstände damit zu machen, als mit jedem andern Lande . . . Ubrigens ist es durchaus nicht meine Absicht, so bald ein Ende zu machen. Der Friede liegt nicht in meinem Interesse. Sie sehen, was ich in Italien jetzt vermag. Ist der Friede geschlossen, und stehe ich nicht mehr an der Spitze dieses Heeres, das ich liebgewonnen habe, so muß ich dieser Macht und dieser hohen Stellung entsagen, die ich mir erworben habe, um den Parteiführern im Luxemburg den Hof zu machen. Ich würde Italien nur verlassen, um in Frankreich eine ähnliche Rolle zu spielen wie hier, und dieser Moment ist noch nicht gekom-

men, die Frucht ist noch nicht reif.“ — Der wahre Beweggrund seiner politischen Treue und jakobinischen Proklamationen ist jedoch die Absicht, zu warten, bis die Frucht reif wäre, und zu verhüten, daß ein anderer sie inzwischen pflücke: „Eine Partei erhebt sich zugunsten der Bourbonen, ich will zu ihrem Triumph nicht beitragen. Wohl beabsichtige ich die republikanische Partei einst zu schwächen, aber nur zu meinem eigenen Vorteil und nicht im Interesse der alten Dynastie. Bis dahin muß man mit den Republikanern gehen,“ mit den Schlimmsten, den Schurken, die den Rat der Fünfhundert, den Rat der Ältesten und selbst den des Direktoriums abschaffen und darauf die Schreckensherrschaft in Frankreich wieder einführen sollten. — In der That beteiligt er sich auch am 18. Fructidor und erklärt, nachdem der Streich geführt ist, offen, warum er es getan. „Sie dürfen nicht glauben, daß es in Folge einer Übereinstimmung mit den Ideen derer geschah, die ich unterstützte. Ich wollte nur die Rückkehr der Bourbonen verhindern, vor allem einer Rückkehr mit Hilfe der Armeen von Moreau und Pichegru . . . Unter keinen Umständen will ich die Rolle eines Monk spielen und will auch nicht, daß andere es tun . . . Was mich anbetrifft, mein lieber M i o t, so erkläre ich Ihnen, daß ich nicht mehr gehorchen kann, ich habe das Vorrecht, zu befehlen, gekostet, und kann ihm nicht mehr entsagen. Mein Entschluß ist gefaßt, kann ich nicht länger Herr sein, so verlasse ich Frankreich.“ — Einen Mittelweg gibt es hier nicht für ihn. Als er nach Paris zurückgekehrt ist, denkt er daran, „das Direktorium zu stürzen, den Staatsrat aufzulösen und sich zum Diktator ernennen zu lassen.“ Als er sich jedoch von der Aussichtslosigkeit des Gelingens überzeugt, verschiebt er sein Vorhaben und geht zur andern

Partei über. „Sein Feldzug nach Aegypten hat keinen andern Beweggrund.“⁵⁷ — Daß dieser Feldzug unter den gegenwärtigen Verhältnissen in Frankreich und Europa dem öffentlichen Interesse widerspricht, daß Frankreich sich dadurch seiner besten Armee beraubt und seine größte Flotte einer fast gewissen Vernichtung preisgibt, spricht für Napoleon gar nicht mit, wenn er bei diesem abenteuerlichen Riesenunternehmen nur ein weites Feld für eine Tüchtigkeit findet, die er braucht, wenn es ihm Siege verschafft, die wie schmetternde Trompetenschläge übers Meer hallen, um seinem Ansehen erneuten Glanz zu verleihen. In seinen Augen waren Flotte, Heer, Frankreich und die Menschheit nur da, um ihm zu dienen. — Bedurfte es noch einer Erfahrung, ihn in dieser Überzeugung zu bestärken, so fand er sie in Aegypten; dort, wo er als unumschränkter Herrscher ohne jede Kontrolle im Kampf mit einer inferioren Bevölkerung auftritt, benimmt er sich wie ein Sultan und gewöhnt sich daran, es zu sein.⁵⁸ In bezug auf die Menschheit fallen seine letzten Bedenken. „Seit ich den Orient kennen gelernt habe, ist mir namentlich Rousseau verleidet,“ sagt er später. Der Wilde ist ein Hund, und unter der Oberfläche des zivilisierten Menschen zeigt sich der Wilde wieder, denn habe sein Hirn sich auch abgeschliffen, die Triebe seien dieselben geblieben. Einer wie der andere brauche einen Herrn, einen Zauberer, der seine Einbildungskraft beherrscht, ihn in Furcht hält und ihn hindert, zur Unzeit zu beißen, der ihn strafft und auf die Beute hetzt. Zu gehorchen sei sein Los, er verdiene es nicht besser und habe kein anderes Recht.“ (Roederer.)

Als Konsul und später als Kaiser wendet er seine Theorie im großen an, und seine Erfahrungen bestätigen

seine Anschauungen täglich aufs neue. Auf seinen ersten Wink beugen die Franzosen sich gehorsam vor ihm und betrachten ihre Lage als die natürliche; die kleinen Leute, Bauern und Soldaten tun es mit tierischer Treue, die Großen, Würdenträger und Beamte mit knechtischer Unterwürfigkeit. Bei den Republikanern stößt er auf keinen Widerstand, sondern findet im Gegenteil unter ihnen seine besten Regierungswerkzeuge als Senatoren, Deputierte, Staatsräte, Richter und Verwaltungsbeamte aller Art. Unter ihren Predigten über Freiheit und Gleichheit enthüllen sich ihm sehr bald ihre eigentlichen Begierden, das Verlangen, zu befehlen und an der Spitze zu stehen, sei es auch als Untergebene, und bei vielen überdies noch Geldgier und Vergnügungssucht. Der Unterschied zwischen dem Delegierten des Wohlfahrtsausschusses und dem Minister, dem Präfekten und Unterpräfekten des Kaiserreichs ist nur gering, es ist derselbe Mensch in verschiedenem Gewande, einmal in der Jakobinerjacke, und dann im gestickten Kleide. Wenn ein armer, strenger Puritaner wie Cambon oder Baudot sich weigern, die offizielle Uniform anzulegen, oder zwei oder drei Jakobinergenerale, wie Lecourbe und Delmas, über das Salbungsgepränge murren, betrachtet Napoleon, der ihren geistigen Horizont kennt, sie als beschränkte, in eine fixe Idee verrannte Ignoranten. — Die intelligenten, gebildeten Liberalen von 1789 dagegen nennt er treffend „Ideologen“, womit er sagen will, daß ihre sogenannte Aufklärung nichts weiter sei als Salomovorurteil und Studierstubenweisheit. „La Fayette ist ein ‚politischer Simpel,‘“ sagte er, „der sich von Menschen und Dingen narren läßt.“⁶⁰ Dabei zeichnen La Fayette und einige andere sich durch bewiesene Uneigennützigkeit, stete Sorge für das Gemeinwohl, durch Achtung vor an-

dern, durch Gewissenhaftigkeit, Zuverlässigkeit und Ehrlichkeit, kurz, durch die besten und reinsten Grundsätze aus. Doch Napoleon läßt sich in seiner Meinung nicht beirren und spricht ihnen offen jede edle Gefinnung ab. „Sie gehörten zu jenen Dummköpfen, die an die Freiheit glauben?“ sagt er plötzlich zu General Mathieu Dumas.⁶⁰ — „Jawohl, Sire, und ich gehöre noch immer zu ihnen.“ — „Und Sie haben, wie die andern, aus Ehrgeiz an der Revolution teilgenommen?“ — „Nein, Sire, ich würde mich auch verrechnet haben, denn ich stehe genau da, wo ich 1790 stand.“ — „Sie haben sich über Ihre Beweggründe nicht genügend Rechenschaft gegeben, Sie werden sich doch von den andern nicht unterscheiden, ein persönliches Interesse ist immer im Spiel. Sehen Sie sich einmal Masséna an, er hat Ehre und Ruhm genug errungen, aber er ist nicht zufrieden, er will Prinz werden wie Murat und Bernadotte, er würde sich morgen töten lassen, um dieses Ziel zu erreichen; das ist die Triebfeder der Franzosen.“ — Auf solchen Anschauungen baut sich sein System auf, das bestätigten zuverlässige Zeugen, die ihm nahe gestanden haben. „Seine Meinung von den Menschen,“ schreibt Metternich,⁶¹ „gipfelte in einer Idee, die in seinem Hirn unglücklicherweise die Kraft eines Arioms annahm. Er war nämlich überzeugt davon, daß jeder Mensch, der im öffentlichen Leben wirkte oder in einem Beruf tätig war, lediglich von persönlichen Interessen geleitet werde.“ Nach seiner Überzeugung faßt man den Menschen am besten bei seinen selbstsüchtigen Leidenschaften, bei der Furcht, Habsucht, Sinnlichkeit, der Eigenliebe und dem Neid, denn dies seien seine eigentlichen Triebfedern. Ubrigens mache es auch keine Schwierigkeiten, ihn zum Narren zu machen,

denn er sei phantastisch, leichtgläubig und begeisterungsfähig; reizt man seinen Stolz und seine Eitelkeit, flößt man ihm von sich und andern eine übertrieben hohe Meinung ein, so werde er gehorsam zu leiten sein, wohin man wolle. — Keiner dieser Triebfedern sei sonderlich achtungswert, und so geartete Menschen wären darum die natürlichen Werkzeuge einer Willkürherrschaft, der Tonklumpen, dem die Hand des Töpfers erst die bestimmte Form geben muß. Enthalte der Klumpen auch einige harte Stellen, so brauche der Töpfer sie nur zu zerreiben, um ihn dann um so gründlicher durchkneten zu können.

Von dieser Schlusauffassung kann Napoleon nicht mehr loskommen und klammert sich immer fester daran, je deutlicher und klarer die handgreiflichen Tatsachen ihr auch widersprachen. Nichts kann ihn davon abbringen, weder die hartnäckige Energie der Engländer, die unerschütterliche Sanftmut des Papstes, die offene Erhebung Spaniens, die dumpfe Auflehnung Deutschlands, noch der Widerstand der katholischen Gemüter und allmähliche Abfall Frankreichs. Seine Auffassung ist durch seinen Charakter bedingt: er sieht die Menschen, wie er sie sehen will.⁹²

III.

Wir stehen hier endlich vor seiner Hauptleidenschaft, dem Ehrgeiz, diesem inneren Abgrund, den seine Anlagen, seine Erziehung, Nachdenken und Theorie geschaffen haben, und der das stolze Gebäude seines Glückes verschlingen sollte. Der Ehrgeiz ist die Haupttriebfeder seiner Seele und der innerste Kern seines Willens, wenn er es

auch selber nicht immer erkennt und sich dessen zuweilen auch nicht bewußt ist. „Ich habe keinen Ehrgeiz,“ sagt er zu Roederer,⁸³ fügt aber dann mit gewohnter Offenheit hinzu: „Oder wenn ich ihn habe, ist er mir angeboren und so natürlich, mit meinem Wesen so verwachsen, daß er dasselbe für mich ist wie das Blut in meinen Adern und die Luft, die ich atme.“ Treffender noch vergleicht er den Ehrgeiz mit jenem unwillkürlichen, unwiderstehlichen, wilden, die Seele in ihren Grundwurzeln erschütternden Gefühl, mit jener zitternden Erregung des ganzen Seins, der furchtbaren, heftigen Leidenschaft, die man Liebe nennt. „Ich habe nur eine Leidenschaft,“ sagt er,⁸⁴ „eine Geliebte, Frankreich; mit ihr schlafe ich, sie hat mich nie im Stich gelassen, sie verschwendet Gut und Blut für mich. Brauchte ich 500 000 Mann, Frankreich würde sie mir geben.“ — Wenn sich nur niemand zwischen beide gestellt, wenn Joseph bei Gelegenheit der Krönung nur nicht einen, wenn auch noch so untergeordneten Platz in dem neuen Kaiserreich beansprucht und sich auf seine Bruderrechte berufen hätte.⁸⁵ „Das heißt mich an meinem empfindlichsten Punkt verwunden,“ schreibt Napoleon, „er hat es getan und nichts kann es aus meinem Gedächtnis auslöschen. Es ist, als hätte er einem leidenschaftlichen Liebhaber gesagt, daß er seine Geliebte besessen habe oder sie zu gewinnen hoffe. Meine Geliebte ist die Macht, ihre Eroberung ist zu teuer erkaufte, als daß ich sie mir entreißen lassen oder auch nur dulden würde, daß ein anderer sie begehrt.“ In diesem ebenso unersättlichen wie eifersüchtigen Ehrgeiz empört ihn schon der bloße Gedanke an einen Nebenbuhler und er fühlt sich bei der geringsten Beschränkung gehemmt. So gewaltig die errungene Macht auch war, sein Ehrgeiz verlangt noch größere, das üppigste Mahl

läßt ihn unbefriedigt. Einen Tag nach der Krönung sagt er zu Decrès: „Ich bin zu spät gekommen, nichts Großes ist mehr zu tun; ich gebe zu, daß meine Laufbahn schön war, ich habe ja meinen Weg gemacht. Aber welch ein Unterschied gegen das Altertum! Nehmen Sie einen Alexander: nachdem er Asien erobert hatte, ließ er sich vor dem Volk als Sohn des Jupiter ausrufen, und der ganze Orient, mit Ausnahme von Olympias, Aristoteles und einigen Pedanten aus Athen glaubten daran. Wollte ich mich aber heute als Sohn Gottvaters erklären und eine Danksgagung dafür ankündigen, so würde jedes Fischweib, dem ich begegne, mich auszisphen. Die Völker sind heutzutage viel zu aufgeklärt, und es ist nichts mehr zu erreichen.“

Dennoch greift er selbst ein Gebiet, das zwanzig Jahrhunderte der Kultur hindurch unzugänglich geblieben war, wenn auch auf Umwegen an, indem er die Hand auf die Kirche und dann auf den Papst legt und hier wie überall nimmt, was er nehmen kann. In seinen Augen ist das ganz natürlich, und er glaubt sich berechtigt dazu, weil er sich für den einzig Fähigen hält. „Meine italienischen Untertanen dürften mich genügend kennen, um zu wissen, daß ich von diesen Dingen in meinem kleinen Finger mehr verstehe, als sie alle zusammen in ihren Köpfen,“ schreibt er an Prinz Eugen. Im Vergleich zu sich betrachtet er sie wie die Franzosen und alle übrigen Menschen als Kinder und Ummündige. Ein Diplomat, der lange in Verkehr mit ihm stand und ihn eingehend beobachtet hat, gibt in folgenden Worten ein treffendes Bild seines Charakters.⁶⁶ „Er betrachtet sich als ein in der Welt einzig dastehendes Wesen, das geschaffen ist, sie zu beherrschen, und alle Geister nach seinem Willen zu leiten.“

Darum muß jedermann, der in seine Nähe kommt, auf einen eignen Willen verzichten und ein Werkzeug der Regierung werden. „Dieser furchtbare Mensch,“ sagte Decrès⁸⁷ oft, „hat uns alle unterjocht, er hat uns alle in seiner Hand, die bald hart wie Stahl ist, bald sammetweich; aber man weiß nie, wie sie am folgenden Tage sein wird, und es gibt kein Mittel, sich ihr zu entziehen; sie läßt niemals los, was sie einmal gefaßt hat.“ Jede zufällige oder mögliche Unabhängigkeit, wie geistige oder sittliche Überlegenheit sie geben, verstimmt ihn, und er beseitigt sie und duldet schließlich nur slavische, unterwürfige Seelen um sich. Seine ersten Diener sind Maschinen oder Fanatiker, ein devoter Bewunderer wie Maret oder ein zu allem bereiter Gendarm wie Savary.⁸⁸ Von vornherein hat er seine Minister als Beamte betrachtet, denn er ist in der Verwaltung ebenso zu Haus wie in der Regierung, und leitet die Einzelheiten jeder Abteilung mit derselben Aufmerksamkeit wie das Ganze. Als Vorsteher jedes Dienstzweiges braucht er darum nur fleißige Schreiber, stumme Vollstrecker seiner Anordnungen und gefügige Gehilfen, jedoch keine offenen, wahren Ratgeber. „Ich wüßte nichts mit ihnen anzufangen,“ sagt er, „wenn ihr Charakter und Geist nicht eine gewisse Mittelmäßigkeit zeigten.“⁸⁹ In bezug auf seine Generale räumt er selber ein, „daß er nur denen gern zu Ruhm verhelpe, die ihn nicht zu würdigen wissen.“ Wenigstens will er allein Herr ihres Ansehens sein, um es nach Belieben zu schmälern oder zu erhöhen, denn ein zu glänzender Offizier könnte leicht eine zu wichtige Stellung einnehmen und ein Untergebener dürfe nicht in Versuchung kommen, weniger unterwürfig zu sein. Dafür müssen dann kleine berechnete Weglassungen und Änderungen in den Kriegsberichten sorgen. „Es kommt vor,

daß er gewisse Siege verschweigt oder den Fehler eines Marschalls in einen Erfolg umwandelt. Mitunter erfährt ein General durch den Bericht von einer Tat, die er nie begangen oder von einer Rede, die er niemals gehalten hat. Wenn er sich beschwert, wird ihm Schweigen geboten, zur Entschädigung dafür aber darf er sich durch Plündern und Brandschatzung bereichern. Selbst wer Herzog oder Erbprinz mit einer Bodentente von einer halben oder einer ganzen Million geworden war, blieb ihm untertänig, denn der Schöpfer war vorsichtig in bezug auf seine Geschöpfe.“ „Ich habe diese Leute unabhängig gemacht,“ sagt er, „aber ich werde sie zu verhindern wissen, sich undankbar zu zeigen.“ Er hat sie in der Tat glänzend gestellt, gab ihnen jedoch voneinander getrennt liegende Besitzungen in den eroberten Ländern, so daß ihr Glück mit dem seinen eng verknüpft ist. Um aber jedes Anwachsen eines festen Vermögens zu verhindern, drängt er sie, wie alle seine Großwürdenträger, zu großem Aufwand und behält sie auf diese Weise in Folge ihrer Geldverlegenheiten in der Gewalt. „Von ihren Gläubigern gedrängt, sehen wir die meisten Marschälle unaufhörlich Hilfe bei ihm suchen,“ schreibt Frau von Rémusat, „die er je nach Laune oder dem Interesse, das er an dem Betreffenden nahm, auch gewährte.“ Außer dem allgemeinen Einfluß, den seine Macht und sein Genie ihm verleihen, will er in ausgedehntester Weise noch persönlich auf jeden einwirken. „Er fördert deshalb bei den Menschen die schimpflichsten Leidenschaften und liebt es, ihre schwachen Seiten herauszufinden, um sich ihrer zu bedienen.“ Die Geldgier Savarys, die höfische Platttheit Marets, die Eitelkeit und Sinnlichkeit Cambacérès, der sorglose Zynismus und die „weichliche Immoralität“ Talleyrands, Durocs Schrott-

heit des Charakters und Berthiers Uebertheit nutzt er aus und macht sich lustig darüber, indem er die Aufmerksamkeit anderer darauf lenkt. Wo er keine Laster sieht, unterstützt er die Schwächen, und findet er kein anderes Mittel mehr, so erregt er Furcht, um immer und überall als der Stärkste dazustehen . . . Er fürchtet Freundschaftsbeziehungen und sucht darum jeden zu isolieren. Seine Gunst ist nur um den Preis von Aufregungen zu erlangen, und er meint, die einzige Art, Menschen an sich zu fesseln, bestehe darin, sie zu kompromittieren oder gar in den Augen anderer zu brandmarken. Nach der Ermordung des Herzogs von Enghien sagt er: „Wenn Caulaincourt bloßgestellt ist, macht es nichts aus, er wird mir um so besser dienen.“

Hat er einen Menschen erst einmal in der Gewalt, so gibt es kein Entkommen mehr, er gehört ihm mit Leib und Seele. Es genügt nicht, Pfllichteifer und Fleiß in seinem Amte zu zeigen und pünktlich innerhalb eines vorher abgesteckten Gebiets zu gehorchen, denn er nimmt neben dem Beamten den ganzen Menschen in Anspruch. Er verlangt Aufopferung, völlige, unwiderrufliche Hingabe der ganzen Person mit allen Gefühlen und Meinungen.“ — „Seiner Ansicht nach,“ schreibt Frau von Rémusat, „mußten wir die allergeringste unserer früheren Gewohnheiten aufgeben, um jeden Gedanken seinem Willen und seinen Interessen unterzuordnen.“ — Der Sicherheit wegen müssen seine Untergebenen sich jeder Kritik enthalten. „Er fürchtet nichts so sehr, als daß jemand in seiner Umgebung einer Urteilskraft auch nur fähig wäre.“ — „Sein Gedanke ist ein Marmorgeleise, das niemand verlassen darf. Noch weniger dürfen zwei zusammen es von derselben Seite verlassen, denn eine noch so leise Überein-

stimmung, ein privates Einverständnis oder ein fast unhörbares Flüstern betrachtet er als ein Bündnis, als eine Partei, wenn es Beamte sind, als Verschwörung." Bei seiner Rückkehr aus Spanien erklärt er unter Drohungen und furchtbaren Zornesausbrüchen, „daß alle, die er zu Großwürdenträgern und Ministern gemacht habe, auf Gedanken- und Redefreiheit verzichten müßten, daß sie nichts weiter sein dürften als seine Werkzeuge, und daß schon der leiseste Zweifel ein Beginn des Verrats sei, der durch eine Meinungsverschiedenheit vollkommen⁷⁰ würde." Versuchen sie, sich trotz seiner fortwährenden Eingriffe in ihre Rechte, eine letzte Zufluchtsstätte offen zu halten, oder weigern sie sich, ihm ihr Gewissen, ihren katholischen Glauben oder ihre Ehre zu opfern, so ist er überrascht und erbittert. Als der Bischof von Gand sich mit der demütigsten Unterwürfigkeit entschuldigt, nicht gegen sein Gewissen einen Eid leisten zu können, kehrt Napoleon ihm den Rücken und erwidert grob: „Wohlan, mein Herr, dann ist Ihr Gewissen ein Dunnkopf." — Einmal erhält Portalis, der Direktor der Bibliothek von seinem Vetter, dem Abbé d'Astros, eine streng vertrauliche Mitteilung über ein Breve des Papstes; er mißbraucht dies Vertrauen nicht, empfiehlt seinem Vetter jedoch, das Dekret völlig geheim zu halten und erklärt, daß er, falls es in die Öffentlichkeit dringen sollte, dessen Verbreitung verbieten werde. Aus übertriebener Vorsicht benachrichtigt er aber den Polizeipräfekten davon doch, weil er weder den Namen seines Vetters genannt, noch ihn hatte verhaften lassen, stellt der Kaiser ihn im Staatsrat zur Rede, zieht ihn mit „seinem durchbohrenden Blick" der „unwürdigsten Treulosigkeit" und jagt ihn nach einem halbstündigen Hagel von Vorwürfen und Beleidigungen da-

von, wie man kaum einen Lakaien davonjagt. — Jeder Beamte muß sich innerhalb wie außerhalb seines Amtes zu jeder Dienstleistung bequemen und jeden Auftrag übernehmen. Halten ihn Bedenken zurück, schützt er Privatpflichten vor oder will er vermeiden, das Zartgefühl oder selbst den gewöhnlichen Anstand zu verletzen, so läuft er Gefahr, das Mißfallen Napoleons zu erregen oder seine Gunst zu verschmerzen. So ergeht es Herrn von Rémusat, der sich nicht dazu hergeben will, im faubourg St. Germain sein Spion, sein Angeber und Spitzel zu werden und sich nicht bereit findet, Frau von André in Wien die Adresse ihres Gatten abzulocken, damit er ausgeliefert und erschossen werde. Savary, der wegen der Auslieferung unterhandelt, ist unermüdlich, ihn zu überreden und sagt wiederholt: „Über Sie lassen sich Ihr Glück entgehen, ich begreife Sie nicht!“ Doch auch ihm wird es schließlich zuviel, ihm, dem Polizeiminister, der die schwierigsten Dinge ausführt, der den Hauptanteil an der Ermordung des Herzogs von Enghien und dem hinterlistigen Überfall bei Bayonne trägt, der für den Feldzug von 1809 falsche österreichische Banknoten herstellt und falsche russische Banknoten für den Feldzug von 1812, denn es werden ihm zu schmutzige Geschäfte aufgebürdet. So abgehärtet sein Gewissen auch sein mochte, es gab doch einen empfindlichen Punkt darin, und schließlich kommen ihm Bedenken. Mit Widerstreben führt er im Februar 1814 den Befehl aus, heimlich eine mit einem Uhrwerk versehene Höllemaschine herstellen zu lassen, um damit die nach Frankreich zurückgekehrten Bourbonen in die Luft zu sprengen. Mit einem Seufzer sagt er: „Man muß zugeben, daß es zuweilen sehr schwer ist, dem Kaiser zu dienen.“⁷¹

Wenn Napoleon von den Menschen soviel verlangt, geschieht es, weil das Spiel, welches er spielt, ihn zwingt, alles zu fordern; in der Stellung, die er sich selber geschaffen, braucht er sich keinerlei Rücksichten aufzuerlegen. „Kann ein Staatsmann empfindsam sein?“ sagt er.⁷² „Steht er nicht völlig vereinzelt auf einer Seite und hat auf der andern die ganze Welt gegen sich?“ In diesem Zweikampf ohne Gnade und Erbarmen interessieren die Menschen ihn nur insofern, als er Nutzen von ihnen hat, ihr ganzer Wert liegt in dem Vorteil, den sie ihm bringen und sein ganzes Streben geht dahin, ihre Nützlichkeit bis auf den letzten Rest herauszupressen. „Unnütze Gefühle machen mir keinen Spaß,“ sagt er, „und Berthier ist so unbedeutend, daß ich nicht weiß, warum es mir Spaß machen sollte, ihn zu lieben. Aber dennoch glaube ich, daß, wenn nichts mich ablenkt, ich nicht ganz ohne Zuneigung für ihn bin.“ Mehr nicht, denn seiner Ansicht nach ist eine solche Gleichgültigkeit notwendig für ein Staatsoberhaupt. „Seine Brille sei die der Politik, er müsse nur achtgeben, daß sie nichts vergrößere oder verkleinere.“ — Er legt demnach, ausgenommen bei Anfällen nervöser Empfindsamkeit, „den Menschen nicht mehr Bedeutung bei, als ein Werkführer seinen Arbeitern,“ oder vielmehr seinen Werkzeugen. Ist das einmal unbrauchbar geworden, so liegt nichts daran, ob es in einer Ecke verrostet oder zu einem Haufen alten Eisens geworfen wird. — Eines Tages tritt der Kultusminister Portalis⁷³ mit verstörtem Gesicht und Tränen in den Augen bei ihm ein. „Was fehlt Ihnen denn, Portalis?“ fragt Napoleon, „sind Sie krank?“ — „Nein, Sire, aber ich bin sehr unglücklich,“ erwidert er, „der Erzbischof von

Cours, der arme Boisgelin, mein Kamerad, mein Jugendfreund . . ." — „Nun! was ist ihm zugestoßen?“ — „Ach, Sire, er ist soeben gestorben.“ — „Das ist mir einerlei, er war ohnehin nicht mehr für mich zu gebrauchen.“ Als Beherrscher der Dinge und Menschen, von Körpern und Seelen, der alles bis zur Erschöpfung ausbeutet, um es nach Belieben zu brauchen oder zu mißbrauchen, ohne jemand Rechenschaft davon geben zu müssen, sagt er nach Verlauf einiger Jahre ebenso gewandt, aber noch despotischer als Ludwig XIV.: „Meine Heere, meine Flotten, meine Kardinäle, mein Senat, meine Völker, mein Reich!“ — Ein Armeekorps, das sich anschießt, ins Feuer zu gehen, redet er mit folgenden Worten an: „Soldaten, ich brauche euer Leben und ihr schuldet es mir.“ — General Dorfenne und den Grenadieren der Garde droht er: „Man sagt, daß ihr murtet und zu euern Geliebten in Paris zurückkehren wollt, aber ihr seid im Irrtum, ich halte euch unter den Waffen, bis ihr achtzig Jahre alt werdet, ihr seid im Feldlager geboren und müßt auch da sterben.“ — Wie er seine Brüder und Verwandten behandelt, die er zu Königen gemacht, mit welcher rauher Hand er sie straff im Zaume hält, mit welchen Peitschenhieben und Sporenstichen er sie über gefährliche Klippen treibt, ist aus seinem Briefwechsel zu ersehen. Jeder leiseste Versuch von Initiative, mochte er durch noch so große unvorhergesehene Dringlichkeit oder eine sichtlich gute Absicht gerechtfertigt sein, wird mit einer rohen Härte als Übergriff unterdrückt, die den Missetäter vernichtet. Dem lebenswürdigen Prinzen Eugen, der ihm immer treu und ergeben ist, läßt er schreiben:⁷⁴ „Wenn Sie Seine Majestät nach Befehlen oder Ansichten über die Veränderung der Decke Ihres Zimmers fragen, müssen Sie warten, bis die-

selben eintreffen, und wenn Mailand in Flammen stände und Sie ihn um Erlaubnis bäten, sie zu löschen, müßten Sie Mailand brennen lassen und die Anordnungen abwarten . . . Seine Majestät ist höchst unzufrieden mit Ihnen, Sie dürfen nie wieder etwas tun, das ihm zukommt, er will es nicht, und wird es nie verzeihen.“ — Man kann hiernach auf den Ton schließen, den er seinen Untergebenen gegenüber anspricht, wie z. B. in seinem Brief an Fouché im März 1810, als den französischen Bataillonen der Eintritt in die holländischen Städte verweigert wurde: „Erklären Sie dem König von Holland, daß ich all seine Minister verhaften und köpfen lassen werde, falls sie aus eigenem Antrieb gehandelt haben sollten.“ — Und an Herrn von Ségur, Mitglied des Akademieauschusses, der die Rede Chateaubriands genehmigt hat: „Sie wie Herr von Fontanes als Staatsrat und Großmeister verdienten, daß ich Sie nach Vincennes in Gewahrsam bringen ließe . . . Sagen Sie, ich wünsche nicht, daß in den Sitzungen der Akademie Politik getrieben werde . . . Und wenn man nicht gehorchte, würde ich sie wie einen schlechten Klub auflösen.“ — Selbst wenn er nicht im Zorn ist, fühlt man die Krallen, auch wenn sie eingezogen ist. Nachdem er Beugnot öffentlich ungerecht und im Bewußtsein seiner Ungerechtigkeit furchtbar grob angefahren hat, um einen Eindruck auf die Anwesenden zu machen, sagt der Kaiser zu ihm: „Nun, Sie alter Dummkopf, haben Sie Ihren Verstand wiedergefunden?“ Beugnot, der groß ist wie ein Tambourmajor, verneigt sich darauf sehr tief, und der kleine Mann nimmt ihn beim Ohr, „ein Zeichen berauschender Gunst,“ eine herablassende Vertraulichkeit des hohen Herrn, wie Beugnot sich ausdrückt. Und noch mehr, er gerührt ihn wegen seiner

persönlichen Neigungen, seines Heimwehs, wegen seines Verlangens, nach Frankreich zurückzukehren, abzuzanzeln. „Was ich eigentlich wolle? Etwa sein Minister in Paris werden? Nach seinen letzten Erfahrungen mit mir zu urteilen, würde ich es gar nicht lange ertragen, würde vor Ablauf eines Monats zugrunde gehen. Portalis, Cretet und selbst Treilhard, die doch zähe Naturen waren, hätten es nicht überlebt, mir würde es vielleicht noch schlimmer ergehen . . . Bleiben Sie hier, wenn Sie alt sein werden, oder wenn wir alle es sind, will ich Sie in den Senat schicken, wo Sie nach Herzenslust dummes Zeug schwätzen können.“ — „Je näher man mit Napoleon in Berührung kommt, desto unangenehmer wird das Leben,“ bemerkt Mme. de Rémusat. — Obwohl er aufs peinlichste und stets mit pünktlichstem Gehorsam bedient war, liebt er es, seine Umgebung in Schrecken zu halten. Er hat weder Dank noch Anerkennung für eine schwierige Dienstleistung. Nur einmal lobte er Herrn von Champagny, den Minister des Auswärtigen, der in einer Nacht den unverhofft vorteilhaften Vertrag von Wien zum Abschluß gebracht hatte, während er „sonst seinen Beifall nur durch Schweigen zu erkennen gibt.“ — Gelingt es Herrn von Rémusat, dem Palastpräfekten, zuweilen, mit geringen Kosten, großer Pracht und viel Erfolg „eines jener glänzenden Feste zu arrangieren, zu dessen Verherrlichung alle Künste mit beitragen mußten, so fragt seine Gattin niemals, ob der Kaiser zufrieden war, sondern ob er mehr oder weniger gescholten habe.“ Er ist der Ansicht, „daß man nur Eifer zeigt, wenn man beunruhigt ist, und bringt sie bei großen und kleinen Dingen häufig zur Anwendung.“ — Besser, als irgendein anderer weiß er, welcher unerträglichen Zwang er ausübt, mit welchem schwerem Druck seine Willkür auf

den erprobtesten, hingebendsten Naturen lastet, wie sehr er jeden eigenen Willen unterdrückt und verlegt und jeden freien Atemzug erstickt und hindert. „Glücklich ist, wer sich tief in einer Provinz vor mir versteckt,“ soll er gesagt haben. Ein andermal, als er Herrn von Ségur fragt, was man nach seinem Tode sagen werde, und dieser von einer allgemeinen Trauer spricht, erwidert er: „Keineswegs,“ und fügt mit bezeichnendem Achselzucken, das die allgemeine Erleichterung ausdrücken soll, hinzu: „Man wird aufatmen!“

IV.

Kein Fürst, auch der unumschränkteste nicht, zeigt sich vom Morgen bis zum Abend unablässig als despotischer Herrscher; gewöhnlich, und besonders in Frankreich, teilt er seinen Tag in zwei Teile, von denen er einen den Geschäften, den andern der Gesellschaft widmet und neben den Pflichten eines Staatsoberhauptes zugleich die eines Hausherrn erfüllt, denn er gibt Gesellschaften und sieht Gäste bei sich, mit denen er ungezwungen zu verkehren sucht, damit sie sich nicht wie Automaten bewegen. — So machte es z. B. Ludwig XIV. Er war höflich gegen jedermann, leutselig und mitunter liebenswürdig gegen die Männer, immer ritterlich und zuweilen galant gegen Damen. Jede Grobheit, jeden Standal und Spott zu vermeiden, sich nie ein verlegendes Wort zu erlauben, niemand seine Abhängigkeit und Inferiorität fühlen zu lassen, zum Sprechen zu ermuntern und selbst zum Plaudern, in der Unterhaltung eine scheinbare Gleichberechtigung zu dulden, über eine treffende Entgegnung zu lächeln, selber zuweilen

die Kosten der Unterhaltung zu tragen, zu scherzen, etwas zum besten zu geben, das war die Lösung in seinen Salons, und jede Gesellschaft bedarf einer solchen, damit nicht alles Leben darin erlösche. Ehemals nannte man die Beobachtung solcher Regeln „Lebensart“, und der König unterwarf sich mehr als jeder andere den Gesetzen der Schicklichkeit. Aus Gewohnheit und infolge seiner Erziehung nahm er wenigstens Rücksicht auf seinesgleichen, aber seine Hofleute blieben als seine Gäste doch immer seine Untertanen. — Ganz anders war es mit Napoleon. Von den Etiketten, die er der alten Hofsitte entlehnt, behält er nur die strenge Disziplin und pomphaften Prunk bei. „Das Zeremoniell,“ sagt Frau von Rémusat, „schien von einem Trommelwirbel geleitet, alles ging wie im Sturmschritt.“ — Diese Überstürzung in allen Dingen, diese fortwährende Furcht, die er allen einflößt, unterdrückt in seiner Umgebung jedes Wohlbefinden, jede Behaglichkeit, jeden harmlosen Verkehr, er kennt nichts als Befehlen und Gehorchen. „Die wenigen Personen, die er auszeichnet, Savary, Duroc und Maret führen seine Befehle schweigend aus . . . Da wir einzig und allein taten, was uns aufgetragen war, kamen wir uns fast wie ziemlich gleichartige Maschinen oder wie die eleganten vergoldeten fauteuils vor, mit denen die Tuilerien und St. Cloud ausgestattet waren.“

Um eine Maschine gut im Gange zu erhalten, muß der Maschinist sie häufig untersuchen und Napoleon versäumt nie, es zu tun, besonders nach einer Abwesenheit. Nach seiner Rückkehr aus Tilsit, „prüft jeder ängstlich sein Gewissen, um herauszufinden, welche Seite seines Verhaltens die Unzufriedenheit des gestrengen Herrn erregen könnte,“ schreibt Frau Rémusat. „Seine Gattin, seine

Familie, die Großwürdenträger, alle sind dieser Furcht mehr oder weniger unterworfen, und die Kaiserin, die ihn besser kennt als alle andern; sagte naiv: „Der Kaiser ist so glücklich, daß er sicher viel zu schelten haben wird.“ Kaum zurückgekehrt, läßt er seinem Zorne wirklich freien Lauf, „freut sich, ihnen den kleinen Schrecken eingejagt zu haben, scheint alles zu vergessen, was geschehen war und nimmt seine gewohnte Lebensweise wieder auf. — Aus Berechnung wie aus Neigung läßt er seine Königswürde niemals außer acht. — Es ist darum bei Hofe kalt und stumm, eher traurig als würdig, in allen Gesichtern spiegelt sich Unruhe . . . überall herrscht trübes und gezwungenes Schweigen. In Fontainebleau, inmitten all der Pracht und Zerstreuungen findet selbst er weder rechtes Vergnügen noch Genuß. — „Ich bedaure Sie,“ sagte Talleyrand zu Herrn von Kémsat, „denn Sie müssen Unterhaltungen für einen schaffen, der nicht zu unterhalten ist.“ Im Theater träumt oder gähnt er. Beifallsbezeugungen sind untersagt, und der Hof langweilt sich tödlich bei der Auf- führung „der ewigen Tragödien“ . . . die jungen Frauen schlafen dabei ein und man verläßt das Theater verstimmt und unbefriedigt. — Der gleiche Zwang herrscht in seinen Salons. Er verstand es nicht oder wollte es, glaube ich, niemand behaglich machen, er fürchtete den geringsten An- schein von Vertraulichkeit und erweckte in jedem die Furcht, vor den andern etwas Unangenehmes über sich hören zu müssen . . . Während des Contretanzes geht er in den Reihen der Damen umher und richtet nichts sagende oder unliebenswürdige Worte an sie, spricht überhaupt immer nur „ungern und gezwungen“ mit ihnen. Er ist ihnen gegenüber „argwöhnisch und feindlich gesinnt“, denn er betrachtet die Macht, die sie sich in der Gesellschaft er-

rungen haben, als eine „unerträgliche Unmaßung“. — Einer Frau gegenüber hat er niemals ein anmutiges oder auch nur verbindliches Wort gebraucht, wengleich das Bemühen, ein Kompliment zu finden, sich oft in seinen Zügen und dem Ton seiner Stimme ausprägte . . . Er spricht mit ihnen nur über ihre Toilette, deren genauer Sachkenner er zu sein erklärt und über die er unzarte Scherze macht oder auch über die Zahl ihrer Kinder, fragt sie in derben Ausdrücken, ob sie sie selber gestillt hätten und tadelt ihre gesellschaftlichen Beziehungen . . . Darum ist jede froh, wenn er sich wieder aus ihrer Nähe entfernt. — Zuweilen macht es ihm Spaß, sie aus der Fassung zu bringen, indem er sie mit ihren Liebchaften neckt, wie ein Oberst seine Marketenderinnen. Und entdeckt er mit Hilfe der Polizei eine Liebesintrige, so zögert er nicht, den Gatten der betreffenden Dame in Kenntnis zu setzen.“ — In bezug auf seine eigenen Abenteuer ist er ebenso indiscret. Sobald er ein Verhältnis gelöst hat, verrät er alles, nennt selbst die Namen und erzählt Josephine sogar die intimsten Einzelheiten, duldet aber nicht, daß sie sich beklagt. „Ich habe das Recht, all deinen Klagen immer ein ‚Ich‘ entgegenzuhalten.“

Dieses Wort steht wirklich immer im Vordergrund, und zur Erklärung fügt er noch hinzu: „Ich stehe abseits von allen und richte mich nach niemand.“ Er kennt weder irgendwelche Verpflichtung, noch erkennt er Gesetze, nicht einmal solche der allgemeinen Höflichkeit an, die die ursprüngliche Roheit mildern und den Menschen ermöglichen, ohne Anstoß miteinander zu verkehren. Für solche Vorschriften hat er kein Verständnis und sie sind ihm zuwider. „Ich mag das unbestimmte und nivellierende Wort Konvenienz nicht,“ sagt er, „das ihr bei jeder Gelegenheit an-

führt; Dummköpfe haben es erfunden, um Leuten von Geist ein wenig näher zu kommen, es ist eine Art Knebel, der den Starcken hindert und nur den Mittelmäßigen dient . . . Ach! Und der gute Geschmack! Das ist auch eines jener klassischen Worte, die ich nicht gelten lasse.“ — „Er ist Ihr persönlicher Feind,“ sagte eines Tages Herr von Talleyrand zu ihm; „könnten Sie sich seiner durch Kanonenschüsse entledigen, so existierte er längst nicht mehr.“ — Denn der gute Geschmack ist das erhabenste Werk der Zivilisation, das intimste Kleidungsstück menschlicher Nacktheit; es haftet jedem einzelnen am festesten an und wird als letztes behalten, nachdem alle andern bereits abgeworfen sind. Für Napoleon bedeutet dies zarte Gewebe noch eine Fessel mehr, er meidet es instinktmäßig, weil es ihn in seinen unwillkürlichen Bewegungen hindert, diesen ungezügelten, herrschsüchtigen, wilden Bewegungen des Siegers, der den Besiegten zu Boden schlägt und in der Gewalt behält.

V.

Ein solches Benehmen ist in keiner Gesellschaft möglich, besonders nicht unter unabhängigen, gewaffneten Persönlichkeiten, die Nationen und Staaten vertreten, darum ist es in der Politik und in der Diplomatie auch verpönt. Jedes Oberhaupt oder jeder Vertreter eines Landes vermeidet es, wenigstens seinesgleichen gegenüber aufs sorgfältigste. Er ist gezwungen, sie als Ebenbürtige zu behandeln, ihre Empfindlichkeit zu schonen, sich also nicht von persönlichen Leidenschaften und der Erregung des

Augenblicks hinreißen zu lassen, sondern sich beständig zu beherrschen und seine Worte abzuwägen. Daher der Ton der Manifeste, der Protokolle, Depeschen und der andern öffentlichen Schriftstücke, der vorschriftsmäßige kalte, trockene, matte Kanzleistil, die wohlüberlegten, gemilderten Ausdrücke, jene endlosen, immer nach demselben Muster, wie mechanisch gedrechselten Redensarten, eine Art Wattebausch und internationaler Stöpsel, der sich zwischen die Widersacher schiebt, um ihre Stöße abzuschwächen. Zwischen Staat und Staat gibt es ohnehin genug gegenseitige Reibungen, genug schmerzhaft, unvermeidliche Zusammenstöße und Ursache zu Streitigkeiten. Und weil die Folgen eines Konfliktes schon an sich ernst genug sind, darf man nicht noch willkürlich andere Interessen hineinziehen, ohne Gefahr zu laufen, Widerstand und Groll zu erhöhen. — Ganz entgegengesetzt ist es bei Napoleon: seine Haltung bleibt selbst bei friedlichen Unterhaltungen drohend und herausfordernd. Er hebt bald unwillkürlich, bald absichtlich seine Hand, man fühlt, daß er zuschlagen will und inzwischen beleidigt er. In seinem Briefwechsel mit gekrönten Häuptern, in seinen offiziellen Kundgebungen, in seinen Gesprächen mit den Gesandten, selbst in seinen öffentlichen Audienzen provoziert, bedroht und reizt er seinen Gegner, er behandelt ihn von oben herab, beschimpft ihn offen und schleudert ihm die beleidigendsten Beschuldigungen ins Gesicht; er enthüllt die Geheimnisse seines Privatlebens, seines Kabinetts und seines Schlafzimmers, verleumdet oder schmähzt seine Minister, seinen Hof und seine Gemahlin; er verletzt ihn gerade an seinem empfindlichsten Punkt, gibt ihm zu verstehen, daß er ihn für betrogen, für einen Hahnrei, einen Meuchelmörder halte, schlägt ihm gegenüber den Ton eines Richters an,

der einen Schuldigen verurteilt, und spricht wie ein Vorgesetzter, der einen Untergebenen schilt oder am liebsten wie ein Schulmeister, der einen Schüler zurechtweist. Mit mitleidigem Lächeln erklärt er ihm seine Schwäche, seine Unfähigkeit und bereitet ihn auf seine gewisse Niederlage und bevorstehende Demütigung vor. Als er in Wilna den Gesandten des Kaisers Alexander empfing, sagte er zu ihm:⁷⁵ „Rußland will diesen Krieg nicht, keine Macht Europas ist einverstanden damit, selbst England wünscht ihn nicht, weil es Unheil für Rußland fürchtet, vielleicht den höchsten Grad des Unheils voraussieht . . . Ich weiß ebensogut, vielleicht besser als Sie, wie viele Truppen Sie haben. Ihre Infanterie zählt im ganzen 120 000 Mann, Ihre Kavallerie zwischen 60 000—70 000. Mein Heer ist dreimal so groß . . . Der Kaiser Alexander ist schlecht beraten; schämt er sich denn nicht, gemeine Leute in seiner Nähe zu dulden, wie Armsfeld, diesen ränkesüchtigen, verderbten, durch Ausschweifungen verwüsteten Menschen, den nur seine Verbrechen bekannt gemacht haben und der ein Feind Rußlands ist, einen Stein, diesen Geächteten, wie ein Bösewicht, ein Übeltäter aus seinem Vaterland Verwiesenen, auf dessen Kopf ein Preis ausgesetzt ist, einen Benningfen, der zwar ein gewisses militärisches Talent besitzen soll, von dem ich nichts bemerkt habe, der aber seine Hände in Blut getaucht hat? . . . Mag er sich mit Russen umgeben, dann will ich nichts weiter sagen . . . Haben Sie denn nicht genug Edelleute, die ihm gewiß mehr Anhänglichkeit bezeigen werden als diese Söldner? Glaubt er denn, daß sie seine Person lieben? Mag er Armsfeld den Oberbefehl über Finnland geben, ich habe nichts dagegen, aber ihn in seiner Nähe dulden, pfui! . . . Welche herrliche Ausichten hatte Kaiser Alexander bei Tilsit und

mehr noch bei Erfurt! . . . Er hat die beste Regierung verdorben, die Rußland je gehabt . . . Wie kann man einem Armfeld, einem Stein, einem Dingingerode Zutritt zu sich gewähren? Sagen Sie dem Kaiser von Rußland, daß ich es für eine persönliche Beleidigung halte, wenn er sich mit meinen persönlichen Feinden umgibt und daß ich ihm gegenüber insofgedessen das gleiche tun muß: ich werde all seine Verwandten in Deutschland, aus Baden, aus Württemberg und Weimar vertreiben, mag er ihnen in Rußland eine Zufluchtsstätte schaffen!“—Man beachte, was er unter „persönlicher Beleidigung“ versteht, wie er sich durch die schlimmsten Gewaltmaßregeln zu rächen gedenkt, bis zu welchem Grade er sich in die Angelegenheiten anderer mischt, wie er gewaltsam in das Kabinett fremder Herrscher eindringt, um ihre Räte zu verjagen und selber ihre Verhandlungen zu leiten, wie der römische Senat es mit einem Prusias oder einem Antiochus machte, oder ein englischer Resident mit den Königen von Oude und Lahore. Bei keiner Gelegenheit kann er sich enthalten, als Herrscher aufzutreten. „Die Sucht nach allgemeiner Herrschaft liegt in seiner Natur,“ schreibt Metternich,⁷⁰ „sie kann gemildert und zurückgehalten, aber niemals ganz erstickt werden.“

Diese Herrschsucht kam schon während des Konsulats zum Ausbruch und war die Ursache der kurzen Dauer des Friedens von Amiens. Außer den politischen Diskussionen und den vorgebrachten Beschwerden sind vor allem sein Charakter, seine Forderungen, seine eingestandenen Pläne und die Art, wie er seine Macht anwenden will, die wahren Gründe dieses Bruches. Die Engländer fordert er offen und nachdrücklich auf, die Bourbonen von ihrer Insel zu verjagen und den Journalisten den Mund

zu verbieten, laufe das der Verfassung zuwider, um so schlimmer für sie oder für euch selber, denn „es gebe allgemeine Grundsätze des Völkerrechts, vor denen die Sondergesetze der Staaten zurücktreten müssen.“ Ändert die Grundlage eurer Gesetze, unterdrückt bei euch die Pressfreiheit und das Asylrecht, wie ich es in Frankreich getan; „ich habe eine sehr geringe Meinung von einer Regierung, die nicht die Macht hat, zu verbieten, was fremden Regierungen vielleicht mißfallen könnte.“⁷⁷ Um meine Angelegenheiten, meine Interventionen bei den Nachbarstaaten, meine Erwerbungen von Ländern hat sich niemand zu kümmern. „Sie wollen vielleicht von Piemont und der Schweiz reden? Das sind Kleinigkeiten . . . Europa hat anerkannt, daß Holland, Italien und die Schweiz zur Verfügung Frankreichs stehen.“ Da mir Spanien ebenfalls gehorcht, habe ich auch Portugal in der Gewalt und kann somit von Amsterdam bis Bordeaux, von Lissabon bis Cadix und Genua, von Livorno bis Neapel und Tarent alle Häfen sperren; von einem Handelsvertrag zwischen uns ist keine Rede. Wenn ich auf einen solchen einginge, wäre es nur ein sehr unvorteilhafter, denn für jede Million nach Frankreich importierter Ware müsse für eine Million französische Ware ausgeführt werden, das hieße mit andern Worten, sie müßten sich einer offenen oder geheimen Kontinentalsperre unterwerfen und würden im Frieden ebensoviel zu leiden haben wie im Kriege. Über Agypten behalte er immer im Auge, „sechstausend Franzosen genügten jetzt, es wieder zu erobern“, mit Gewalt oder auf irgendeine Weise werde ich dahin zurückkehren. An Gelegenheit wird es mir nicht fehlen, ich spüre sie auf. „Früher oder später wird es zu Frankreich gehören, sei es infolge der Auflösung des türkischen Reiches oder eines

Übereinkommens mit der Pforte.“ Räumt Malta, damit das Mittelländische Meer ‚ein französischer See‘ werden kann, ich will auf dem Meere herrschen wie zu Lande und den Occident in der Gewalt haben wie den Orient. „England muß naturgemäß schließlich ein Anhängsel von Frankreich werden, es ist von Natur bestimmt, eine unserer Inseln zu werden, wie Oleron und Korsika.“⁷⁸ Unter diesen Verhältnissen behalten die Engländer natürlich Malta und beginnen den Krieg von neuem. Napoleon hat dies vorausgesehen und seinen Entschluß gefaßt; mit einem Blick überfieht und mißt er die Bahn, die er einzuschlagen hat und erklärt, „daß der Widerstand Englands ihn zwingt, Europa zu erobern . . .“⁷⁹ — „Der Erste Konsul ist erst 33 Jahre alt und hat bisher nur Staaten zweiten Ranges zerstört,“ heißt es. „Wer weiß, ob er das Antlitz Europas nicht bald von neuem verändert und das abendländische Kaiserreich wiederherstellt?“

Die Unterwerfung des Kontinents zum Zwecke einer Koalition gegen England ist nunmehr sein Mittel, das ebenso gewaltsam ist wie sein Ziel, und beides ist ihm von seinem Charakter vorgeschrieben. Er ist zu herrisch und ungeduldig, um zu warten oder andere zu schonen, vermag nur durch Zwang den Willen anderer zu beeinflussen, und sieht in seinen Verbündeten nichts weiter als Untertanen. Später auf St. Helena spiegelt er dem Volk in seiner unverwüßlichen Phantasie und Einbildungskraft menschenfreundliche Ideen vor, aber nach seinem eigenen Geständnis hätte er, um diesen retrospektiven Traum wirklich erfüllen zu können, vorher ganz Europa unterwerfen müssen. „Ich wollte ein friedliebender, freisinniger Herrscher sein, ein gekrönter Washington,“ schreibt er am 30. Nov. 1815 in sein Tagebuch, „aber ich konnte nur auf

dem Wege der allgemeinen Diktatur dahin gelangen, die ich erstrebte.“ — Vergebens sagt ihm der gesunde Menschenverstand, daß ein solches Unternehmen unfehlbar ein Bündnis des Kontinents mit England zur Folge haben und sein Mittel ihn so von seinem Ziel entfernen würde. Vergebens stellt man ihm wiederholt vor, daß er auf dem Kontinent eines mächtigen zuverlässigen Verbündeten bedürfe, daß er sich deshalb mit Oesterreich ausöhnen müsse, daß er es nicht zum Äußersten treiben dürfe, sondern es zu gewinnen suchen, es im Orient entschädigen und dadurch in dauernden Konflikt mit Rußland bringen müsse und es durch gemeinsame Interessen an das neue französische Kaiserreich fesseln. Vergebens schließt er nach Tilsit selber einen solchen Vertrag. Dieser Vertrag kann aber nicht von Dauer sein, da Napoleon in gewohnter drohender Willkür Alexander zu einem Untergebenen und einem Unmündigen in dem geschlossenen Bündnis herabsetzen will. Ein Diplomat⁸⁰ schreibt 1809: „Das jetzt herrschende französische System ist gegen alle großen Staaten gerichtet,“ nicht nur gegen England, Preußen und Oesterreich, sondern auch gegen Rußland, gegen jede Macht, die imstande wäre, ihre Unabhängigkeit zu bewahren, denn diese könnte sie zu einem Feinde machen, den Napoleon vorfichtshalber vernichten will.

Um so mehr, als er den einmal eingeschlagenen Weg nicht mehr verlassen kann. Sein Charakter wie die Lage, in die er sich gebracht hat, drängen ihn vorwärts, und die Vergangenheit treibt ihn der Zukunft entgegen. — Zur Zeit des Friedensbruchs von Amiens ist er bereits so stark und rücksichtslos, daß seine Nachbarn ein Bündnis mit England schließen müssen, um sich gegen ihn zu sichern. Dies führt ihn dahin, die noch ungebrochene Macht alter

Monarchien zu zerstören, Neapel zu erobern, Oesterreich zweimal zu verstümmeln, Preußen zu zerstückeln und in Neapel, Holland und Westfalen Königreiche für seine Brüder zu gründen. Gleichzeitig versperrt er den Engländern alle Häfen seines Reiches und später infolgedessen alle Häfen des Festlandes, veranlaßt einen europäischen Kreuzzug gegen sie, duldet keine neutralen Souveräne wie den Papst, keine lässigen Unterbeamten wie seinen Bruder Ludwig, keine unzulänglichen und verdächtigen Mitarbeiter wie die Bragances von Portugal und die Bourbonen von Spanien und bemächtigt sich daher Portugals und Spaniens, des Kirchenstaates und Hollands, dann der Hansestädte und des Herzogtums Oldenburg, verlängert längs der Küste von Cattaro und Triest bis Hamburg und Danzig den Kordon seiner militärischen Befehlshaber, Präfecten und Zollbeamten, den er wie eine Schlinge immer fester zieht, bis schließlich nicht nur der Konsument, sondern auch der Produzent und Kaufmann erwürgt sind. — Alles dies geschieht willkürlich und jählings, in der üblichen eigenmächtigen Weise, mitunter mittels einer einfachen Verfügung, ohne andere Gründe als sein eigenes Interesse, seine Laune und sein Vergnügen. Welch gewaltsamer Eingriffe in das Recht der Völker, der Menschlichkeit und Gastfreundschaft er sich dabei bedient, welchen Mißbrauchs seiner Macht, Welch eines Gewebes von Trug und Roheit, wie er Besiegte und Verbündete bedrückt und plündert, welcher Raublust der Soldaten die Völker in Kriegszeiten ausgesetzt sind und Welch systematischer Ausbeutung in Zeiten des Friedens, — das alles zu beschreiben, bedürfte es ganzer Bände. — Seit 1808 erheben die Völker sich schließlich gegen ihn. Er hat sie in ihren Interessen zu sehr geschädigt, sie in ihren Ge-

fühlen zu tief verletzt, sie unterdrückt, übervorteilt und mit Gewalt gezwungen, ihm zu dienen; er hat, abgesehen von dem Leben vieler Franzosen, das zahlloser Spanier, Italiener, Oesterreicher, Preußen, Schweizer, Baiern, Sachsen und Holländer zerstört, er hat viele Menschen als seine Feinde getölet und so viele fremde Söldner anwerben lassen, die als Hilfstruppen unter seinen Fahnen gefallen sind, daß die Nationen ihm noch feindlicher gesinnt sind als die Fürsten. Mit einem Charakter wie dem seinen, ist nicht auszukommen, sein Genie ist zu groß, zu unheilvoll, und um so unheilvoller, je größer es ist. Solange er regiert, muß es Krieg geben. Ihn einzuschränken, einzuengen oder innerhalb der Grenzen des alten Frankreich zurückzudrängen, wäre vergeblich gewesen, keine Schranke hätte ihn zurückgehalten, kein Vertrag ihn gebunden. Der Friede wäre immer nur ein Waffenstillstand für ihn, den er dazu benutzen würde, sich wieder zu rüsten und von neuem zu beginnen. Im Grunde ist er *u n v e r t r ä g l i c h*, darüber herrscht in ganz Europa eine Meinung, die unerschütterlich fest steht. Wie stark und einstimmig diese Überzeugung ist, beweist eine kleine Begebenheit. Am 7. März trifft in Wien die Nachricht von Napoleons Flucht aus Elba ein, doch weiß niemand, wo er landen werde. Vor acht Uhr morgens überbringt Metternich die Nachricht dem Kaiser von Oesterreich, und dieser sagt zu ihm: „Begeben Sie sich ohne Verzug zum Kaiser von Rußland und dem König von Preußen und melden Sie ihnen, daß ich bereit sei, meine Armeen wieder nach Frankreich zu schicken.“ Um $\frac{1}{4}9$ Uhr befindet Metternich sich beim Zaren und um $\frac{1}{2}9$ beim König von Preußen, und beide antworten sofort im selben Sinne. „Um 9 Uhr,“ sagt Metternich, „war ich wieder zurück, und um zehn Uhr bereits eilten Adjutanten

nach allen Richtungen, um die Armeekorps anzuhalten . . .
So wurde der Krieg in weniger als einer Stunde wieder
erklärt.“

VI.

Auch andere Herrscher haben ihr Leben damit ausgefüllt, die Menschen zu vergewaltigen, aber es geschah dann im Hinblick auf ein lebensfähiges Werk und ein nationales Interesse. Was sie öffentliches Wohl nannten, war kein Hirngespinnst, kein trügerisches Phantasiegebilde, das ihre Einbildung, ihre persönlichen Leidenschaften, ihr Ehrgeiz und ihr Stolz ihnen vorspiegelten. Es gab für sie außer ihren Träumen etwas Wirkliches, Tatsächliches von hoher Bedeutung, nämlich den Staat als Gesellschaftskörper, als den ungeheuren Organismus zu erkennen, der durch die ununterbrochene Reihe sich solidarisch fühlender Generationen von unendlicher Dauer ist. Wenn sie die gegenwärtige Generation schröpften, so geschah es zugunsten der späteren, um sie vor dem Bürgerkrieg oder vor der Fremdherrschaft zu bewahren. Meist handelten sie als gute Wundärzte, wenn nicht aus Tugend, so doch aus dynastischem Gefühl oder infolge der Familientradition. Da ihr Beruf vom Vater auf den Sohn überging, sind sie geübt und im Besitz eines Berufsgewissens, das sie als erstes und letztes Ziel das Wohl und die Gesundheit des Patienten im Auge behalten läßt. Sie vermeiden darum übermäßig blutige, gewagte Operationen und lassen sich nur selten von dem Verlangen, ihre Geschicklichkeit zu entfalten, dem Wunsch, zu blenden oder zu überraschen und der Neugier, Schärfe und Leistungsfähig-

keit ihrer Instrumente in Versuchung führen. Sie fühlten sich außer zu ihrem eigenen Leben noch zu andern größeren Aufgaben bestimmt, sie blickten weit über sich selbst hinaus und trugen Sorge, daß der Staat nach ihrem Tode unverfehrt ohne sie weiter bestehen und trotz aller Wechselfälle der europäischen Kriege und unbestimmbarer zukünftiger Ereignisse unabhängig, kräftig und geachtet bleiben könne. Unter dem alten Regierungssystem nannte man das „Staatsraison“. Achthundert Jahre lang hatten die Fürsten sich in ihren Entschlüssen von ihr leiten lassen, und nach einigen unvermeidlichen Mißerfolgen und zeitweiligen Abweichungen war und blieb sie die entscheidende Triebfeder für ihre Handlungen. Allerdings wurden unter diesem Vorwande viele Treubrücke, Attentate und selbst Verbrechen begangen, aber in der Politik, namentlich in der Führung auswärtiger Angelegenheiten war ihr Einfluß maßgebend und ersprießlich. Dreißig Herrscher hatten unter diesem gearbeitet und so unermüdlich, allerdings mittels Manövern, die Privatleuten verboten, Staatsmännern jedoch erlaubt sind, Provinz an Provinz gefügt und Frankreich gegründet.

Allein bei ihrem unvermuteten Nachfolger fehlt dieser Grundsatz. Auf dem Thron wie im Felde, als General, Konsul oder Kaiser bleibt er ein Glücksritter und denkt nur an sein eigenes Fortkommen. Infolge einer gewaltigen Lücke in Erziehung, Gewissen und Gemüt ordnet er den Staat seiner Person unter, anstatt diese dem Staat unterzuordnen. Sein Blick richtet sich nicht über das eigene kurze Leben hinaus auf die Nation, die ihn überdauern soll, er opfert somit die Zukunft der Gegenwart, und sein Werk kann kein bleibendes sein. „Nach mir die Sintflut“ — dieses Wort schreckt ihn nicht, im Grunde seines Herzens

wünscht er im Gegentheil, daß jeder so denke. „Mein Bruder,“ sagt Josef 1803,⁸¹ „will die Notwendigkeit seines Daseins so stark empfunden und als so großen Segen betrachtet wissen, daß man nicht ohne Zittern darüber hinaus blicken könne. Er weiß und fühlt, daß er mehr durch diese Idee, als durch Macht oder Anerkennung herrscht. Käme einmal der Tag, wo man sagen könnte: „Nun ist die Ordnung der Dinge gesichert und fest begründet, ein Nachfolger ist gefunden, Bonaparte mag sterben, ohne daß Unruhen oder Neuerungen zu fürchten sind,“ so würde mein Bruder sich nicht mehr sicher fühlen . . .“ „Das ist die Regel für sein Verhalten.“ — Vergebens gehen Jahre dahin, er denkt nie daran, Frankreich die Möglichkeit zu schaffen, ohne ihn weiter zu bestehen, sondern setzt im Gegentheil die sicheren Erwerbungen durch übertriebene Annektierungen aufs Spiel, und man erkennt vom ersten Tage an, daß das Kaiserreich mit dem Kaiser aufhören wird. Als 1815 die fünfprozentigen Papiere auf 80 Frank's heruntergegangen waren, erklärt sein Finanzminister Gaudin⁸² diesen Kurs für ausreichend. „Wir brauchen uns nicht darüber zu beklagen, denn diese Papiere sind Leibrenten auf den Kopf Ihrer Majestät,“ sagt er zu Napoleon. — „Was wollen Sie damit sagen?“ „Ich will sagen, das Reich habe sich allmählich so vergrößert, daß es nach Ihnen nicht mehr wird regiert werden können.“ — „Wenn mein Nachfolger ein Dummkopf ist, desto schlimmer für ihn.“ — „Ja, aber auch desto schlimmer für Frankreich.“ — Zwei Jahre später fällt Metternich in Form einer politischen Übersicht folgendes Gesamturteil:⁸³ „Es ist bemerkenswert, daß Napoleon, der fortwährend den Frieden von ganz Europa stört und alle Verhältnisse verändert, noch keinen einzigen Schritt getan hat, die

Existenz seines Nachfolgers zu sichern.“ Im Jahre 1809 fügt derselbe Diplomat hinzu: „Sein Tod wird das Signal zu einer neuen furchtbaren Umwälzung sein, weil viele getrennte Elemente versuchen werden, sich einander wieder zu nähern. Entthronte Herrscher werden, von ihren Untertanen zurückgerufen, wiederkehren, und neugekrönte Fürsten werden ihren Thron zu verteidigen haben. Sobald dieser eiserne Arm in Staub zerfällt, muß ein Bürgerkrieg in dem gewaltigen Kaiserreich ausbrechen, der ein halbes Jahrhundert währen wird.“ Schon 1811 ist jedermann davon überzeugt, daß die erste unvermeidliche Folge des Verschwindens von Napoleon, in dem allein sich alle Kraft konzentriert, eine Revolution sein werde. In Frankreich fangen seine eigenen Diener nicht nur an zu begreifen, daß sein Reich mit seinem Tode aufhören, sondern sogar, daß es nicht einmal so lange bestehen werde, wie sein Leben, denn er baut sein Gebäude unablässig höher, und was es an Höhe gewinnt, büßt es an Haltbarkeit ein. „Der Kaiser ist verrückt, vollständig verrückt,“ sagt Decrès⁸⁴ zu Marmont, „er wird uns alle zugrunde richten, und es wird eine furchtbare Katastrophe hereinbrechen.“ Tatsächlich treibt er Frankreich gewaltsam einem Abgrund zu, indem er es wissentlich täuscht und das stets wachsende Vertrauen mißbraucht, so daß der Widerstreit zwischen seinen Interessen, wie er sie auffaßt und dem öffentlichen Interesse durch sein absichtliches Verschulden von Jahr zu Jahr größer wird.

Dieser Widerstreit machte sich schon im Vertrag von Lunéville und dem Friedensbruch von Amiens bemerkbar. Beim Vertrag von Preßburg zeigt er sich ganz offenkundig und wird beim Vertrag von Tilsit noch deutlicher. Nach der Entthronung der Bourbonen in Spanien 1808 und

während des russischen Krieges aber tritt er in empörender und ungeheuerlicher Weise auf. Napoleon selber erkannte, daß dieser Krieg dem Interesse Frankreichs widersprach, und führte ihn dennoch. Später auf St. Helena sprach er gerührt von „dem französischen Volk, das er so sehr geliebt hat“. In Wahrheit liebte er es, wie ein Reiter sein Pferd liebt. Wenn er es zureitet, striegelt und putzt, wenn er es streichelt und anfeuert, tut er es nicht, um dem Pferde zu dienen, sondern um sich seiner als nützlichcs Tier zu bedienen, es bis zur Erschöpfung auszunutzen und es über immer tiefere Gräben, über immer höhere Barrieren vorwärts zu treiben. Es kommen fortwährend wieder neue Gräben, neue Hindernisse, und das Pferd wird gezwungen, auf immer ein übermäßig angestregtes Reittier zu bleiben. Was wären wohl die Folgen gewesen, wenn diese Expedition nach Rußland anstatt mit einer entsetzlichen Niederlage mit einem glänzenden Erfolg, mit einem Siege bei Smolensk wie dem bei Friedland geendigt hätte, mit einem Vertrag in Moskau, der vorteilhafter gewesen wäre, als der von Tilsit? Wahrscheinlich wäre der Zar entthront oder erdrosselt worden und in Rußland ein patriotischer Aufstand ausgebrochen wie in Spanien. An den beiden äußersten Enden des Kontinents hätten dauernd zwei Kriege geherrscht, einer gegen den religiösen Fanatismus, der schwerer zu bekämpfen ist als persönliche Interessen, und gegen die Barbarei ringsum, der man ohnmächtiger gegenübersteht, als reiner Kultur, bestenfalls ein durch europäischen Widerstand tief unterwühltes europäisches Kaiserreich, ein mit Gewalt über das unterjochte Festland gestelltes Frankreich, französische Residenten und Befehlshaber in Petersburg und Riga, wie in Danzig, Hamburg, Amsterdam, Lissabon, Barcelona und Triest. Alle waffen-

fähigen Franzosen hätten von Cadix bis Moskau den Sieg aufrecht erhalten und die Verwaltung übernehmen müssen, alle diensttauglichen jungen Leute wären alljährlich der Konstriktion verfallen und die ganze männliche Bevölkerung zum Zwangsdienst herangezogen worden. Für keinen gebildeten oder ungebildeten Mann wäre eine andere Aussicht, eine andere Laufbahn möglich gewesen, als ein dauernder Posten als Soldat, Zollbeamter oder Gendarm, als Präfekt, Unterpräfekt oder Polizeikommissar, das heißt, keiner hätte etwas anders sein können als Häfcher oder ein Tyrann im kleinen, der alle andern im Zaum zu halten, Steuern zu erheben, Waren zu konfiszieren und zu verbrennen, Schmuggler einzufangen und auffällige Rekruten zum Marschieren anzutreiben hat. Im Jahre 1810 zählte man bereits 160 000 einzeln verurteilte Widerspenstige, deren Familien dann noch eine Buße von 130 Millionen auferlegt wurde. 1811 und 1812 werden 60 000 dieser Deserteure von fliegenden Kolonnen, die sie verfolgen, wieder eingefangen, truppweise die Küste entlang vom Adur bis zum Niemen getrieben und an der Grenze dem großen Heer wieder einverleibt. Aber schon im ersten Monat desertieren sie wie ihre Genossen zu vier bis fünftausend täglich. Wäre es dann noch jemals zu einer Eroberung Englands gekommen, so hätte auch dort eine Besatzung geschaffen werden müssen, deren Soldaten ebenso eifrig gewesen wären. — Eine so unbestimmte Zukunft bietet das System den Franzosen selbst bei guten Ausichten. Aber die Ausichten sind schlecht, und 1812 geht die große Armee im Schnee zugrunde. Das Pferd bricht zusammen, glücklicherweise nur das ermattete Tier, „die Gesundheit Seiner Majestät ist besser denn je,“ meldet das Kriegsbulletin. Der Reiter hat keinen Schaden ge-

nommen, er steht wieder auf, und ihn beschäftigt in diesem Augenblick nicht etwa der Todeskampf seines gefallenen Tieres, sondern nur sein eigenes Mißgeschick, sein Ruf als guter Reiter, der Eindruck auf die Welt, der Hohn, das Komische eines mit so großem Lärm angekündigten und nun so kläglich ausgefallenen kühnen Unternehmens. Als er in Warschau anlangt, wiederholt er zehnmal die Worte: „Vom Erhabenen zum Lächerlichen ist nur ein Schritt.“ Mit noch größerer Unflugheit zeigt er im folgenden Jahr in Dresden offen und unumwunden seine Hauptleidenschaft, seine entscheidenden Beweggründe und die ungeheure Wildheit seiner unbarmherzigen Eigenliebe: „Was will man vor mir?“ sagte er zu Metternich. „Daß ich mich entehre? Niemals! Ich werde zu sterben wissen, aber ich werde nie einen Zoll meines Landes abtreten. Eure auf dem Thron geborenen Herrscher können sich zwanzigmal schlagen lassen und dennoch wieder in ihre Hauptstadt zurückkehren, ich kann es nicht, weil ich ein emporgekommener Soldat bin. Meine Herrschaft wird den Tag nicht überleben, an dem ich aufgehört habe stark und daher gefürchtet zu sein.“ In der That ist sein Despotismus in Frankreich eine Folge seiner Allmacht in Europa. Bleibt er nicht Herr des Kontinents, „so muß er mit der gesetzgebenden Körperschaft rechnen.“ Ehe er sich zu dieser untergeordneten Rolle eines konstitutionellen, von den Kammern abhängigen Monarchen herabläßt, setzt er lieber alles aufs Spiel und ist gefaßt alles zu verlieren. „Ich habe Ihre Soldaten gesehen,“ sagte Metternich zu ihm, „es sind Kinder. Was werden Sie beginnen, wenn dieses jugendliche Heer verschwunden sein wird, das Sie zu den Waffen gerufen haben?“ Diese Worte treffen ihn ins Herz und er erblickt, seine Züge verzerren sich, und die Wut reißt

ihn hin. Wie ein Verwundeter, der durch eine falsche Bewegung seine Wunde aufdeckt, erwidert er heftig: „Sie sind kein Soldat und wissen nicht, was in der Seele eines solchen vorgeht. Ich bin auf dem Schlachtfeld aufgewachsen, und ein Mann wie ich schert sich den Teufel um das Leben einer Million Menschen.“⁸⁵ Seine kaiserlichen Wahndeeen haben noch mehr verschlungen: zwischen 1804—1815 hat er mehr als 1 700 000 innerhalb der Grenzen des alten Frankreich geborener Franzosen in den Tod geschickt, zu denen wahrscheinlich noch zwei Millionen Mann kommen, die als Bundesgenossen für ihn gestorben oder als Feinde durch ihn gefallen sind. — Der Gewinn, den die armen, enthusiastischen, leichtgläubigen Gallier davon hatten, daß sie ihm zweimal ihre Sache anvertrauten, war eine zweimalige Invasion. Als Lohn für ihre Aufopferung und dies ungeheure Blutvergießen hinterläßt er ihnen ein Land, dem fünfzehn durch die Republik erworbene Departements genommen werden, ferner Savoyen, das linke Rheinufer und Belgien, wie die große nordöstliche Ecke, die seinen verwundbarsten Punkt schützte und „das Viereck vervollständigte“, wie Vauban sagte. Frankreich muß sich von den vier Millionen neuer Franzosen trennen, mit denen ein zwanzigjähriges Zusammenleben sie verband, es ist wieder auf die Grenzen von 1789 angewiesen und das allein kleiner gewordene Land unter allen Nachbarstaaten, die sämtlich angewachsen sind, es wird von ganz Europa verdächtigt, und bleibt beständig von Groll und Argwohn bedroht.

So sieht das politische Werk Napoleons aus, das Werk eines Genies von souveränem Egoismus beherrscht, der die Ursache eines Konstruktionsfehlers in seinem europäischen wie seinem französischen Gebäude ist. Dieser

Grundfehler zeigt sich bei dem europäischen Bau bereits vom ersten Tage an und veranlaßt nach Verlauf von 15 Jahren seinen jähren Einsturz. Bei dem französischen Gebäude ist er ebenso bedenklich, aber weniger erkennbar. Er wird vielleicht erst am Schluß eines halben oder eines ganzen Jahrhunderts entdeckt werden, allein seine Wirkung wird, wenn auch allmählich und langsam, doch ebenso verderblich und sicher sein wie bei dem andern.

Anmerkungen.

¹ Die Hauptquelle ist selbstverständlich die Korrespondenz Kaiser Napoleons I. in 32 Bänden. Leider ist diese Korrespondenz noch unvollständig und namentlich vom VI. Bande an absichtlich vieles ausgemerzt.: „Im allgemeinen — sagen die Herausgeber (XIV, 4) — haben wir uns von dem Gedanken leiten lassen, daß wir nur berufen waren, zu veröffentlichen, was der Kaiser selber der Öffentlichkeit übergeben haben würde, wenn er sich selbst hätte überleben können und dem Urteil der Zeit vorgreifen wollen, um der Nachwelt seine Person und sein System vorzuführen.“ — Ein Gelehrter, der diese in den Archiven noch vollständig erhaltene Korrespondenz aufs sorgfältigste studiert hat, schätzt sie auf mehr als 70 000 Stücke, von denen 23 000 in der genannten Sammlung veröffentlicht sind; 20 000 andere wurden als Wiederholungen, 30 000 aus Gründen der Rücksicht und der Politik weggelassen. So wurden z. B. nur die Hälfte der Briefe Napoleons an Bigot de Préameneu über die kirchlichen Angelegenheiten veröffentlicht, doch finden sich viele der fortgelassenen Briefe, die alle wichtig und charakteristisch sind, in „Die römische Kirche und das erste Kaiserreich“ des Grafen d'Haussonville. Er schätzte die Zahl der wichtigen noch unedierten Briefe auf 2000. [Seither erschienen: *Lettres inédites*, hrsg. von Lecestre, 2 Bde., Paris 1897; *Lettres inédites*, hrsg. von Brotonne 1898 und *Dernières lettres inédites par Brotonne* 1903. Eine Auswahl *Napoleon-Briefe*, hrsg. von Hans Landsberg, erschien als 1. Band der vorliegenden Napoleonbibliothek.]

² Tagebuch von St. Helena vom Grafen Las Cases, 1823 (*Mémorial de St. Hélène*). 23. Mai 1816: „Auf einem Ausflug zu Pferde in Korsika unterhält Paoli sich mit ihm über die Grund-

lage der Freiheit und sagt auf die Beobachtungen seines jungen Gefährten, die ihm dessen Charakter kennzeichnen: „O Napoleon, du hast nichts Modernes an dir, du gehörst noch ganz dem Zeitalter des Plutarch an.“ — In den Memoiren von Antommarchi, 25. Okt. 1819, steht dieselbe Begebenheit ein wenig verändert, von Napoleon erzählt: „O Napoleon, sagte Paoli zu mir, du gehörst nicht diesem Jahrhundert an, deine Empfindungen sind die eines Menschen aus der Zeit des Plutarch. Nur Mut, du wirst dich aufschwingen!“

³ Ségur, Geschichte und Denkwürdigkeiten I, 150 (Erzählung von Pontécoulant, Mitglied des Kriegsausschusses im Juni 1795): Boissy d'Anglas sagt ihm, daß er am vorherigen Tage einen Kleinen Italiener von blassem, schwächlichem und kränklichem Aussehen gesehen habe, der sich aber durch die Kühnheit seiner Ansichten und die energische Sicherheit seiner Sprache auszeichnete.“ — Am nächsten Tage besucht Napoleon Pontécoulant: „Seine Haltung ist durch einen leidenden Stolz straffer geworden, sein Äußeres ist unansehnlich, das Gesicht lang, mager und kupferfarben. Er kommt von der Armee und spricht von dieser als Kenner.“

⁴ Coston, Biographie der ersten Jahre Napoleon Bonapartes 1840. Hung, Bonaparte und seine Zeit I, 300, 302. Joseph Bonaparte, Memoiren I, 103, 111. Miot, Memoiren II, 30.

⁵ Tagebuch, 6. Mai 1816. Miot de Melito, Memoiren II, 30 (Über die Bonapartes in San Miniato): Der letzte Sprößling dieses Zweiges war ein Mönch, der noch in demselben San Miniato lebte, und den Bonaparte aufsuchte, als er nach Florenz kam.

⁶ Miot de Melito, Memoiren I, 126 (1796): „Seit zwei und einem halben Jahrhundert hatte Florenz diese antike Energie eingebüßt, die in den stürmischen Zeiten der Republik diese edle Stadt auszeichnete. Der herrschende Geist aller Klassen war die Gleichgültigkeit . . .“

⁷ Sein Vater, Charles Bonaparte, war schwach und leichtfertig und „ein viel zu großer Freund des Vergnügens, um sich mit seinen Kindern beschäftigen“ und seine Geschäfte gut führen zu können. Er war ziemlich gebildet und ein mäßiges Familienoberhaupt. Er starb im Alter von 39 Jahren an einem Magen-

drüsenleiden, und außer diesem scheint nichts auf seinen Sohn Napoleon übergegangen zu sein. Seine Mutter dagegen war das wahre Oberhaupt der Familie. „Sie war streng in ihrer Gütlichkeit, strafte Böses und belohnte Gutes ohne Unterschied.“ — Als Kaiserin-Mutter war sie infolge übermäßiger Vorsorglichkeit fast lächerlich sparsam, sie hatte die Not gekannt und konnte jene fürchtbare Zeit nicht vergessen . . . Paoli hatte es bei ihr mit Überredung versucht, ehe er Gewalt anwandte . . . Sie antwortete wie eine Heldin, wie eine Kornelia es getan hätte . . . 12 000 oder 15 000 Bauern fielen über Ajaccio her, unser Haus wurde geplündert und eingedöschert, unsere Weingärten zerstört und unsere Herden vernichtet . . . Übrigens hätte diese Frau, der ein Caler so schwer abzulocken war, alles hergegeben, um meine Flucht von der Insel Elba vorzubereiten, und nach der Schlacht bei Waterloo bot sie mir alles an, was sie besaß, um meine Angelegenheiten zu ordnen.“ (Tagebuch 29. Mai 1816 und Memoiren von Antommarchi 18. Nov. 1819. — Über Gedanken und Wesen der Kaiserin-Mutter vgl. Tagebuch und Memoiren, IV. Band, von Stanislas de Girardin.) — Memoiren der Herzogin d'Ubrantès II, 318, 369: „Außer bei einigen feierlichen Anlässen ist sie über alle Maßen geizig . . . Ihr fehlt die übliche Kenntnis der Gewohnheiten der Gesellschaft, und sie ist nicht nur auf dem Gebiet unserer Literatur, sondern auch auf dem der ihrigen sehr unwissend.“ Stendhal, Napoleon: „Nur durch den vollkommen italienischen Charakter Frau Edittias ist der ihres Sohnes zu erklären.“

⁹ Die gewaltsame Eroberung durch die Franzosen fand vom 30. Juli 1768 bis zum 22. Mai 1769 statt, die Familie Bonaparte unterwarf sich am 23. Mai 1769, und am 15. August wurde Napoleon geboren.

⁹ Antommarchi Memoiren, Tagebuch 29. Mai 1816.

^{9a} Bourienne, Memoiren I, 18, 19.

¹⁰ Ségur, Geschichte und Denkwürdigkeiten I, 74.

¹¹ Brief vom 12. Juni 1789. (Napoleon-Briefe 1906, auch bei Nung, Bonaparte und seine Zeit I, 454.)

¹² Man lese namentlich seine Rede „Sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur“ (1790).

¹³ Ségur I, 174.

¹⁴ Bourrienne, Memoiren I, 27. Ségur I, 445. Als im Jahre 1755 in Paris Bonaparte ohne militärische Stellung war, ließ er sich (nach dem Zeugnis Sebastianis und anderer) auf kaufmännische Spekulationen ein, u. a. auf ein buchhändlerisches Unternehmen, das aber fehlschlug.

¹⁵ Tagebuch, 3. August 1816.

¹⁶ Denkschrift I, 6. September 1815: Erst nach Lodi kam mir der Gedanke, daß ich eigentlich eine entscheidende Rolle auf unserer politischen Bühne spielen könnte. Damals entzündete sich der erste Funke meines hohen Ehrgeizes.

¹⁷ Graf d'Haussonville, Die römische Kirche und das erste Kaiserreich I, 405.

¹⁸ Frau von Staël, Betrachtungen usw. III, 26, IV, 18.

¹⁹ Frau von Rémusat, Memoiren I, 104. Miot I, 84.

²⁰ Stendhal, Napoleon. — Tagebuch.

²¹ Roederer, Sämtliche Werke II, 560: Konversation mit dem General Kassel im Jahre 1809.

²² Roederer III, 536 (11. Februar 1809): Militär bin ich, weil es die hauptsächlichste Gabe ist, die ich bei meiner Geburt empfing; hierin liegt meine Existenz, meine Gewohnheit. Wo ich auch immer war, habe ich befehligt. Mit 25 Jahren bei der Belagerung von Coulon, in Paris, im Vendémiaire; ich habe die Soldaten mit fortgerissen, sobald ich mich nur zeigte. Dafür war ich geboren.

²³ Roederer III, 380 (1802). Chaptal, Meine Erinnerungen an Napoleon (1894).

²⁴ Denkschrift.

²⁵ Abbé de Pradt, Geschichte der Gesandtschaft in das Großherzogtum Warschau im Jahre 1812 (Vorwort).

²⁶ Roederer III, 544 (24. Februar 1809). Vgl. Meneval, Napoleon und Marie Luise I, 210 ff.

²⁷ Pelet de la Lozère, Ansichten Napoleons. Roederer III, 380.

²⁸ Mollien, Memoiren I, 379, II, 250. Roederer III, 434. Er steht überall an der Spitze: er regiert, verwaltet, unterhandelt, er widmet täglich 18 Stunden geistiger Arbeit, er hat in drei Jahren mehr geleistet, als die Könige in hundert Jahren.

²⁹ Frau von Rémusat I, 115: „Im Grunde genommen ist

er unwissend, da er nur wenig und immer mit Hast gelesen hat.“ — Stendhal, Denkwürdigkeiten über Napoleon: „Seine Bildung war sehr unvollkommen . . . Er wußte nichts von den meisten seit hundert Jahren entdeckten Wahrheiten und namentlich solchen, die sich auf Menschen oder die Gesellschaft beziehen. Er hatte z. B. Montesquieu nicht gelesen, wie man ihn lesen muß, d. h. jeden einzelnen der 31 Bände seines ‚Geist der Gesetze‘ entweder anzunehmen oder zu verwerfen. So hatte er weder Bayles ‚Wörterbuch‘ noch die Abhandlung über den Reichtum von Adam Smith gelesen. In der Unterhaltung ist nichts von dieser Unwissenheit des Kaisers zu merken, denn erstens leitete er das Gespräch, und dann verriet er sie in echt italienischer Schlantheit niemals durch eine unbefonnene Frage oder Vermutung.“

²⁰ Roederer III, 544 (6. März 1809), 563 (23. Januar 1811 und 13. November 1813).

²¹ Ségur II, 231. Als Herr von Ségur, der mit der Besichtigung aller Punkte der Nordküste beauftragt war, seinen Bericht erstattete, sagte der Erste Konsul zu ihm: „Ich habe Ihre Situationsberichte gelesen, sie sind sehr genau, allein Sie haben in Ostende zwei von den vier Kanonen auf der Landstraße hinter der Stadt vergessen.“ — Es verhielt sich wirklich so. — „Ich war verblüfft vor Staunen darüber, daß er unter den Tausenden von Kanonen, die in festen wie mobilen Batterien die ganze Nordküste entlang verteilt waren, diese beiden einzelnen im Gedächtnis behalten hatte.“

²² Bourrienne II, 116, IV, 238: für Eigennamen, Worte und Daten war sein Gedächtnis sehr schlecht, aber erstaunlich für Tatsachen und Örtlichkeiten. Ich erinnere mich, daß er mir auf dem Wege von Paris nach Toulon zehn Stellen zeigte, die sich zu großen Schlachten geeignet hätten . . . Er entsann sich ihrer von seinen ersten Reisen in der Jugend, beschrieb mir die örtliche Lage des Terrains und bezeichnete, noch bevor wir den Punkt erreicht hatten, die Stellungen, die er einnehmen würde . . .“

²³ Frau von Rémusat I, 103, 268.

²⁴ Pelet de la Lozère 63, 64. (Über die physiologische Verschiedenheit zwischen dem Engländer und dem Franzosen). — Frau von Rémusat I, 273, 392: „Ihr Franzosen versteht nichts ernsthaft zu wollen, es sei denn die Gleichheit. Und auch auf

diese würdet ihr gern verzichten, wenn jeder sich schmeicheln könnte, der erste zu sein. Jedem muß die Hoffnung gegeben werden, sich zu erheben. Eure Eitelkeit muß beständig in Atem gehalten werden. Die Strenge der republikanischen Regierung hätte euch zu Tode gelangweilt. Was war der Anlaß der Revolution? Die Eitelkeit. Wodurch wird ihr ein Ziel gesetzt? Ebenfalls durch die Eitelkeit. Die Freiheit ist nur ein Vorwand.“ — Chibandeau p. 99: „Was kümmert mich die Meinung der Salons und der Schwäher? Ich höre nicht darauf, ich kenne nur eine Meinung, die der Großbauern.“ — Seine Bemerkungen über Charaktere zengen von kritischem Scharfzinn: „Der Mahomet von Voltaire ist weder ein Prophet noch ein Araber, sondern ein Betrüger, der auf der polytechnischen Schule erzogen worden zu sein scheint.“ — Über Frau von Staël: „Sie lehrt diejenigen denken, denen es sonst nicht einfällt oder die es vergessen haben.“

²⁵ Bourrienne II, 281, 342: „Ich hatte ein peinliches Gefühl, wenn ich nach seinem Diktat offizielle Worte niederschrieb, die jedes ein Betrug waren. Seine Antwort war stets: „Mein Lieber, Sie sind ein Dummkopf, Sie verstehen nichts davon.“ — Frau von Rémusat II, 205, 207.

²⁶ Chaptal: „Eines Tages sagte der Kaiser mir, daß er eine Militärschule in Fontainebleau gründen wolle, machte mich mit den Hauptverfügungen bekannt und trug mir auf, das Ganze in Artikeln auszuarbeiten und ihm am nächsten Tage vorzulegen. Ich brachte die Nacht bei dieser Arbeit zu und übergab sie ihm zur festgesetzten Stunde. Er las sie durch und fand sie gut, jedoch nicht vollständig; ich mußte mich setzen, und er diktierte mir zwei oder drei Stunden lang einen Organisationsplan in 517 Artikeln. Etwas Vollkommeneres hat ein menschliches Hirn wohl niemals hervorgebracht. — Ein andermal sollte Kaiserin Josephine die Bäder in Aachen nehmen. Der Kaiser ließ mich rufen und sagte: „Die Kaiserin reißt morgen ins Bad, sie ist eine gute und fügsame Frau, man muß ihr Haltung und Benehmen vorschreiben. Schreiben Sie.“ Er diktierte mir 21 große Seiten, in denen alles, bis zu den Fragen und Antworten, die sie den Beamten unterwegs geben sollte, vorgesehen war.“

²⁷ Frau von Rémusat I, 117, 120: „Eines Tages hörte ich Herrn von Talleyrand mit einem gewissen Humor ausrufen:

„Dieser Teufelsmensch täuscht uns überall, selbst seine Leidenschaften entgehen einem, denn er weiß sie zu fingieren, obwohl sie wirklich bestehen.“ — In dem Augenblick, als er im Begriff war, Lord Whitworth jene heftige Szene zu machen, die zum Bruch des Vertrages von Amiens führte, plauderte er heiter und ungezwungen mit den Damen und spielte mit seinem kleinen Neffen Napoleon. Plötzlich meldet man ihm, daß die Versammlung vollzählig sei. Sofort verändert sich sein Gesichtsausdruck wie bei einem Schauspieler. Sein Antlitz erblaßt wie auf sein Geheiß und seine Züge verzerren sich. Er erhebt sich, schreitet rasch auf den englischen Gesandten zu und kanzelt ihn zwei Stunden lang vor zweihundert Personen ab.“

³⁸ Roederer, Werke III (Die ersten Tage des Brumaire des Jahres VIII).

³⁹ Abbé de Pradt, 19 (Worte Napoleons in Mailand, September 1804): „Es gibt seit zweihundert Jahren in Europa nichts mehr zu tun; nur noch im Orient kann man im großen arbeiten.“ — Chaptal, Erinnerungen, 226: Nach dem Frieden von Tilsit beglückwünschte ihn einer seiner Minister und bemerkte, dieser Vertrag mache ihn zum Herrn Europas. Napoleon gab zur Antwort: Sie sind auch ein Mann des Volkes. Ich werde erst Herr sein, wenn ich den Vertrag in Konstantinopel unterzeichnet habe, und dieser eben geschlossene Vertrag hält mich um ein Jahr auf.

⁴⁰ Frau von Rémusat I, 407. Miot de Melito II, 214: Es wird erst Ruhe in Europa geben unter einem einzigen Herrscher; unter einem Kaiser, der die Könige zu Offizieren hätte, Königreiche an seine Leutnants verteilte, den einen zum König von Italien, den andern zum König von Bayern, den zum Landmann der Schweiz, den zum Statthalter von Holland.

⁴¹ „Memoiren“ und „Tagebuch“: Paris müßte die einzige Stadt werden ohne Vergleich mit den anderen Hauptstädten. Die Meisterwerke der Künste und Wissenschaften, alles was die Vergangenheit schmückte, müßte hier vereinigt werden. Napoleon bedauerte, nicht St. Peter von Rom nach Paris schaffen zu können. Er war von der Unbedeutendheit von Notre-Dame abgestoßen.

⁴² Villedemain, Zeitgenössische Erinnerungen I, 175.

⁴³ Koederer III, 541 (2. Febr. 1809): „Ich liebe die Macht, aber ich liebe sie als Künstler . . . Ich liebe sie, wie ein Musiker seine Geige liebt, ich liebe sie, um ihr Cöne, Afforde und Harmonien zu entlocken.“ — Ein anderes bezeichnendes Wort von ihm befindet sich in Koederer III, 553 (1. Dez. 1800): „Wenn ich heute in drei oder vier Jahren am Fieber in meinem Bett sterbe, werde ich der Nation raten, vor der militärischen Regierung auf der Hut zu sein, und eine bürgerliche Obrigkeit einzusetzen.“

⁴⁴ Vgl. Caine, Philosophie der Kunst II, 2. Teil, 4. Kap. Weitere Analogien finden sich bei ihm in bezug auf Phantasie und Liebe. „Er hatte eine gewisse Neigung, an Wunder, Ahnungen und geheimnisvolle Beziehungen zwischen den Wesen zu glauben . . . Ich sah, wie er sich beim Murmeln des Windes begeisterte, wie er enthusiastisch vom Brüllen der See sprach, nächtliche Erscheinungen für nicht unmöglich hielt; wie er überhaupt zum Aberglauben neigte.“ (Frau von Rémusat, Memoiren.) Meneval berichtet, daß er „bei der Enthüllung großer Gefahren und wichtiger Tatsachen unwillkürlich das Kreuz geschlagen habe.“ Während des Konsulats improvisierte er abends und declamierte in Damengesellschaft „tragische Novellen“ in der Art der italienischen Erzähler des 16. und 17. Jahrhunderts. (Bourrienne VI, 387.) Was das Kapitel Liebe betrifft, so sind seine während des italienischen Feldzuges an Josephine gerichteten Briefe Musterstücke italienischer Leidenschaftlichkeit; sie bilden „den pikantesten Kontrast zu der gemessenen Vornehmheit seines Vorgängers, des Herrn von Beauharnais“. (Frau von Rémusat I, 145.) Seine übrigen Liebschaften, rein physischer Natur, lassen sich schwer wiedergeben. Ich habe diesbezüglich mündliche Details, die aus erster Hand kommen und authentisch sind, gesammelt. „Nach Josephine besaß er keine sittlichen Grundsätze: Hat er nicht seine Schwestern eine nach der andern verführt?“ „Ich bin nicht wie die andern,“ sagte er selbst, „und die Gesetze der Moral und des Anstandes sind nicht für mich geschaffen.“ (Frau von Rémusat I, 204, 206.) Es sind überall die Gefühle, Sitten und die Moral der großen Italiener um 1500.

⁴⁵ Bodin, Untersuchungen über Anjou II, 525. — Napoleon erzählt, daß er sich bei der letzten Konferenz von Campo-Formio,

um den Widerstand des österreichischen Bevollmächtigten zu brechen, ganz plötzlich erhoben und nach einem Porzellan-service vom Tispestisch gegriffen habe. Er warf es auf den Boden und rief: „So werde ich vor Ablauf eines Monats Ihre Monarchie zerbrochen haben.“ (Tagebuch vom 10. Oktober 1816. Bourrienne bestreitet es.)

⁴⁶ Darnhagen von Ense, *Ausgewählte Schriften* III, 77 (Öffentliche Audienz vom 22. Juli 1810). Anfangs spricht Napoleon in erkünstelter Ruhe mit dem Gesandten von Österreich und dem Gesandten von Rußland und zwingt sich zu der üblichen Höflichkeit, aber er hält es nicht lange aus. Als er auf irgendeine unbekannte Persönlichkeit stieß, fragte er diese aus, tadelte sie, drohte ihr und hielt sie eine lange Weile in einem Zustand peinlicher Demütigung. Die in nächster Nähe Stehenden, die dem Ausgang nicht ohne einige persönliche Angst entgegenzusehen, versicherten später, daß kein Grund zu dieser Wut vorgelegen habe, und der Kaiser nur eine Gelegenheit gesucht hätte, seiner schlechten Laune freien Lauf zu lassen, und daß er absichtlich einen armen Teufel dazu ausersehen hatte, um den andern einen Schreck einzujagen und jeden Versuch einer Widerseßlichkeit von vornherein zu ersticken.

⁴⁷ Frau von Rémusat I, 821: „Ich habe es von Corvisart, daß seine Arterien weniger Pulsschläge aufweisen als der Durchschnitt. Er hat niemals einen Schwindelanfall gehabt.“ — Schon 1806 in Warschau schrieb er nach heftigen Magenkrämpfen in Gegenwart des Grafen Lobau, „daß er den Keim eines frühen Todes in sich trüge und an demselben Leiden wie sein Vater sterben würde“. (Séjour IV, 82.) — Man weiß, daß er an einer Drüsenverhärtung gestorben ist, wie sein Vater Charles Bonaparte; sein Großvater Joseph Bonaparte, sein Onkel Fesch, sein Bruder Lucian und seine Schwester Caroline sind an derselben oder an ähnlichen Krankheiten gestorben.

⁴⁸ Nung, Bonaparte und seine Zeit II, 329, 431.

⁴⁹ Graf Waldburg-Truchseß, *Neuer Bericht der Reise Napoleons von Fontainebleau nach Elba* 1815.

⁵⁰ Frau von Rémusat I, 267. Nung II, 109. Nach Korsika zurückgekehrt, stellt er sich an die Spitze seiner Familie. Man stritt nicht mit ihm, sagte sein Bruder Lucian, er erzürnte sich über die geringsten Bemerkungen und geriet bei dem kleinsten

Widerstande außer sich. Selbst der ältere Bruder Joseph wagte nicht, seinem Bruder etwas zu entgegenen.

⁵¹ Tagebuch (Mémoires), 27./30. August 1815.

⁵² Frau von Rémusat I, 105. — Er gab niemals einen geschickteren und hartnäckigeren Sophisten, einen Menschen, der sich mit mehr Überredung und Redekunst den Anschein des Rechts und der Vernunft verschaffte. Man denke an seine Diktate von St. Helena, an seine Proklamationen, Botschaften, diplomatische Korrespondenzen, seinen Einfluß durch das Wort, der ebenso groß war, wie seine Macht durch das Schwert, gegenüber seinen Untertanen und seinen Gegnern, endlich an seinen posthumen Einfluß auf die Nachwelt.

⁵³ Nung, Bonaparte und seine Zeit II, 111, 270, 287. Miot de Melito I, 151 ff.

⁵⁴ Vgl. Marmont, Mémoires I, 136, 180. Stendhal, Napoleon. Nung III, 170 ff.

⁵⁵ Stendhal, Napoleon, 151: Die Offiziere, denen es am schlechtesten ging, waren toll vor Glück, daß sie weiße Wäsche und neue Stiefel hatten. Alle liebten die Musik, viele machten eine Wegstunde im Regen, um einen Platz im Skalatheater zu bekommen. In der traurigen Lage, in der sich die Armee vor Castiglione und Arco befand, wollte alles, mit Ausnahme der gebildeten Offiziere, das Unmögliche versuchen, um Italien nicht verlassen zu müssen. — Vgl. Marmont I, 296.

⁵⁶ Miot de Melito I, 154 (Juni 1797).

⁵⁷ La Révellière de Lépeaux, Mémoires II, 340: In seiner wahren Größe, in seiner Verwegenheit und Absonderlichkeit, im Entwurf, wie in der Ausführung gehört dieser Plan ganz und gar Bonaparte. Der Gedanke war weder dem Direktorium noch einem seiner Mitglieder jemals gekommen. Sein Ehrgeiz und Stolz konnten die Alternative nicht ertragen, entweder nicht mehr an erster Stelle zu stehen, oder ein Amt anzunehmen, das ihn bei aller Bedeutung stets dem Direktorium unterstellte.

⁵⁸ Josephine gab der Fahrt nach Ägypten große Schuld an der Veränderung in seinem Wesen und an seiner täglichen Tyrannisierung, unter der sie seither soviel zu leiden hatte.

⁵⁹ Tagebuch, 12. Juni 1816.

70 Dumas, Memoiren III, 364.

71 Metternich, Memoiren I, 241.

72 De Drott, 94. „Der Kaiser ist ganz System, ganz Illusion, wie man nicht anders sein kann, wenn man ganz aus Einbildung besteht. Wer seinen Gang verfolgt, sieht, wie er sich ein eingebildetes Spanien schafft, einen eingebildeten Katholizismus, ein eingebildetes England, eingebildete Finanzen, einen eingebildeten Adel, ja mehr, ein Frankreich seiner Einbildung, und in der letzten Zeit einen eingebildeten Kongress.“

73 Roederer III, 495 (8. März 1804).

74 Roederer III, 537 (11. Februar 1809).

75 Roederer III, 514 (4. November 1804).

76 Metternich I, 284.

77 Mollien III, 427.

78 Pasquier, Erinnerungen II, 49. Ausgezeichnete Porträts seiner Hauptagenten Cambacérès, Talleyrand, Maret, Crétet, Réal usw.

79 Frau von Rémusat II, 366 usw., auch für die folgenden Zitate.

80 Mollien II, 9.

81 Pasquier, Erinnerungen IV, 2.

82 Frau von Rémusat II, 335 usw.

83 Bignon, Memoiren.

84 Brief vom 31. Juli 1805.

85 Doubravine, La guerre patriotique (1812—15) (russisch).

86 Metternich II, 378. Brief an den Kaiser von Österreich vom 28. Juli 1810.

87 Stanislas de Girardin, Memoiren III, 296.

88 Tagebuch, 24. März 1816.

89 Kanfey, Napoleon II, 476.

90 Metternich II, 304.

91 Miot de Melito, Memoiren II, 48, 132.

92 Gaudin, Erinnerungen, 67.

93 Brief an Stadion, 26. Juli 1802.

94 Marmont, Memoiren.

95 Herzog von Broglie, Erinnerungen I, 230.

Neuerfcheinungen des Pan-Verlags

Schillers Flucht von Andreas Streicher

2. Auflage. M. 2.—

Rußlands soziale Zustände von Alexander Herzen

M. 2.—

Das Liederbuch Annette von Goethe

M. 1.50

Das Athenäum von A. W. u. Friedrich Schlegel

M. 4.—

Napoleon-Briefe. Herausgegeben von Dr. Hans Landsberg. 3. Auflage

hart. M. 4.—, eleg. geb. 4.50

Napoleon von Laine

hart. M. 2.—, eleg. geb. 2.50

Michelangelo. Gedichte und Briefe

M. 3.—, eleg. geb. 3.50

Das Venusgärtlein. Ein Liederbuch aus der galanten Zeit. 2. Auflage

M. 2.—, eleg. geb. 3.—

Seine-Briefe. Herausgegeben von Dr. Hans Daffis. 3. Auflage

2 Bände M. 6.—, eleg. geb. 8.—

Serrote & Siemsen, G. m. b. H., Wittenberg.

26/07
3 4. —

YB 78903

M61815

DC203
T15

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

